

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

FNA 1081 - DAS - 28 - La Révolte Des Grands Cerveaux

**Scheer, Karl-Herbert
Jim Burns**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

K.-H. SCHEER

LA RÉVOLTE DES GRANDS CERVEAUX



K.-H. SCHEER

LA RÉVOLTE DES GRANDS CERVEAUX

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR 6, rue Garancière – PARIS VI^e

Titre allemand de cet ouvrage : ERBSPIONE VOGELFREI

Traduit et adapté par : MARIE JO DUBOURG

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1981, « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.
ISBN 2-265-01676-4

CHAPITRE PREMIER

Qui donc dans cette ville vieille de 187 000 ans aurait eu la moindre raison de douter de la fiabilité des nombreux systèmes automatiques, jusqu'à cet instant du moins ?

Désormais, Annibal et moi avions cette raison, mais à quoi pouvait-elle nous servir à l'instant du danger ? Ce n'est que plus tard que nous avons réfléchi aux causes.

Notre glisseur à coussin énergétique était aussi vieux que Zonta, la grande cité de haute technicité érigée près de deux cent mille ans plus tôt sur le satellite de la Terre par les bâtisseurs martiens experts en fortifications.

Le glisseur, symboliquement désigné par les couleurs « rouge, jaune, vert clair à vert foncé », avait fonctionné jusqu'ici de façon irréprochable, de même que les mille autres unités de sa catégorie. Et voici que soudain il ne voulait plus obéir aux lois techniques qui lui avaient été autrefois dictées sur la chaîne de fabrication.

Plus machinalement que consciemment, je remarquai le brusque effondrement du champ protecteur de réflexion dont, malgré tous nos efforts, la nature et la structure nous étaient aussi familières que le fonctionnement d'un laminoir à commande électronique pour un homme-singe.

Le glisseur – un véhicule étroit, quadriplace, de forme ovale et au pare-brise en plastique transparent – perdit aussitôt le seul point d'appui qu'il avait.

Avec fracas, la moitié inférieure de la coque heurta, à près de cent soixante kilomètres à l'heure, le rail à impulsions, à peine visible, qui avait d'ailleurs bien peu de points communs avec un rail au sens terrien du terme. S'il s'était agi d'un rail tel qu'on l'entend généralement, l'objet le heurtant à cette vitesse aurait assurément été dévié à gauche ou à droite. Et vraisemblablement nous aurions même été projetés en l'air.

Rien n'aurait pu être plus désagréable car à l'instant même où le champ tombait en panne, nous sortions d'un tunnel rocheux auquel succédait une rampe s'élançant avec grâce dans les airs.

Environ soixante-dix mètres plus bas s'étendait le labyrinthe des salles des machines où les Martiens, au summum de leur maturité technologique, avaient installé des monstres immenses. Jusqu'alors, la seule chose que nous savions était qu'ils produisaient du courant

électrique.

J'entendis le hurlement d'Annibal. Nul autre que lui n'eût été capable de couvrir l'enfer sonore éclatant soudain. Mais le nabot, lui, le pouvait ! Sa voix, vibrant comme un trombone, faisait de nouveau ses preuves, de façon surprenante.

Dans un grincement, le véhicule glissa sur la voie à impulsions, sans dévier d'un centimètre de la route qu'il aurait prise de toute façon si l'installation avait fonctionné.

En ces quelques secondes de danger maximal, je compris que les Martiens avaient encore une fois choisi un type de construction excluant toute fausse manœuvre. Malgré la fiabilité grandiose de tous leurs mécanismes, jamais ils n'avaient négligé le facteur de sécurité.

S'ils n'avaient pas prévu ces dispositifs de sécurité, un dixième de seconde après la coupure du champ porteur et conducteur à haute énergie, nous aurions pu examiner un réacteur martien à haut rendement, de l'intérieur, car nul doute que dans notre chute nous eussions percé la coupole le coiffant.

Mais non, le matériau synthétique surfatigué glissait, dans un sifflement, un hurlement, sur une voie de freinage prévue en cas d'accident qui, sans supprimer le caractère désagréable d'une telle panne, pouvait toutefois empêcher une chute mortelle.

Cela dura une éternité avant que notre véhicule, agité d'un violent roulis, ne se calmât et ne s'arrêtât.

Mon premier regard fut pour la partie inférieure de la coque sous mes pieds. Elle s'était fendue. Encore quelques mètres de plus... et les plots d'acier à l'éclat bleuté de la voie d'arrêt d'urgence se seraient enfoncés dans mon corps.

Et soudain, ce fut le calme. Dans les profondeurs en dessous de nous, plus rien ne bougeait. Il me vint alors à l'esprit que les convertisseurs thermiques des réacteurs auxiliaires fonctionnaient habituellement avec un ronflement sourd qui était presque omniprésent à Zonta.

Comment expliquer le calme qui régnait alors ?

Je sentis quelqu'un m'enfoncer un objet pointu entre les côtes, sans ménagement. C'était le coude d'Annibal.

— Panne générale, souffla-t-il hors d'haleine. Comment cela se fait-il ?

Je le contemplai avec intérêt.

— D'où viens-tu ? D'une randonnée en haute montagne ou du centre de calcul ?

Les yeux bleu clair d'Annibal exprimèrent son incompréhension :

— Quoi... ?

— À cause de ton essoufflement, mon cher, poursuivis-je impassible. Pourquoi chercher à reprendre ton souffle si tu ne viens

pas de faire un effort physique ?

Il avala bruyamment sa salive et serra fortement ses lèvres épaisses.

Mais son silence ne dura pas longtemps. Il fit ensuite une remarque désobligeante suivie d'une grossière injure.

Je ricanai, amusé, portai la main à la poche et en sortis mon codateur, objet fabriqué dans une substance luminescente restant invisible à la lumière. Ici, à plusieurs kilomètres en dessous de la surface de la Lune, les habitants de Mars avaient créé un autre monde. C'était un univers énigmatique, monumental et extrêmement mystérieux au point qu'un grand nombre de nos collaborateurs scientifiques parlaient des « chuchotements du passé ».

Ce bruissement éternel avait maintenant cessé. Seul l'éclairage fonctionnait comme auparavant.

Avant que je ne puisse porter l'appareil de commandement devant ma bouche pour appeler la station-robot centrale de Zonta, la ville inquiétante revint à la vie.

On entendit de nouveau le grondement habituel sortant des profondeurs des fosses innombrables. Les convertisseurs directs bourdonnèrent leur refrain ; plus haut, un éclair de décharge claqua, zébrant l'atmosphère artificiellement créée. Nos mesures indiquaient constamment une température de 19°5 Celsius ; c'était une température de choix pour les Martiens dont la planète se refroidissait. Mais pour moi, ici bas, il faisait toujours un peu trop frais.

Annibal, l'agent le plus étrange du Contre-Espionnage Scientifique Secret, s'arrêta au milieu de sa phrase. La dernière invective lui resta pour ainsi dire dans la gorge. Il avait découvert quelque chose qui m'avait jusqu'alors échappé.

— Il est devenu complètement fou !

Je sursautai instinctivement. Suivant le regard du nabot, je remarquai l'un des robots de combat géants de Mars.

Je n'avais pu ni le localiser ni l'apercevoir plus tôt. Ma logique me dit au même instant qu'il n'y aurait d'ailleurs eu aucune raison de chercher du regard une telle machine de combat.

Des robots de ce type n'avaient rien à faire dans les installations de distribution de la ville sous-lunaire. Tout le monde savait qu'ils avaient été rangés et conservés dans des silos prévus à cet effet.

Lorsque j'en fus arrivé à cette constatation, c'était déjà presque trop tard pour nous ; c'est-à-dire que c'eût été en tout cas beaucoup trop tard si la machine avait agi avec la même précision que d'habitude !

Sur notre planète Terre, personne n'était en mesure, même approximativement, d'estimer correctement la vitesse de réaction d'un robot martien ni même de la surpasser. Ces géants en métal MA

agissaient généralement à la vitesse de la pensée. La plupart du temps, les quatre bras pourvus d'armes effectuaient une rotation si rapide qu'on ne pouvait remarquer qu'un cercle chatoyant et il était alors toujours trop tard pour réagir.

Le robot fut soudain devant nous. Il était apparemment sorti d'une de ces couvertures dans les parois rocheuses où nous n'étions jamais allés et que nous n'avions même pas découvertes.

Il était évident que les Martiens avaient protégé ces installations essentiellement militaires dans toutes les règles de l'art. Nous découvrions presque quotidiennement de nouveaux systèmes défensifs et de nouveaux postes de combat camouflés de façon géniale. C'était de l'un d'eux que le robot de combat de deux mètres et demi de haut avait dû sortir, sinon il n'aurait jamais pu apparaître avec un tel effet de surprise sur l'une des voies de communication principales.

Ni Annibal ni moi n'eûmes besoin d'un mot d'entente. Notre faculté psi récemment éveillée que des savants comme le docteur Beschter et le professeur Gargunsa, extrêmement inquiets, mettaient en valeur, portait ses fruits.

En outre, à cet instant, peu m'importait si les diagnostiqueurs psi la qualifiaient de « pressentiment de prévoyance » ou « d'action instinctive modifiée ». L'important, c'est que nous vîmes nettement, ou plutôt « sentîmes », les mesures qu'allait prendre le robot de combat, avec les conséquences en découlant, tout comme si l'on nous avait présenté les événements à venir par écrit et avec des croquis.

Si c'était là un don psi dangereux pour l'humanité, pour nous, dans le cas présent, c'était une assurance sur la vie. Ce ne peut être qu'un avantage pour des ombres de connaître plus vite que les autres les événements auxquels elles doivent s'attendre.

D'un bond rapide, je descendis du glisseur tout en frappant du poing sur le bouton de réglage de mon projecteur martien d'écran de protection.

Annibal disposait lui aussi d'un tel appareil. Nous les tenions tous deux d'un savant défunt qui, dans les archives positroniques centrales du C.E.S.S., avait été désigné comme ennemi public numéro un. Nous étions d'un avis quelque peu différent mais en ce moment précis c'était sans importance.

Seul comptait le fait que ce merveilleux micromécanisme fonctionnât sur-le-champ et nous enveloppât d'un écran à haute énergie s'adaptant à notre corps.

Le scintillement verdâtre de l'écran individuel paraissait relativement inoffensif, mais son effet défensif était incroyablement efficace – une grandeur inconcevable pour nos concepts.

Dans le compartiment psi activé de mon cerveau je ressentis une brûlure. Comme si quelqu'un avait tenté d'attaquer les tissus sensibles

avec un acide. Mais ce n'étaient que les pulsations cérébrales d'Annibal qui m'attaquaient aussi violemment. En elles je ressentis toute sa détresse.

Le robot martien avait eu une hésitation incroyablement longue. Cela ne pouvait venir que d'une télécommande défectueuse. Normalement il aurait dû tirer avant notre saut.

Mais ici, plus rien ne semblait être normal !

Je tombai sur le sol, à côté du glisseur. Coudes et rotules me faisaient terriblement mal. Cela ne fit qu'activer mes sens d'ailleurs déjà en alerte.

Annibal avait quitté le véhicule par l'autre côté. Il était par conséquent tout aussi peu à couvert que moi.

Je saisis mon arme aussi vite que le permettaient la situation et les circonstances.

Bien que nous fussions profondément en dessous de la surface lunaire et qu'il régnât ici une atmosphère artificielle respirable et tempérée, nous portions par mesure de sécurité de légères combinaisons spatiales avec des casques hémisphériques rabattables pour pouvoir affronter une brusque décompression.

Cela ne nous aurait toutefois pas servi à grand-chose si nous n'avions pas eu les deux projecteurs martiens d'écran de protection.

Avant que le robot n'abandonnât son attitude curieusement hésitante et se mît à réagir à la vitesse prévue, le désastre s'abattit sur la vieille ville martienne de Zonta.

Je perçus un vacarme et un hurlement irréels. Non, c'était plutôt comme le grondement d'une explosion. Tout bien considéré, c'en était aussi une, seulement ce n'étaient pas des explosifs qui détonaient dans les vastes salles, mais les masses d'air sous pression s'échappant avec des feulements par les vannes brusquement ouvertes ou par d'autres ouvertures dans le roc.

Je fus brusquement soulevé et tiré vers le haut. Seule la machine de combat resta sur place, tel un roc dans le ressac.

Je criai. Tout le monde à Zonta devait pousser une exclamation d'horreur dans ces quelques secondes où se joua le destin. Sans doute nos collaborateurs furent-ils nombreux à crier en réalisant brusquement l'imminence de la mort.

Seuls des hommes portant des combinaisons spatiales étanches à fermeture automatique pouvaient survivre à la décompression explosive. Mais qui donc portait un tel équipement ?

Des hommes comme nous ; donc des personnes qui s'étaient éloignées des quartiers normaux pour visiter une station quelconque, quelque part dans les profondeurs insondables de la Lune ; dans ces couloirs seulement on portait ces combinaisons pressurisées.

Cette pensée jaillit dans mon cerveau, comme un éclair. Je fus

arraché de ma place derrière le glisseur et projeté en avant, en tournoyant, directement dans le champ visuel du robot.

Plus loin, à droite, Annibal heurta la paroi rocheuse verticale le long de laquelle les Martiens, morts depuis longtemps, avaient établi leur voie en surplomb.

Une réaction purement instinctive m'avait fait me cramponner à mon arme pour qu'elle ne puisse m'échapper.

Au milieu des grondements et des feulements, un autre bruit claqua ! La station principale de commandement de Zonta frappait un grand coup cette fois-ci.

Je remarquai des bras armés se dirigeant rapidement vers leur cible. Des flammes d'énergie jaillirent des bouches à feu avant même que les membres d'acier ne se soient complètement arrêtés.

J'eus l'impression de tomber dans le cratère d'un volcan en éruption. Le robot de combat ouvrait le feu avec ses deux radiants thermiques dont les rayons incandescents développaient une chaleur d'environ quatre cent mille degrés.

Je fus projeté de côté avec une force brutale. Je tournoyai et allai heurter la paroi rocheuse, tout près d'Annibal qui fut arrosé par le feu des deux autres bras armés.

Une fraction de seconde, je pensai au risque de chute et à l'autre côté de la voie en surplomb. Si nous nous étions trouvés plus en avant, il n'y aurait pas eu de paroi rocheuse pour nous retenir. Là-bas, la route d'acier s'élançait en toute liberté, seulement soutenue par quelques projecteurs d'antigravité, par-dessus les abîmes de la technologie.

Une lumière rouge vif m'aveugla. Certes, ce ne fut qu'une perception intuitive car tout autour de nous ce n'était plus qu'un embrasement général du rouge au blanc.

Sous le bombardement des radiations, le rocher coulait comme du beurre sous un chalumeau. Même le métal MA de la voie en surplomb s'enflamma et se liquéfia.

Sans nos écrans de protection nous aurions été irrémédiablement perdus dans cet enfer. Nous n'aurions même pas remarqué le feu craché par les radiants.

Cette lumière rouge, qu'est-ce que cela signifiait ?

Instinctivement, je me cramponnai à n'importe quoi et laissai aller ma tête. Mon regard tomba sur le projecteur d'écran de protection. Il s'agissait d'un appareil relativement petit, de la taille d'une balle, mais toutefois trop volumineux pour être porté discrètement sous les vêtements.

La couleur normale de la boule métallique s'était modifiée. Elle brillait maintenant d'un rouge profond, signe de danger. Si ce rouge foncé avait paru tout indiqué aux techniciens martiens, il y avait

sûrement une raison particulière.

Pour les habitants de Mars, cette couleur représentait sans doute *LE* symbole de l'effroi. Pour avertir d'un danger ou pour indiquer la surcharge d'une machine ils choisissaient cette tonalité.

Mon projecteur d'écran individuel était donc sursaturé. Sans doute son micromécanisme était-il près de s'effondrer. Certes, il était capable de performances phénoménales, mais il n'était pas adapté pour subir à long terme l'effet des armes lourdes des robots.

Je reçus un signal psi insistant. Annibal n'avait pas perdu connaissance. Il m'appelait de façon brutale, presque douloureuse.

— Il change de direction, mon grand. Tu te sens bien, Thor ?

— Tout va bien, râlai-je. Sortons d'ici. Nous sommes au beau milieu d'un flot de lave. Lève les jambes, petit, vite ! Fais un effort ! La roche en fusion se réfugie déjà ! Si elle t'emprisonne, c'est fini !

Au même instant il bascula les jambes de côté. De son écran protecteur, rouge lui aussi, s'écoula une masse visqueuse. C'était un phénomène invraisemblable en apparence, qui dépassait vraiment l'entendement d'un cerveau humain normal.

Fasciné, je contemplais cette bouillie minérale qui s'étirait comme une galette. En marge de ces événements, j'enregistrais les mouvements du robot de combat.

Une chose était claire : anéantir une machine de cette espèce et de cette taille avec des armes terriennes classiques posait un problème. À l'intérieur du renflement annulaire, siège de la vision et des communications, de cette tête allongée, il n'y avait que deux points que l'on pouvait atteindre avec une balle explosive et détruire efficacement. De ce point de vue, les robots dénébiens avaient été beaucoup plus fragiles.

Notre « ami » était toutefois un produit de la planète rouge, donc parfait jusqu'au maximum du possible.

C'était aussi la raison pour laquelle je n'avais pas tiré depuis longtemps. La position de la tête était si peu favorable qu'en aucun cas je n'eusse atteint l'un des deux points de contact.

Mon pistolet à fusées thermiques, prêt à fonctionner et chargé de douze minifusées thermonitales et de douze autres explosives, ne m'était d'aucune utilité en ces instants. Je n'avais pas de cible.

— Mais il abandonne vraiment ! répéta Annibal par voie télépathique. Pourquoi ? Je ne comprends plus rien. Et puis ce hall n'est plus pressurisé. L'air a filé par les fissures rocheuses brusquement ouvertes, tout comme un sanglier furieux entre les jambes du charcutier. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Est-ce que le cerveau de Zonta est devenu fou ? Hé ! j'attends une réponse ! Tu es sûr que tu vas bien ?

Ce genre de remarque et cette manière de formuler les questions

étaient caractéristiques d'Annibal.

Il devait bien s'imaginer que les phénomènes me préoccupaient également. Il était certain que notre jusqu'alors « ami », le grand cerveau dirigeant de la ville lunaire de Zonta, ne fonctionnait plus ainsi que nous y étions habitués depuis plusieurs années. Mais pourquoi ?

Un robot géant stationnaire de ce type-là devait « savoir » que la dépressurisation soudaine pouvait signifier la mort pour quelques milliers d'hommes. Tous ceux qui, à l'instant de la catastrophe, n'étaient pas dans les quartiers d'habitation ou dans les postes de commandement hermétiquement verrouillés, devaient avoir été victimes des événements.

Je ne réfléchissais alors à ces choses-là qu'en passant. En compagnie d'Annibal, je rampais le plus vite possible hors de la zone incandescente. Nous avions le robot à l'œil mais il ne nous offrait toujours aucune chance de porter un coup au but. La moitié arrière de son anneau de vision ne pouvait pas servir à nos projets.

Puis ce que nous n'espérions plus arriva : il s'arrêta. Je notai encore une fois sa singulière hésitation. Combinait-il une attaque surprise ? Était-il somme toute capable d'un processus de calcul pouvant être qualifié de « pensée » ? Nous n'avions pas encore pu approfondir la question.

La partie supérieure massive de son corps pivota. La rotation de la tête suivit à la vitesse d'un éclair.

Je pressentais qu'un deuxième bombardement de la part des armes énergétiques lourdes nous serait fatal malgré nos écrans protecteurs. Les projecteurs avaient repris leur couleur normale mais cela changerait très rapidement dès que s'abattrait le déluge atomique. En outre, les appareils étaient déjà saturés par le nouvel état régnant dans les salles des machines. Les écrans protecteurs avaient somme toute à repousser le vide créé et à maintenir la pression interne du système de survie.

Annibal gardait le silence. Il avait bien compris qu'il n'était plus possible d'en réchapper. Le robot était trop près.

Je guettais avec une impatience désespérée. Je pouvais apercevoir le point en question à l'intérieur de l'anneau de vision mais il m'était absolument impossible de l'atteindre. Le métal MA du corps était inattaquable, du moins avec des armes ou des outils terriens. Il me fallait atteindre précisément ce petit point au chatolement verdâtre sinon tout était inutile.

— Attendons, transmis-je à Annibal. Il doit tomber raide, sinon nous n'avons aucune chance.

Je vis le nabot acquiescer. Mes yeux étaient toujours fixés sur l'anneau de vision. Il scintillait si fort que le point était maintenant à

peine visible. Le robot faisait le point.

J'avais posé le thermorak à canon long sur mon avant-bras gauche et enclenché le microviseur reflex. Il permettait un tir d'une précision absolue à condition d'avoir le temps de viser.

Quand la plaque de communication de la machine de combat se mit à briller comme un feu follet, je sus qu'il était grand temps. Je tirai sans hésiter.

La microfusée claqua à la sortie du canon. Les gaz d'échappement m'aveuglèrent mais je pus quand même voir clairement mon coup atteindre son but.

Seule la pointe de la balle pénétra dans la plaque lumineuse et explosa immédiatement. Le bruit de la détonation que j'attendais ne vint pas. Je me souvins alors que nous nous trouvions depuis peu dans une salle sans air.

Annibal tira lui aussi. Il envoya une série de douze balles explosives dans le trou fait par mon tir.

Le robot de combat s'arrêta brusquement devant nous. Des nuages de fumée sortaient de l'ouverture agrandie.

Annibal cria. Le robot levait ses deux radiants inférieurs. C'était un mouvement saccadé et apparemment incontrôlé, mais le robot n'en agissait pas moins !

Sans hésiter, j'actionnai la détente. Onze projectiles explosèrent sur le point visé mais le géant ne voulait pas tomber. Sans doute l'effet explosif était-il trop faible pour pouvoir détruire des connexions vitales.

Annibal inversa son chargeur, enclenchant les balles au thermonital, puis il brandit de nouveau son arme. C'est alors que cela se produisit !

Un éclair jaillit du trou fait par nos tirs. Le robot se mit à vaciller pour finalement s'effondrer mollement. Des mouvements incontrôlés, provoqués par ses circuits positroniques partiellement endommagés, le firent rouler au bord de la route en surplomb et basculer dans le vide.

Je suivis des yeux le corps tourbillonnant avec un sentiment de vague soulagement. Nous n'avons pas non plus entendu le bruit du choc mais nous avons parfaitement vu l'explosion.

— Terminé ! me transmit l'impulsion psi d'Annibal. N'en parlons plus ! Nos nerfs ont assez souffert comme cela. À quoi joue-t-on ici ?

— Surveillance ton système de survie, répondis-je, l'esprit ailleurs. Ferme le casque, passe sur respiration artificielle autonome. Si nos écrans s'effondrent je ne tiens pas, si possible, à connaître l'effet explosif d'une dépressurisation.

Il suivit mon invitation. Comme les écrans flexibles se prêtaient aux mouvements de nos mains, il ne fut pas difficile de faire basculer le casque sur notre tête, à l'intérieur même de l'enveloppe

énergétique.

Je baissai le regard sur les indicateurs de contrôle incorporés. Tout allait bien. Le sifflement du flot d'oxygène me mettait même en confiance.

Annibal était au bord de la voie en surplomb et il observait attentivement la salle des machines en contrebas. Personne aux alentours.

— Les robots d'entretien ont aussi disparu, transmit-il par voie télépathique. Zonta doit être complètement court-circuitée. Tu ne veux pas appeler le tas de tôle en folie.

Non, pour l'instant je voulais m'en abstenir. Au lieu de cela, je branchai le visiophone de ma combinaison spatiale. À l'intérieur du casque un petit écran se glissa dans mon champ visuel. Mon symbole d'appel y était visible.

— Général de brigade Thor Konnat, C.E.S.S., à la centrale terrestre de Zonta. Répondez. Répondez ! Quelle est la situation chez vous ?

Annibal activa lui aussi son appareil. Je perçus quelques imprécations marmonnées derrière lesquelles il dissimulait la panique qu'il ressentait.

Il me fallut appeler trois fois de suite la garnison de la centrale qui d'habitude réagissait rapidement et était plutôt portée au dialogue, avant de recevoir une réponse. Finalement, un jeune officier de l'unité d'élite de Luna-Port répondit à l'appel. Je le connaissais vaguement.

Son visage que je pouvais reconnaître derrière le casque protecteur paraissait tendu. Des gouttes de sueur couvraient son front. Tout en parlant dans son micro il tripotait les serrures magnétiques d'une tenue de combat ressemblant à une cuirasse spatiale.

À portée de sa main j'aperçus un radiant martien à haute énergie.

— Lieutenant Donald, mon général, haleta-t-il dans le micro. Vous avez donc survécu. Vous avez eu de la chance, mon général. Je suis le dernier homme de la garnison de la centrale.

— Quoi ? m'écriai-je décontenancé.

Il eut un rire hystérique.

— Vous avez bien compris, mon général, le dernier homme ! Je portais par hasard une cuirasse de combat parce que je voulais sortir avec un commando pour me rendre au point Islo. Tous les autres étaient à leur poste, sans protection, bien sûr. La dépressurisation est arrivée si vite que personne n'a eu le temps de réagir. Le robot dirigeant doit avoir ouvert des vannes dont nous ignorions totalement l'existence. C'était là un meurtre prémédité, mon général.

— Quelle est la situation dans l'aile d'habitation ? Dans les stations scientifiques, les laboratoires de recherches, etc. ? demandai-je.

— Mauvaise, mon général. Je n'ai pu joindre que quatre personnes. Les liaisons par câbles que nous avons installées n'ont pas

été touchées, mais plus personne ne répond. Et puis il y a encore autre chose...

Je retins mon souffle. Annibal était à mes côtés, telle une statue. Ses yeux semblaient brûler d'un feu interne.

— Quoi, qu'y a-t-il d'autre ? le pressai-je, désespéré.

— Deux hommes sont arrivés devant mon poste de combat. Ils portaient des combinaisons protectrices. Sans doute appartenaient-ils à un commando d'archives. Ils ont été abattus par des robots de combat avant que je puisse ouvrir le sas de compression. Faites attention, mon général ! Dehors cela grouille soudain de robots martiens. Je repère constamment des décharges d'énergie. Ils tirent sur tout ce qui bouge !

— Nous l'avons remarqué. Restez dans la centrale, nous arrivons. Les ascenseurs fonctionnent-ils encore ?

— Non, tout est arrêté. Les puits antigrav ont également été déconnectés. Le cerveau Zonta a agi méthodiquement. Je pense que...

— Ne pensez pas trop, dis-je en l'interrompant. Restez dans la centrale. Essayez d'activer les armes défensives lourdes encastrées dans les parois. Si, sur un ordre d'anéantissement, Zonta a utilisé contre nous des dispositifs de sécurité dont l'existence ne fait plus de doute, il faut s'attendre à de nouvelles attaques.

— Les armes lourdes ?

De nouveau il éclata de rire, mais cette fois-ci plus calmement, presque ironiquement.

— Mon général, j'ai déjà essayé ! Plus rien ne fonctionne en dehors de mon radiant. Et à cet égard, je nourris encore des craintes. Si les appareils possèdent une commande spéciale, ils peuvent éventuellement, sur un ordre radio, exploser comme des bombes. Avez-vous des radiants martiens ?

— Non, seulement des thermoraks.

— Alors soyez très prudents. D'ici je ne puis vous offrir aucune assistance. Je... attendez, voici un appel de Luna-Port. Faut-il vous mettre en liaison ?

J'acquiesçai. Annibal, l'arme sortie, était à l'extrémité de la paroi à pic et il scrutait le ruban d'acier. À deux kilomètres de là il s'incurvait par-dessus diverses salles et abîmes sous-lunaires, puis il disparaissait dans la roche naturelle. C'était là-bas qu'il nous fallait aller ! Il n'y avait pas moyen d'atteindre l'échangeur autrement.

Sur l'écran de mon casque apparut le visage du colonel Nikentrak, chef militaire de la base lunaire américaine Luna-Port. Sa moustache hirsute ne pouvait tromper.

— Dieu merci, articula-t-il, vous êtes encore vivants ! Nous craignons le pire. Non, pas d'explication, nous sommes parfaitement au courant. Le cerveau Zonta est en court-circuit. En surface se

déroutent des combats acharnés contre les robots. Le diable sait d'où ils sortent brusquement. Nous tentons de les détruire à l'aide de lourds radiants martiens. J'ai fait venir toute la chasse orbitale. Les premiers appareils Tesco font déjà leur apparition sur le terrain. Restez en bas aussi longtemps que possible. Vous trouverez bien quelque part une cachette ou un bon poste de combat. Si vous le pouvez, recherchez des survivants.

— Quelle est la cause des événements ?

Il haussa ses larges épaules.

— Aucune idée. Mais nous allons la trouver. Une chose est certaine, le robot stationnaire géant ne veut plus entendre parler des hommes. Partout où se trouvent des installations martiennes, le diable est déchaîné. Cela ne vaut pas seulement pour la ville. À partir de maintenant il nous faut considérer Zonta comme un ennemi. Votre chef a du reste été prévenu. Il vaut mieux raccrocher maintenant sinon vous serez certainement repérés. Nous vous sortirons de là mais il faudra attendre encore un peu. Hé ! je pense soudain à votre appareil spécial...

Il laissa sa phrase inachevée et se retourna.

Quelqu'un lui criait quelque chose. Je ne compris pas la réponse.

Donald J. Nikentrak faisait partie des rares personnes informées de notre mission. Le général Arnold G. Reling, chef du C.E.S.S., nous avait envoyés sur la Lune parce qu'il soupçonnait l'implantation possible de visiteurs indésirables dans les installations sublunaires de Zonta.

Pendant dix jours nous avons cherché à localiser un influx cérébral étranger grâce à nos facultés psi.

À vrai dire, Nikentrak n'était pas au courant de ces recherches. On avait caché au commandant qu'Annibal Utan et moi étions des télépathes aux facultés extraordinaires. Cela nous suffisait déjà que les rumeurs et les craintes les plus folles circulent parmi l'état-major le plus étroit du C.E.S.S.

À peine quelques semaines plus tôt on nous avait discrètement fait comprendre que des gens capables de déchiffrer sans peine les pensées des autres devaient être « au fond » considérés comme des ennemis de l'humanité.

On avait voulu se débarrasser de nous, mais c'est alors qu'avait eu lieu l'attaque des mutants venus de Sibérie. Et on avait de nouveau eu besoin de notre aide, de toute urgence, mais de crainte que nous utilisions éventuellement notre pouvoir parapsychique à mauvais escient, on nous avait fait des excuses.

Nous n'avions rien trouvé sur la Lune. Ici, aucun criminel ou « ravisseur d'héritage » humain ou non humain ne s'était infiltré.

Les « ravisseurs d'héritage », c'était là le dernier mot à la mode parmi l'état-major du C.E.S.S. déchiré par des angoisses internes. Les

services secrets européens et asiatiques rongeaient les nerfs du Vieux ; les Russes surtout prenaient cela très au sérieux en raison de leurs tristes expériences avec les monstres irradiés de la taïga. Ils avaient appris à leurs dépens quelle pouvait être la situation si un ou plusieurs mutants positifs employaient de manière criminelle leurs pouvoirs extra-sensoriels.

Nos protestations que cette question ne se poserait jamais pour nous, n'avaient été acceptées que sous la pression des événements. Nul en dehors d'Annibal et de moi n'était capable de résister aux forces hypnotiques du groupe de mutants ou même de les reconnaître à temps.

— Allô, vous êtes encore à l'écoute ? me parvint l'appel de Nikentrak. Allô, HC-9, répondez !

La panique résonnait dans sa voix. Il ne savait que trop bien ce que notre mort pouvait signifier pour lui aussi. Il avait reçu l'ordre de nous faire accompagner par un commando armé de radiants martiens.

Il avait voulu faire son devoir correctement mais j'avais renvoyé les hommes dans la gigantesque base U.S. au pied des monts Shonian. En raison de leurs émissions cérébrales constantes, ils nous gênaient.

Donald Nikentrak se trouvait dans une situation peu enviable. Les commandants en chef de la coalition du Contre-Espionnage International que dirigeait le patron du C.E.S.S. en temps que premier secrétaire, ne plaisantaient plus depuis quelque temps. Il s'était passé trop de choses extrêmement dangereuses.

Avant tout, beaucoup trop de gens s'intéressaient à l'héritage de Mars. C'était là la raison pour laquelle la notion de ravisseur d'héritage était née.

— Oui, Don, je suis encore là, répondis-je. O.K., je vais essayer d'influencer le cerveau Zonta avec mon codateur. Cependant, je pense que cela sera inutile. Veillez à rétablir l'ordre en surface. Nous allons nous frayer un passage avec les quelques survivants. Je connais une multitude de chemins. Quand vous aurez réglé la situation devant les principaux accès, envoyez-moi un signal radio. Je prendrai alors un relèvement de la position de vos hommes. Je ne puis pas encore vous dire où nous serons à ce moment-là. Terminé !

Je coupai la communication. Le risque de repérage était vraiment trop grand. Plus loin, Annibal rechargeait son arme.

— Combien de chargeurs as-tu encore ? demanda-t-il.

Je jetai un coup d'œil sur la ceinture de ma combinaison.

— Quatre de vingt-quatre coups, moitié moitié. Cherche au plus vite quelques radiants martiens ou au moins des fusils mitrailleurs.

Le contact télépathique s'établissait impeccablement. Je réfléchis quelques instants, me demandant s'il pouvait y avoir ici-bas quelqu'un ou quelque chose en mesure de repérer les émissions cérébrales

supradimensionnelles, voire de les comprendre.

Mais de nouveau j'écartai cette idée. Jusqu'ici nous n'avions trouvé aucune indication, quelle qu'elle fût, nous permettant d'envisager cette éventualité.

Annibal débrancha son écran protecteur. J'hésitai mais je suivis finalement son exemple. Cela réduisait encore le risque d'être repérés ; mais nous nous privions ainsi de notre meilleure protection.

Quelques instants plus tard, j'ouvris le boîtier externe plat du codateur.

La moitié qui se souleva contenait un écran miniaturisé. L'autre partie possédait des mécanismes de commande que je pouvais certes manipuler mais sans être capable de fournir la moindre explication sur leur construction.

Cet appareil venait de Mars, en provenance directe du grand robot Newton qui régnait là-bas.

Jusqu'alors ce grand cerveau avait exécuté tous les ordres que je lui avais transmis à l'aide de cet appareil de commandement. Autrefois ce codateur avait dû appartenir à un officier supérieur de la flotte martienne.

Il ne réagissait qu'aux messages émanant de personnes pouvant présenter un quotient d'intelligence de plus de cinquante Nouveaux Orbtons.

Ce quotient était extrêmement rare même pour les Martiens de haut rang et ne pouvait être obtenu qu'à l'aide d'une formation biophysique sous hypnose dans les dangereux indoctrinateurs.

Annibal et moi avons supporté sans dommage la procédure de mise en charge de notre esprit. Au cours du « traitement », d'autres agents du C.E.S.S. avaient sombré dans la folie incurable.

Je dus me concentrer un instant sur mon rôle que je croyais oublier depuis longtemps. Comment donc était-ce formulé ?

— Général de brigade Thor Konnat, symbole HC-9, héritier légitime de Mars, quotient supérieur à cinquante N.O., exécuteur testamentaire de tes constructeurs, appelle le cerveau dirigeant central de la forteresse lunaire Zonta. Je te somme de cesser immédiatement les hostilités et t'ordonne de remettre en marche toutes les installations techniques arrêtées ou rendues électroniquement inutilisables. Réponds, Zonta...

Après la troisième tentative infructueuse, Annibal eut un sourire ironique. Il m'appela par télépathie. Nous pouvions renoncer à un contact radio.

— Inutile, héros du C.E.S.S. Il nous mène en bateau. À moins qu'il ne sache naviguer ?

— Si quelqu'un a une plaisanterie à faire ici, alors c'est moi, espèce de nabot ! le rabrouai-je.

Ce n'est que lorsqu'il ricana que je compris que j'avais articulé ma remontrance.

— Qu'as-tu dit ? Je n'ai rien entendu !

— Oh que si ! Les impulsions spécifiques cérébrales ont été émises en même temps. O.K., oublions cela ! Nous devons sortir d'ici.

— À qui le dis-tu ! Combien d'air avons-nous réellement dans nos bouteilles ? Y as-tu déjà pensé ?

— Pour vingt heures, lui appris-je. Cela suffit pour atteindre l'un des nombreux dépôts.

Je vis que sous le casque transparent il arrondissait les lèvres pour siffler.

— Si l'on peut encore en disposer ! Que ferais-tu à la place d'un cerveau positronique géant si tu voulais mettre tes adversaires hors circuit ? Tu détruirais certainement en premier les salles et les stocks qui ne sont pas de fabrication martienne et échappent par conséquent à ta mainmise directe et positronique. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas de cerveau positronique pour pouvoir en juger. Nous verrons bien jusqu'où Zonta est allé. Prêt, petit ? Je passe la rampe en surplomb en premier. Tu me couvres. J'attendrai de l'autre côté. Non, pas de discussion, s'il te plaît ! Là-haut, il y a sans doute quelques hommes en grand danger de mort. Si Zonta n'a pas pu souffler jusqu'aux moindres salles hermétiques, c'est-à-dire les vider de leur air, il doit sûrement y avoir des survivants. Je vais essayer de les repérer grâce à leurs ondes cérébrales !

Je me mis à courir. Je pouvais tenir longtemps dans cette course d'endurance en raison de la gravité insignifiante régnant sur la Lune. Malgré la combinaison spatiale et ses blocs de survie, je pesais moins que sur Terre.

CHAPITRE II

Plus loin devant, se dressaient trois chars lunaires. Ils étaient du même type que celui utilisé sur Terre si ce n'est qu'ils étaient équipés d'un sas minuscule.

Les véhicules à chenilles ressemblaient à des kouglofs fondus. Les hommes qui avaient tenté de se mettre en sûreté grâce à ces colosses d'acier à propulsion atomique n'avaient eu aucune chance contre les armes énergétiques des robots martiens.

Debout devant les débris, je les contemplais, sans dire un mot. Derrière moi, Annibal attendait.

Après dix-huit heures de marche, il avait cessé de se tenir sur la défensive. Maintenant, ses sens psi grands ouverts, il guettait pour tenter de repérer d'éventuels survivants.

Nous n'en avons trouvé aucun alors qu'ici, dans les profondeurs de la forteresse lunaire Zonta, il y avait eu environ deux cents hommes.

Le cerveau positronique avait frappé inexorablement et tout à fait à l'improviste. Nul n'avait eu la moindre chance, excepté nous !

Soucieux de trouver un mode de pensée objectif, je me demandais pourquoi nous n'avions été attaqués que par un seul robot de combat. Pourquoi cette machine aux réactions d'habitude si rapides avait-elle hésité si longtemps que c'en était incompréhensible, au point que nous avions pu avec une tranquillité relative viser son seul point vulnérable ?

Selon Annibal, cela provenait sans doute de notre passage dans l'indoctrinateur et de notre quotient cérébral supérieur à cinquante Nouveaux Orbtons.

Il avait vraisemblablement raison. Moi non plus je ne trouvais pas de meilleure explication. Mais si sa programmation contraignait le cerveau Zonta à avoir des égards particuliers pour des créatures intelligentes de notre espèce, pourquoi ne se soumettait-il plus aux ordres donnés avec le codateur ?

Mes tentatives pour joindre le cerveau positronique principal Newton, à l'aide de l'émetteur supraluminique incorporé dans l'appareil, avaient échoué. Mars ne répondait pas. Il eût certainement été vain de vouloir contraindre Newton à prendre Zonta sous une tutelle positive pour nous. Lors de précédentes occasions, nous avions

appris que la politique de décentralisation des anciens habitants de Mars ne permettait pas un tel chevauchement des compétences.

Je croyais cependant à l'existence d'une telle possibilité. Sans doute n'avions-nous seulement pas encore trouvé le moyen d'utiliser une connexion spéciale, ultra-secrète.

Les craintes d'Annibal ne s'étaient pas confirmées non plus. Zonta n'avait pas pensé à détruire les dépôts que nous avions installés. Nous avions trouvé tous les stocks intacts et nous avons pu échanger nos systèmes de survie.

Par conséquent, le manque d'air des lieux ne nous gênait pas. Toutefois, après avoir passé dix-huit heures en combinaison spatiale, nous nous sentions mal à l'aise.

Tout d'abord, nous étions allés dans la centrale principale de dispatching mais le jeune lieutenant n'y était plus. À l'endroit où il s'était désespérément défendu nous avons découvert une grande plaque calcinée. Ici non plus les robots de combat dépendant du grand ordinateur n'avaient pas connu de pitié.

Nous avons tenté d'obtenir une réponse d'éventuels survivants : en vain.

Finalement nous nous étions remis en marche, nous attendant toujours à subir une deuxième attaque.

Ici et là, nous avons trouvé une voiture électrique garée par le commando de recherches lunaires. Avec ces véhicules, nous avons pu avancer sans peine et rapidement, partout où existaient de larges rampes en lacets.

Sans ces voitures, nous aurions pu marcher pendant une semaine sans atteindre les secteurs proches de la surface.

Maintenant nous nous trouvions bien au sud de l'entrée principale chaudement disputée. La liaison radio avec les troupes de Nikentrak était depuis longtemps interrompue car Zonta avait posé des écrans énergétiques au-dessus des quelques accès que nous connaissions. Ils arrêtaient tout simplement les communications radio ou les brouillaient de telle façon que nous ne pouvions déchiffrer ni un mot, ni un signe de morse.

Nikentrak ne pouvait nous apporter aucune aide. Il paraissait avoir assez à faire avec ses propres problèmes.

C'est pourquoi, en utilisant nos facultés extrasensorielles à plein rendement, nous nous étions mis à l'écoute mentale des hommes restant dehors. Nous arrivions toujours à dépister un officier renseigné dans la conscience duquel nous pouvions lire la marche des événements.

Le colonel Nikentrak en personne était arrivé sur les lieux. Ici, sur la face cachée de la Lune, il avait mis en œuvre tous les moyens dont il disposait.

Dans l'intervalle, nous étions arrivés devant une cloison blindée ovale en métal MA. Derrière s'étirait un étroit boyau que les constructeurs de cette forteresse avaient jadis aménagé en sortie de secours pour quelques rares personnalités de haut rang.

Je connaissais ces boyaux grâce à une ancienne mission de reconnaissance au cours de laquelle nous les avions découverts par hasard.

— Contact ? demandai-je à Annibal par télépathie.

Il leva les yeux. Ils étaient vagues, c'était là le signe qu'il était dans une phase de concentration parapsychique.

— Là... il y a quelque chose là. Étranger mais cependant connu. En tout cas fortement voilé. Serait-ce Kiny ?

Je le dévisageai d'un air rêveur. Distraitement, j'actionnai le bouton de l'essuie-glace automatique du casque.

Un bras souple en matière plastique nettoya mon front couvert de sueur. D'autres dispositifs débarrassèrent mes yeux du liquide brûlant.

— Kiny ? répétais-je lentement. Elle était sur Terre. Essaie-t-elle de là-bas ?

— Elle ne peut y arriver, réfuta le nabot.

— Alors elle se trouve dans une navette en approche. Si elle avait déjà atterri, la liaison serait claire et nette. Nous faisons écran.

Je me mis en circuit, oubliant le monde environnant, lugubre et dangereux, et mes forces psi servirent d'amplificateur au secteur récepteur d'Annibal.

Quelques secondes plus tard nous perçûmes un chuchotement. Il était compréhensible. Oui, Kiny Edwards, la mutante, nous appelait, très inquiète.

Annibal changea immédiatement de mode lorsque je passai sur émission. J'appelai la jeune fille qui était née sur la Lune, de parents irradiés.

Toutes ces choses que nous devions apprendre péniblement étaient en quelque sorte tombées du ciel pour Kiny. C'était une télépathe naturelle aux facultés extrêmement puissantes.

— Ici Thor Konnat, petite, répondis-je. Annibal et moi sommes en circuit compound. Nous entends-tu ?

La prise de contact réussit.

— Très bien, monsieur. Une chance que je vous aie joints, transmit Kiny, soulagée.

— Où es-tu ?

— À bord d'un croiseur plasmique en route vers la Lune. Nous arriverons dans deux heures environ. Êtes-vous encore à Zonta ?

Je lui décrivis la situation et l'invitai à transmettre les informations au quartier général du C.E.S.S.

— Tout de suite, monsieur. Je dois aller vous chercher. Le général

Reling m'a envoyée à bord à la dernière minute car il venait juste d'apprendre votre situation délicate. Êtes-vous sûr de pouvoir quitter la ville sans encombre ?

— Je l'espère. L'évasion elle-même devrait réussir. Mais la manière dont se comporteront à notre égard les robots martiens stationnés à l'extérieur est incertaine. Peut-être réagiront-ils en ennemis. Peux-tu faire vérifier si un écran de protection a également été dressé au-dessus de la zone où se trouve notre issue de secours ? Il serait important de le savoir.

— Nous appelons Luna-Port pour nous renseigner. Ensuite je vous transmettrai la réponse par télépathie. Sinon, d'autres questions ?

— Oui. Comment cela a-t-il pu arriver ? Se serait-il produit quelque chose dans les profondeurs de l'espace forçant les stations martiennes de commandement à réagir de la sorte ?

— Je ne sais pas, monsieur. À bord se trouve un courrier avec des informations secrètes. On ne m'a pas tout dit. Puis-je me retirer, monsieur ? Je suis épuisée !

Annibal et moi avons rompu notre bloc amplificateur. Pendant un instant, le nabot me contempla avec des yeux limpides.

— Une fois de plus Reling est muet comme une tombe. Que le diable l'emporte ! maugréa-t-il. Moi, à sa place, j'informerais immédiatement mes meilleurs agents. Quel mal y a-t-il à ce que la petite soit au courant ?

— Peut-être est-ce la fin du monde, lui fis-je comprendre avec un sourd pressentiment de ce qui allait arriver. Petit, je veux bien me balader ici sans combinaison spatiale s'il ne s'est pas produit une chose importante parallèlement à ces événements-ci. O.K., oublions cela pour le moment. Pense que nul ne peut nous aider. Ouvre la serrure psi.

Je me dirigeai vers le croisement des galeries et ôtai le cran de sûreté du radiant martien que nous avions trouvé dans l'un de nos dépôts. Si les robots attaquaient de nouveau, nous ne serions plus tout aussi désarmés que vingt minutes plus tôt. Les robots de combat eux aussi étaient très sensibles aux armes de ce type. Du reste, nous avions découvert que tous ne possédaient pas un écran de protection. Et pour un rayon énergétique aussi brûlant qu'un soleil, le métal MA à nu ne posait aucun problème.

Annibal se concentra sur la serrure psi. Dans les couloirs s'étendant devant moi il n'y avait personne. Zonta nous laissait tranquilles.

La question de savoir pourquoi me tourmentait de nouveau. Je réprimai mon inquiétude et attendis l'ouverture de la cloison blindée.

— Cela marche, me signala Annibal. Vraiment formidable, n'est-ce pas ? Voilà que le fou positronique déconnecte toutes les choses

possibles mais il ne touche pas à des installations importantes comme celle-ci. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je ne pouvais répondre à sa question. Nous avons encore une fois contrôlé nos combinaisons protectrices, sommes entrés dans la pièce et avons fermé la porte derrière nous. La deuxième cloison blindée du petit sas s'ouvrit également sans difficulté. Devant nous s'étendait un puits étroit, beaucoup trop bas pour des humains. Le plafond était voûté, le sol plat.

Annibal indiqua des rainures encastrées. Cela signifiait qu'ici on devait avancer à l'aide des pieds. L'angle d'inclinaison de trente-cinq degrés environ était normal pour les conditions régnant sur la Lune. Même les petits Martiens, habitués à une faible pesanteur, ne pouvaient avoir eu des difficultés avec une telle galerie, sur le satellite de la Terre.

Dans le haut-parleur séparé de mon casque un signal retentit.

Par habitude je regardai les indicateurs de contrôle bien lisibles sur le boîtier de commande installé sur ma poitrine.

— Ce n'est tout de même pas vrai ! entendis-je soudain Annibal.

Sa voix résonna sourdement à mes oreilles comme c'était courant lors d'une conversation casques fermés.

— Ici l'air est respirable ! Eh bien, qu'en dis-tu ? Est-ce que Zonta déraile ou faut-il encore considérer la chose comme normale ?

Je renonçai à réfléchir au nouveau phénomène. L'ascension commença.

Au bout d'une heure environ nous atteignîmes la salle terminale. Elle était spacieuse, équipée d'installations de communication et il y régnait l'atmosphère coutumière de Zonta. Pourquoi le cerveau dirigeant n'avait-il pas fait le vide dans cette zone-ci également ? Avait-il calculé, avec sa monstrueuse « subtilité » positronique, que nous choisirions ce chemin ?

Le grand ordinateur avait-il logiquement déduit qu'il ne nous restait pas d'autre choix après que les entrées principales connues eussent été verrouillées par les écrans de protection ?

Mais si Zonta avait « pensé » avec tant de sollicitude, pourquoi donc avions-nous été attaqués par le robot ? Il ne s'en était pas fallu de beaucoup que nous eussions été anéantis dans son ouragan de feu.

Annibal semblait se livrer à des réflexions analogues. Mais avant qu'il n'ait pu ajouter un mot, je remarquai un scintillement violet. L'une des lampes d'appel se mit à scintiller.

Instinctivement, je levai mon arme. Plus loin, à droite, se trouvaient deux portes d'acier.

Annibal indiqua l'un des nombreux moniteurs d'image sur lequel on voyait le symbole de l'ordinateur dirigeant : un dispositif de distribution positronique dont les dimensions étaient telles que nos

plus grands halls de montage de nefs spatiales n'auraient pas suffi pour accueillir la totalité des nombreuses unités.

Je branchai au plus vite mon micro extérieur. Il fonctionnait impeccablement dans l'atmosphère artificielle.

— Zonta au général de brigade Thor Konnat, entendis-je dire la voix sans modulation caractéristique de la machine commandant la base. Je me suis décidé à vous laisser la vie et la liberté. Votre droit au commandement est supprimé. Quittez les installations relevant de mon autorité !

Ce fut tout ce que Zonta avait à nous communiquer. Mes questions agitées ne reçurent pas de réponse. L'écran s'obscurcit. Le symbole lumineux disparut.

Annibal éclata d'un rire sarcastique. La façon dont il posa le radiant de côté et tenta de fourrer ses mains dans les poches à outils de sa combinaison me révéla son état d'esprit.

— Autrefois on aurait ajouté « c'est le comble », bougonna-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le deuxième appel de Kiny me dispensa de répondre.

— Le secteur montagneux où doit déboucher la galerie de secours que vous avez mentionnée n'est pas sous écran, nous communiqua-t-elle. Le colonel Nikentrak vous envoie un transport. Envoyez-lui des signaux de relèvement. Et j'ai aussi un nouvel ordre pour vous, monsieur. Si vous arrivez à Luna-Port avant nous, ne nous attendez pas, partez immédiatement pour la Terre.

Nous nous sommes regardés en silence.

— Le Vieux est très pressé, dirait-on ? persifla finalement Annibal. (Son visage ridé, parsemé de taches de rousseur, ressemblait à celui d'un gnome derrière le plastique légèrement déformé du casque.) Que nous le voulions ou non, ou que nous soyons épuisés est absolument sans intérêt ! Mon grand, sur notre vieille Terre, il se passe quelque chose de grave, tu peux m'en croire ! Si ce n'était pas le cas, ces messieurs de la garnison militaire de la Lune auraient depuis longtemps employé des armes lourdes. Et maintenant, avec l'escarmouche des robots ils n'avancent plus. Nikentrak a été rappelé à l'ordre. Cela devrait également être valable pour les commandants des stations asiatique et russe. De toute façon, les Européens travaillent avec nous main dans la main. Qu'attends-tu encore ?

Il indiqua d'un geste d'invitation la première porte du sas conduisant à l'extérieur. Je la déplaçai par une impulsion télépathique. On ne pouvait l'ouvrir autrement. Une fois de plus cela prouvait que ces sorties de secours n'avaient pas été prévues pour n'importe qui. Seules de hautes personnalités de Mars avaient possédé les facultés psi appropriées ou des appareils faisant office de clef.

La cloison étanche s'ouvrit sans bruit.

Nous attendîmes, les armes prêtes à tirer, mais ici aussi tout paraissait normal.

L'équilibrage de la pression s'effectua en quelques secondes. Lorsque les derniers restes d'atmosphère eurent été aspirés, la cloison extérieure réagit à une deuxième impulsion psi.

Elle était encastrée dans une paroi rocheuse nue et camouflée de façon remarquable. De l'extérieur nous n'aurions jamais pu trouver cet accès.

J'attendis que la porte qui, par suite du camouflage rocheux avait une épaisseur de deux mètres, se fût glissée dans l'ouverture du sol prévue à cet usage.

— Attention ! Barrière de contrôle ! m'avertit Annibal.

J'avais également remarqué le scintillement. Si maintenant Zonta manquait à sa « parole » et ne déconnectait pas le dispositif de défense, nous avions perdu la partie. Ou du moins il n'aurait pas été prudent de franchir la zone mortelle.

J'appuyai la paume de ma main contre la plaque de contact individuelle. Elle était encastrée à ma droite dans le mur d'acier du sas et elle était indiquée par une ligne-symbole rouge clair.

Le scintillement s'éteignit. La route était libre. Zonta semblait s'en tenir aux directives qu'il s'était lui-même fixées.

Entre-temps, je m'étais rendu compte qu'il n'était apparemment pas resté d'autre choix au grand ordinateur que de nous laisser tranquilles. Il ne pouvait pas passer outre à sa programmation de base dans le cadre de ses limites internes de sécurité.

Son principe premier, comme nous disions, lui ordonnait de ne pas toucher aux personnes ayant plus de cinquante N.O. Normalement, Zonta aurait dû obéir aux ordres de mon codateur. À vrai dire, dans le cas présent, il semblait y avoir un dispositif de réglage permettant à d'autres ordres de prendre le pas sur les miens.

Annibal était déjà dehors. Il n'y avait pas un seul robot de combat à la ronde.

Sur la face cachée de la Lune, la longue nuit était tombée. Il faisait noir comme dans un four.

Alors que je tentais d'accommoder mes yeux à l'obscurité – inutilement comme ma raison me le disait – il se produisit un phénomène. Il me surprit exactement comme d'autres impressions de ce type, dans les laboratoires d'expériences du C.E.S.S.

Je ressentis de violents maux de tête, de plus en plus forts. Puis la sensation de brûlure, de vrille qu'on m'enfonçait dans le crâne, se concentra sur les deux yeux et sur les tempes. Le violent tiraillement dans l'occiput s'en trouva submergé.

Comme nous avions branché le dispositif radio de nos casques, je pus entendre les gémissements d'Annibal. Lentement, il se laissa

tomber, posa les mains sur le sol rocheux et s'arrêta sur les genoux.

Moi aussi je ressentis ce vertige dominant qui me permettait à peine de rester debout plus longtemps.

Je luttai énergiquement et étouffai la nausée. Puis cela s'améliora. Lorsque la douleur reflua, quelque chose s'était transformé dans le secteur responsable de la vision consciente de mon cerveau.

Depuis quelques semaines, Annibal et moi savions qu'au cours de notre entraînement psi progressif, nous avions acquis la faculté de voir la nuit. Nous réagissions depuis peu au rayonnement thermique de l'infrarouge et plusieurs heures plus tard nous pouvions encore repérer les empreintes thermiques de véhicules automobiles arrêtés ou d'autres objets. Il importait seulement que des corps de ce type puissent se différencier par un blocage de chaleur, de leur environnement uniformément tempéré.

Je regardai devant moi, là où, encore quelques heures plus tôt, les rayons du soleil avaient frappé la roche.

Les surfaces précédemment surchauffées me paraissaient d'une clarté rayonnante. Je pouvais en distinguer tous les détails.

L'absence d'atmosphère faisait que sur le satellite de la Terre il n'y avait pas de crépuscule, ni une dispersion de la lumière qui eût éclairé de la même façon les coins dans l'ombre. On ne pouvait parler de lumière du jour que là où tombaient directement les rayons du soleil.

Pour nous, cette loi n'était plus valable !

Nous pouvions regarder dans des gorges et des recoins profonds, bien qu'ils n'aient certainement jamais été touchés par un rayon de lumière.

Mais, grâce à la conductibilité du sol, ils avaient reçu une chaleur de quelques degrés supérieure à celle parvenant, par exemple, dans des abîmes profonds de mille mètres.

Et par conséquent, nous pouvions y jeter un coup d'œil. C'était un événement à vous couper le souffle qui me fit oublier pendant quelques instants la situation réelle.

Mais ce n'était pas tout. Le deuxième facteur de notre vision nocturne avait également réagi.

Les minuscules traces lumineuses provenant des quelques étoiles visibles suffisaient pour nous faire voir d'autres détails du paysage. Ce passage à une intensification de type laser purement mentale était certainement responsable des violentes douleurs.

Annibal se releva. Malgré l'obscurité je pouvais le voir aussi clairement que s'il s'était trouvé sur une plage inondée de soleil de l'île tropicale Henderwon, notre centre d'entraînement.

— Quelle impression fais-tu ? questionna-t-il en étirant sa petite silhouette.

— À côté de toi, Apollon n'était qu'un petit homme minable, sans

rien de divin. C'est bien ce que tu voulais entendre, n'est-ce pas, minus empoisonnant ?

— Tu aurais pu garder pour toi ta dernière remarque. Je... Attention, un écho !

Au-dessus du cercle de montagnes dans le cratère desquelles nous nous trouvions surgit un objet crachant le feu. Nous le vîmes, clair et net, comme capté par la lumière solaire.

Le rayonnement thermique du cargo lunaire était assez fort même pour faire réagir des détecteurs d'infrarouges de mauvaise qualité. Mais nos cerveaux modifiés ne paraissaient pas être médiocres.

J'appelai l'équipage de cet appareil informe appartenant aux anciens modèles construits avec réseau de diffraction.

Il plana au-dessus de la paroi du cratère et s'arrêta. Les langues de feu sortant des réacteurs de sustentation démodés, réacteurs nucléaires chimiques, lui conféraient une tenue fiable dans le vide de l'espace.

— Avez-vous vu des robots, monsieur ? demanda le pilote par radio.

— Non, ici l'air en est pur. Atterrissez. Nous sommes pressés.

Quelques minutes plus tard nous étions dans l'étroite cabine pour passagers du cargo. Il s'éleva et fila dans le ciel, mettant le cap sur notre grande station Luna-Port située près du pôle sud de la Lune.

Les deux pilotes qui appartenaient à la réserve de l'unité d'élite gardaient le silence. Je renonçai à sonder leur conscience. Des quelques remarques qu'ils avaient faites j'avais pu en conclure que les hommes proches de l'entrée principale de Zonta avaient été témoins de choses démoralisantes.

Devant nous, l'horizon s'éclaircit. Nous pûmes apercevoir le croissant de Terre. Peu après, la vive lumière du soleil nous submergea. Les dômes pressurisés de Luna-Port étaient intacts. La puissance du cerveau positronique ne s'étendait pas jusqu'ici, à condition toutefois qu'il ne lui vînt pas à l'idée d'envoyer ses troupes contre nous.

À en juger d'après l'expérience que nous avions des grands ordinateurs martiens, ils s'occupaient de leurs intérêts directs et des zones de sécurité qui leur étaient confiées.

De ce point de vue, la politique martienne de décentralisation avait du bon. Zonta se garderait vraisemblablement d'attaquer les installations lunaires construites par les hommes. Mais quiconque pénétrait dans sa sphère d'influence s'en ressentait personnellement.

Nous avons atterri sur le grand spatioport, bien en dehors des gigantesques dômes en plastique armé sous lesquels régnait la pression habituelle, les températures nécessaires et surtout un air pur que nous obtenions par électrolyse à partir des réserves d'eau de la Lune.

À ce point de vue, les villes du satellite terrestre étaient

autonomes. Avec l'énergie inépuisable fournie par les réacteurs nucléaires à fusion, on pouvait presque tout obtenir ; mais pas tout !

L'approvisionnement en vivres et en biens de consommation était resté notre problème numéro un. À Luna-Port séjournèrent alors plus de dix mille hommes. Tous ne vivaient pas en surface sous les dômes. Environ la moitié des hommes et des femmes s'étaient retirés dans les cavités que nous avions percées avec des machines modernes dans le roc des montagnes avoisinantes.

Sur ce point, nous nous en étions tenus à la technique des Martiens. Les logements encastrés dans la roche n'étaient pas aussi ressemblants à ceux de la Terre ni aussi stupéfiants que les coupoles pressurisées, mais ils étaient sûrs.

Nous avons reçu l'ordre du quartier général de Luna-Port de renoncer à la longue procédure d'entrée par le sas et de nous rendre sur-le-champ dans une navette des Forces Spatiales, prête à décoller. Elle était à une centaine de mètres du point d'atterrissage de notre cargo.

— Le croiseur plasmique avec votre courrier se trouve sur une trajectoire orbitale, monsieur, me fut-il expliqué. Nous vous suggérons de filer directement vers la Terre pour gagner du temps. Si vous changez de véhicule là-haut, vous perdrez environ une heure et demie. Quels sont vos ordres ?

— Vol direct. Le croiseur doit nous suivre. A-t-il besoin de faire le plein ?

— Non, monsieur. Les réserves de matière fissile suffisent pour le vol de retour. O.K., je vais prévenir le commandant. Bonne chance, monsieur. Et pensez à nous si Zonta perd complètement la raison.

Ces paroles me brûlèrent le cerveau au fer rouge, comme une flamme d'avertissement. Nous avons péniblement pénétré dans le sas de la navette à un seul étage, d'une longueur de trente mètres à peine, et qui pouvait nous conduire sur la Terre en quatre heures, au mépris des règlements normalement en vigueur relatifs à la trajectoire et à la consommation de combustible. En ce qui me concernait, cette fusée à ailes courtes pouvait bien atterrir avec des réservoirs vides, je m'en moquais. La seule chose qui m'importait dans les circonstances présentes, c'était d'arriver aussi vite que possible à Nevada Fields.

CHAPITRE III

Le 3 septembre 2010 venait de commencer quelques minutes plus tôt. Il était maintenant zéro heure quatorze.

Annibal et moi étions de nouveau attachés après le vol bref sans propulsion et donc sans pesanteur. Certes la navette était rapide mais elle était petite. Dans la cellule déjà comble il n'y avait plus de place pour installer le nouveau compensateur d'accélération mis au point par l'équipe de Scheuning.

Lors de la construction de ces dispositifs, on s'en était tenu aux modèles martiens. Une fois leur fonctionnement compris, ce n'était plus un problème d'absorber les forces d'inertie.

Mais pour l'instant, ce n'était valable que pour de plus grands vaisseaux. Il nous avait donc fallu supporter, dans leur intégralité, les vitesses d'accélération de la navette lunaire. Et pour le moment, il semblait bien que les deux pilotes tentaient de nous épuiser de nouveau.

— Manœuvre de plongée dans trois minutes, monsieur, avait signalé le jeune capitaine quelques instants plus tôt.

En maugréant, Annibal vérifia la position de sa ceinture de sécurité. La couchette transformable ressemblait de nouveau à un fauteuil à dossier haut mais cela allait changer, nous le savions par expérience, avec l'accélération de freinage croissante.

Le navire se précipitait, la poupe en avant, vers les couches supérieures de l'atmosphère terrestre. Mais peu après, nous eûmes l'impression que les deux écrans de surveillance extérieure pivotaient ; c'était le signe que le deuxième changement d'orientation commençait. Il s'agissait là de la véritable manœuvre de plongée.

La plus grande partie de l'élan fortement excédentaire du vaisseau avait été annulée par la poussée inverse du réacteur principal.

Le reste, soit environ dix mille kilomètres à l'heure, devait être absorbé par la plongée aérodynamique mettant à profit la résistance de l'air.

Mais il importait alors d'aborder les premières molécules gazeuses de la couche supérieure de l'atmosphère terrestre sous un angle correct.

Si l'angle de plongée était trop « aigu », le vaisseau risquait de se consumer peu à peu sous l'effet de réchauffement. Avec un angle trop

arrondi, on était certain de rebondir comme une balle sur un filet tendu et d'être catapulté de nouveau dans le vide de l'espace.

Les calculs et les manœuvres de ce type n'étaient pas, ou n'étaient plus, exigés des pilotes, sauf en cas de danger imminent. Alors tout dépendait encore du doigté et de l'habileté du pilote.

Normalement, en l'an 2010, il ne venait plus à l'idée de quiconque d'exécuter le « plongeon » – comme disaient nos astronautes – sans un système automatique fonctionnant parfaitement.

Je me préparai à l'accroissement des températures, au gargouillis énervant du liquide réfrigérant et au sifflement des masses d'air chassées sur le bord d'attaque des ailes et du gouvernail de direction.

Nous allions entrer dans l'atmosphère à la manière d'un avion, faire une fois le tour de la Terre et atterrir juste au point voulu. Les plus grands dangers seraient alors passés.

J'attendais l'inévitable quand un brusque grondement de tonnerre m'arracha à des pensées qui avaient de beaucoup précédé l'atterrissage en vue. Je sursautai et tendis l'oreille.

— Il ne manquait plus que cela ! entendis-je dire Annibal par la radio de bord.

Sa voix me parvint dans le casque fermé, conformément au règlement, de la combinaison spatiale. Une dépressurisation soudaine due à la moindre fissure dans la cellule n'avait jamais été salubre pour personne. Nous devions prendre nos précautions contre ce danger.

Je fus brutalement poussé contre le rembourrage du siège. Devant mes yeux surgit le voile rouge caractéristique d'une circulation sanguine éprouvée par l'accélération.

Le dossier céda et s'inclina. En position allongée, je fus soumis aux poings de titan d'une accélération imprévue.

Je voulus me renseigner mais aucun son ne parvint à franchir mes lèvres.

Le rapide astronef retourna en flèche dans l'espace. Le réacteur principal qui s'était mis en marche spontanément l'avait arraché à la manœuvre d'approche qui venait juste de commencer.

Pendant une fraction de seconde, je pensai à nos réserves de combustible presque épuisées. Il nous fallait quelque chose que nous puissions échauffer nucléairement et éjecter sous une forte pression de détente. Il n'était pas possible d'obtenir autrement une puissance de poussée efficace car, malheureusement, nous ne pouvions jusqu'alors utiliser la technique martienne d'antimatière par protons entiers. Le principe était à peu près clair, mais la mise en pratique posait des problèmes de toutes sortes.

Je repoussai ces réflexions. Elles ne me concernaient pas. Le commandant de cette navette saurait jusqu'où il pouvait aller. Et la

centrale de téléguidage du Gila Space Center, inopinément intervenue, devait le savoir encore mieux car là-bas se trouvaient de gigantesques ordinateurs ayant pour ainsi dire en mémoire les données de toutes les nefs spatiales.

Le grondement dura tout juste trente secondes. Avec la puissance de poussée élevée, cela devait non seulement nous avoir libérés des chaînes de la pesanteur terrestre mais en outre nous avoir envoyés loin dans l'espace.

Ce raisonnement était correct. Les fusées-verniers de proue et de poupe qui se mirent en marche, prouvèrent que nous nous trouvions sur une nouvelle orbite qui avait été calculée en quelques secondes par Gila Center. Sans doute allions-nous nous trouver au début d'une gigantesque orbite elliptique devant, au cours de ce voyage, nous conduire jusqu'au-dessus du plan orbital de Vénus.

Une fois la dernière poussée corrective terminée, nos pilotes appelèrent.

Au-dessus de nous un écran s'alluma. Le visage apparemment ahuri du capitaine Vaneschger apparut.

— Monsieur, nous avons été pris en charge par Gila Center, bégaya-t-il décontenancé. Peut-être pourrez-vous m'expliquer ce que cela signifie ?

— Ce garçon a de l'estomac ! gémit Annibal en détachant sa ceinture.

À la suite d'un mouvement irréfléchi, il se retrouva immédiatement planant dans l'étroite cabine. Nous étions revenus en état d'apesanteur.

Vaneschger ne sourcilla pas. Cela me donna à réfléchir. Lorsque des hommes comme lui ne ricanaient pas devant l'imprudence d'un passager, on pouvait s'attendre à quelques difficultés.

— C'est justement ce que je voulais que vous m'expliquiez, le rabrouai-je. Depuis quand des navires de ce type peuvent-ils tout simplement être détournés ?

— Quand ils appartiennent à ce modèle-ci, par exemple, persifla-t-il, apparemment irrité par ma repartie. Se pourrait-il que j'aie reçu le commandement de ce navire uniquement parce que cette fusée était réglée pour une prise en charge téléguidée, sans intervention de l'équipage ?

Annibal n'avait pas besoin de me lancer une mise en garde télépathique. Je m'étais moi aussi infiltré dans la conscience de cet homme et je l'avais sondée.

Non, il ne savait pas qui nous étions réellement. Il nous tenait pour deux savants chargés d'une mission secrète en rapport, d'une manière ou d'une autre, avec un ordre du C.E.S.S.

Rassuré, je me retirai de sa conscience. Il n'avait rien remarqué.

— Vous délirez, capitaine. Nous avons seulement reçu l'ordre de revenir sur Terre au plus vite. Peut-être vous souvenez-vous du croiseur plasmique qui est en orbite lunaire. En réalité nous aurions dû rentrer à son bord. Pourrais-je maintenant savoir pourquoi cette manœuvre a été effectuée ? Apparemment nous retournons dans l'espace.

— Je regrette, je n'ai pas été informé. Je vais me renseigner.

À la suite de quoi il coupa la communication.

Entre-temps Annibal avait trouvé une prise solide sur les poignées installées un peu partout. Lorsqu'il fut certain de ne plus pouvoir être observé, il prit son élan par un mouvement de pied prudent et rejoignit sa couchette en nageant dans l'air. Si Vaneschger avait vu le tonneau parfaitement exécuté qui fit atterrir Annibal le dos sur la couchette, il aurait cessé de nous prendre pour des passagers sans expérience de l'espace.

Je me mis alors pour la première fois à réfléchir intensément à la raison pour laquelle le général Reling nous avait fait revenir en réalité avec une navette des Forces Spatiales plutôt qu'à bord d'un vaisseau du C.E.S.S.

La question de l'officier de Luna-Port si nous voulions changer de véhicule et monter dans le croiseur plasmique ou emprunter le navire plus rapide avait été nettement superflue. Nous *devions* prendre la petite navette, c'était maintenant évident !

Annibal m'appela sur le mode psi.

— Je te répète qu'en bas c'est l'enfer !

Du pouce il indiquait la direction où il supposait que se trouvait la Terre, qui diminuait de plus en plus.

Une douleur lancinante commença à se faire sentir dans ma cuisse droite, déclenchée par les décharges électriques de mon appareil radio de service dont les signaux d'appel acoustiques n'étaient pas audibles dans le vide de l'espace. Et comme on pouvait également ne pas remarquer des signaux lumineux, on avait modifié le dispositif d'alarme.

Je portai rapidement la main à la poche extérieure de ma combinaison, branchai sur réception et sortis l'appareil.

Sans un mot, Annibal s'éloigna de sa couchette. En planant, il se dirigea vers la caméra de télévision incorporée et se colla devant, au sens propre du terme. La prise de son n'était pas branchée ; on ne pouvait pas nous entendre du cockpit.

J'attendis quelques instants pendant lesquels je vérifiai les indicateurs de pression et de température de la cabine. Tout allait bien. L'air était parfaitement respirable ; pression, température et humidité étaient correctes.

Je soulevai mon casque. L'air excédentaire s'échappa avec un

sifflement.

Tous mes gestes pouvaient être observés par l'homme dont le visage était apparu quelques instants plus tôt sur l'écran gros comme un timbre-poste de mon récepteur.

Le général Reling n'avait pas changé. Sa peau couleur acajou semblait seulement avoir foncé quelque peu et être plus marquée.

Il gardait le silence, attendant sagement que nous eussions terminé nos mesures de sécurité.

— HC-9 à l'appareil, monsieur, annonçai-je. Êtes-vous certain que nos supondes ultracourtes ne peuvent toujours pas être espionnées ?

— Comme il n'existe plus de Martien capable d'un parvenir aisément, il n'y a aucun danger. Ou plutôt pas encore, corrigea-t-il. Les pilotes peuvent-ils entendre ?

Je jetai un coup d'œil à Annibal. Il avait recouvert le micro d'enregistrement avec une capsule absorbant les bruits, qui provenait de notre équipement spécial.

— Plus maintenant, chef. C'est recouvert. Vaneschger va s'étonner de ne plus rien entendre. Ces messieurs sont-ils occupés ?

Un sourire fugitif se dessina sur le visage de Reling qui fit signe que oui. Cela m'aurait d'ailleurs étonné si la machine de précision du Contre-Espionnage Scientifique Secret n'était pas intervenue en conséquence. Jusqu'ici nos experts n'avaient encore jamais rien omis et détourner l'attention de cosmonautes éventuellement intrigués n'était plus, depuis longtemps, une chose que nous considérions comme une bêtise à négliger.

— C'est la condition première. Avez-vous vos armes de service sur vous ?

Je fis un signe affirmatif qu'il put voir sur son écran.

Les ordres de Reling suivirent, brefs et précis. Je n'étais pas habitué à autre chose.

— Vous allez les utiliser. Maîtrisez les deux pilotes sous la menace de vos armes et simulez une situation désespérée pour vous. Le déroutement vous a rendus nerveux. Et puis avec votre puissant appareil radio que vous aviez jusqu'alors dissimulé, vous avez entendu les nouvelles qui sont actuellement communiquées au capitaine Vaneschger. Nous le faisons lanterner avec des explications à n'en plus finir. Vous, par contre, il vous faut agir très vite. Vous et Utan êtes deux savants que le C.E.S.S. tient pour responsables du chaos qui règne sur la Lune. Vous entendez la nouvelle en même temps qu'eux et vous en tirez les conséquences. Les pilotes ne se doutent de rien. Jouez votre rôle avec habileté et rapidité. Ensuite, appelez-moi sur supondes ultra-courtes. Veillez à ce qu'il n'arrive rien à ces hommes. Terminé !

Reling raccrocha, encore plus vite que nous en avions d'ailleurs l'habitude lorsqu'il nous donnait ses ordres brefs.

Annibal me jeta un regard sombre. Son sourire entendu ne me plut pas. Le nabot était de nouveau en pleine action.

Je défis ma ceinture de sécurité, donnai en cachette à Annibal, avec un mouvement prudent, l'appareil radio apparemment insignifiant, et saisis mon arme.

Comme elle se trouvait dans son holster sous la combinaison spatiale, je dus ouvrir le vêtement protecteur. Annibal suivit mon exemple.

S'il se produisait alors une brusque dépressurisation, nous n'avions plus de soucis à nous faire pour notre avenir ; le vide spatial ne pardonnait pas !

Annibal arracha le silencieux du micro et libéra l'objectif de la caméra. Il jeta un regard de contrôle à l'écran. Les deux astronautes dans le cockpit n'avaient pas encore branché l'appareil émetteur.

Nous obéîmes aux ordres aussi scrupuleusement que cela nous avait été inculqué pendant notre entraînement de plusieurs années. Si la direction du C.E.S.S exprimait de telles exigences, elles étaient bien fondées ; en aucun cas ces exigences ne pouvaient être tournées contre l'humanité. Nous pouvions donc agir sans avoir à réfléchir. Ce ne pouvait être qu'utile, il ne pouvait pas en être autrement.

Je m'élançai prudemment. Le thermorak camouflé sous forme de taruff normal de calibre .22 était dans ma main droite.

Une poignée débloquent la cloison blindée ronde donnant sur le cockpit ; cette cloison était capable de résister aux fortes pressions. Je l'ouvris rapidement sans me soucier le moins du monde du bruit éventuellement provoqué.

Le capitaine Vaneschger, agité, parlait dans le micro. Lui aussi avait rabattu son casque sur les épaules.

— ... Je ne comprends pas, disait-il. Pourquoi donc n'avez-vous pas arrêté ces types sur la Lune ? S'ils sont armés, nous allons avoir de grosses difficultés.

— Vous avez parfaitement saisi la situation, Vaneschger, lui lançai-je.

Lorsqu'il se retourna et me fixa d'un air décontenancé, j'étais déjà passé dans le poste de pilotage, par l'étroite écoutille. Mon arme était pointée sur lui, menace explicite.

— Il est interdit aux passagers de...

— Ne dites pas de bêtises, l'interrompis-je. Raccrochez sur-le-champ ! Nous avons tout entendu. Ou bien vous vous imaginiez que vous pouviez vous entretenir ici discrètement avec les stations terrestres ? Peut-être même à notre sujet ? Raccrochez, Vaneschger, ou je tire. Je vous en donne ma parole.

— Ne vous laissez pas embarquer dans quoi que ce soit, cria un inconnu en uniforme que l'on pouvait apercevoir sur l'écran. (Il

appartenait aux Forces Spatiales.) Ils ne seront pas capables de manier le vaisseau spatial ! Attention, capitaine : ne vous laissez pas faire !

— Erreur, rectifiai-je tranquillement. Venez donc me chercher ici, colonel. C'est-à-dire, si vous le pouvez ! Je peux très bien manier un navire de cette catégorie. En outre, je n'ai qu'une chose à vous dire, à vous et aux pilotes ici présents : conduisez-vous correctement et objectivement. Ce n'est qu'ainsi que ces deux astronautes sauveront leur peau et les Forces Spatiales leur précieuse machine. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Résistez, ordonna le colonel des F.S. Vaneschger, c'est du bluff ! Je...

Un claquement retentit derrière moi. Annibal avait jugé bon de dramatiser la situation.

Son projectile frappa l'écran, l'implosion le détruisant dans un feulement, et s'arrêta quelque part où il ne pouvait pas causer d'autres dégâts ; je l'espérais du moins !

La réaction des deux cosmonautes indiqua leur haut niveau de formation. Avant même de penser à tourner la tête, à poser des questions superflues ou à se plaindre, ils rabattirent leurs casques sur la tête. Ils s'attendaient à une dépressurisation car aucun homme quelque peu sensé ne ferait usage d'une arme à feu dans un vaisseau spatial aux cloisons relativement fines.

Cependant on avait fortement sous-estimé mon ami et collègue le major MA-23.

En premier lieu, Annibal Othello Xerxes Utan n'avait jamais été ce qu'on appelle sensé, et en outre ce nabot savait très bien quelle partie d'un vaisseau spatial pouvait lui servir à amuser la galerie et quelle partie ne le pouvait pas. Et si l'on pensait qu'il comptait parmi les tireurs d'élite du C.E.S.S., il était presque exclu qu'il tirât par erreur dans une paroi vitale pour la pressurisation.

Et, en fait, il n'y eut pas de dépressurisation. Je ne pus réprimer un ricanement.

— Redécouvrez-vous, ordonnai-je à Vaneschger. La lotion capillaire que vous utilisez plaît à mon odorat. Vous n'allez tout de même pas le priver d'un parfum aussi agréable ! Allez, enlevez vos casques ! Levez-vous, vous aussi, lieutenant ! Nous prenons le vaisseau en charge.

— Vous devez être fous, constata le copilote avec calme. (Il se nommait Muchtron.) Vous ne voulez tout de même pas faire atterrir vous-même cette bombe atomique ultra-rapide ! Ou vous imaginez-vous peut-être que le Gila Space Center ou Houston vous donneront de nouvelles coordonnées pour rentrer dans l'atmosphère ? On vous laissera crever de faim ici. Soit dit en passant, monsieur, je tiens à préciser que nous fonçons en direction de l'orbite de Vénus.

— Mon calculateur de poche électronique me l'a déjà révélé !

Le Noir américain gonfla les joues, roula les yeux de gauche à droite, de façon expressive.

— Mais c'est un artiste ! Quelle classe ! constata Annibal. Attention, frangin, tes yeux vont bientôt dérailler. À moins que tu ne sois un expert en aiguillages ?

Vaneschger pâlit encore davantage. Ce langage ne semblait pas lui plaire ou alors il le surévaluait en s'appuyant sur de mauvais exemples télévisés. Je soupçonnais d'ailleurs Annibal de s'en tenir aux expressions étranges des détectives du petit écran. Dans la pratique, cela avait un effet grotesque sur un agent du C.E.S.S. aussi objectif que moi, mais les pilotes réagirent, chose étonnante, de la façon souhaitée. Mais peut-être que seul le canon de l'arme d'Annibal en était responsable.

— Plus vite, les gars ! exigea-t-il, sourcils froncés. Vaneschger, que penseriez-vous d'une belle raie bien droite ? Tirée à chaud ? En raison des circonstances, je vous promets de ne pas employer de balle explosive. Cette proposition vous convient-elle ?

Je le contemplai d'un regard inquisiteur. Que signifiait cette comédie ? Le nabot en savait-il encore une fois plus que moi ? Connaissait-il déjà le rôle qu'il avait à jouer officiellement ? Était-ce pour cette raison qu'il devait se comporter ainsi ? Certainement ; paroles et actes suivants me le prouvèrent.

Le nabot tira. Le projectile classique à vitesse superluminique frôla avec un sifflement l'oreille de Vaneschger et s'enfonça dans l'appareil radio déjà démolì, mais deux centimètres plus à droite de façon à ce que sous la force du deuxième impact, le premier projectile ne traverse pas les fines parois.

Vaneschger hurla, épouvanté. Ses yeux s'élargirent.

— Arrêtez donc ces idioties, dit Muchtron d'une voix rauque. (La couleur de sa peau avait maintenant viré au gris foncé.) Monsieur, ce vaisseau est fragile !

— Vous avez oublié de faire remarquer que j'étais un homme courageux, bâti comme un athlète, aux yeux d'un bleu resplendissant, répliqua Annibal d'un ton monotone.

L'expression de son visage s'était modifiée. Le sourire semblait figé.

— L'avez-vous oublié ? chuchota-t-il.

Lentement, son arme se releva. Vaneschger avala sa salive puis il articula avec précipitation :

— Docteur, vous êtes un homme courageux, bâti en athlète, avec de magnifiques yeux bleus.

Muchtron répéta la déclaration presque mot pour mot. J'avais une attitude réservée donnant ainsi l'impression que j'étais habitué à des

événements aussi singuliers.

— O.K., quittez le cockpit, ordonnai-je aux pilotes. Et restez tranquilles. Mon ami est un peu nerveux.

Annibal parut sortir de sa raideur malade. Je ne pouvais pas risquer de jeter un « regard » dans sa conscience pour apprendre pourquoi il donnait ce spectacle.

Les cosmonautes descendirent. Annibal les avait d'abord fouillés mais il n'avait pas trouvé d'arme.

En planant dans la cabine, nous nous sommes dirigés vers les sièges, y avons prudemment pris place et avons bouclé les ceintures. En appuyant sur un bouton, nous avons fermé l'écouille conduisant à la cabine passagers. Annibal tira le verrou de sécurité magnétique. Il empêchait toute ouverture de l'extérieur. Les deux hommes ne pouvaient plus présenter de danger pour nous.

Mon attention se porta tout d'abord sur l'appareil radio détruit. Plus à droite, installé près du plafond, je découvris le groupe de réserve. Les nefs spatiales de cette nouvelle catégorie étaient en principe équipées de deux jeux de ces instruments vitaux.

Le nabot m'adressa une grimace et abaissa quelques manettes. Immédiatement, l'écran de l'appareil de secours s'alluma.

— C'est ta chance, mon petit, dis-je d'un ton glacial. Tirer à droite et à gauche dans des avions normaux est déjà fort grave. Dans un vaisseau spatial, cela vous coûte généralement la vie. Je t'écoute ! Mais vite, si je puis me permettre.

Il haussa les épaules.

— Cela peut attendre. Ton excuse avec le calculateur de poche était stupide. Aucun appareil de ce type n'est capable, même approximativement, de calculer une trajectoire cosmique. Les chances d'erreur seraient de cinq millions environ, et toutes nous coûteraient la vie. Naturellement, tu ne pouvais pas savoir qu'en quelque sorte, Vaneschger et Muchtron doivent faire fonction contre nous de témoins principaux. Ils ne manqueront pas de dévoiler ta bévue. Cherche une bonne excuse et fournis-la de façon plausible aux deux hommes avant que nous touchions l'atmosphère terrestre.

— Mon petit, depuis quand me sous-estimes-tu ? Vois-tu cette fiche à 84 pôles ?

Je sortis le micro-ordinateur de ma poche et le mis devant les yeux de MA-23. Il pâlit.

— Avec ceci, mon cher, on peut se brancher sur le grand calculateur de bord à l'aide des prises de cabine, le programmer et le faire livrer ses données. Les pilotes l'ont vu ! Je leur ai clairement montré l'adaptateur d'enregistrement. Et en ce qui concerne mes suppositions ou mes connaissances, j'ai compté que les cosmonautes devraient témoigner de la brutalité avec laquelle nous avons agi. O.K.,

maintenant, j'aimerais entendre tes explications. Naturellement, pendant qu'on l'informait de la situation par radio, tu as farfouillé dans le cerveau de Vaneschger et tu as ainsi appris pour qui, conformément au plan, il devait nous prendre, n'est-ce pas ?

Il fit signe que oui. Mais je ne compris pas pourquoi il m'appela alors vieux roquet à casquette à carreaux, et surtout cette idée de « casquette à carreaux ».

— Ôte tes mains du pilotage manuel, avertis-je. Avec nos réserves de matière fissile, la situation est assez sombre. Le Gila Space Center doit découvrir une excellente trajectoire de retour sinon nous ne retrouverons jamais une orbite terrestre.

— Cela, ils le savent aussi, ronchonna-t-il. O.K., oui, j'ai fureté dans son esprit. Pour des raisons de service, bien sûr. Je suis supposé être le docteur Vincent D.Robbens, archéologue en civilisation martienne, possédant de bonnes connaissances en physique, spécialisé dans le déchiffrement des symboles lumineux martiens. Constamment tourmenté par des complexes d'infériorité ; un homme qui en raison de sa silhouette de gnome s'en prend à son entourage. On vient, soi-disant, juste de découvrir que Vincent Robbens est un psychopathe. Chez lui, le trouble se traduit en priorité par un besoin de se faire valoir. Il ne veut pas passer pour un Napoléon, un millionnaire ou un héros de l'espace, mais seulement pour un...

— ... Homme bâti en athlète aux yeux bleus et expressifs, l'interrompis-je.

— Exactement ! D'où ma comédie.

— C'était mûr pour la scène, le complimentai-je avec un grand ricanement que de façon idiote je ne pus réprimer. De la classe, major ! Non, pas d'autres injures, s'il te plaît ! Qui ou quoi dois-je représenter ?

— Une canaille intelligente, sans cran, toujours sur le qui-vive, ne cédant jamais, et avec un cerveau ou un instinct prévoyant tout. Tu t'appelles Holger Bertram Nang-Tai, docteur en ultra-physique, spécialisé dans l'héritage martien. De père chinois, de mère européenne. Cette dernière tenait aux prénoms européens. Pour un Eurasien, tu as des yeux trop clairs, des cheveux trop blonds et une peau trop blanche. Ta silhouette non plus ne cadre pas. Je n'ai encore jamais vu de Chinois d'environ un mètre quatre-vingt-dix.

— Moi si, dans le sud de la Chine. Il y a là-bas des hommes d'une taille étonnamment grande. L'un d'eux pourrait avoir été mon père. Où sont nos originaux ?

— Je suis télépathe et non pas voyant, répliqua-t-il irrité. Je ne sais donc que ce qui a été communiqué à Vaneschger.

— O.K., dis-je pour l'apaiser. Qu'a-t-on révélé au capitaine au sujet de nos prétendus méfaits ?

— Pas grand-chose et pourtant tout. Nous sommes responsables de la folie de Zonta ! Nous avons soi-disant inversé la polarité du robot géant et l'avons réglé en fonction de nos objectifs. Dès à présent nous sommes considérés comme les ennemis publics numéro un.

— Encore une fois ! dis-je en éclatant d'un rire sans joie. Continue...

— Cela n'a été découvert qu'une fois que les combats eurent éclaté. C'est-à-dire qu'à ce moment-là, le C.E.S.S., cet organisme de mauvaise réputation, est intervenu et a examiné à la loupe toutes les personnes séjournant dans la ville sous-lunaire de Zonta ; également les gens qui avaient été envoyés là-haut directement par le ministère de l'Espace, sans consultation préalable du C.E.S.S. Au cours de ces recherches on est tombé sur nous. Le Vieux aurait, paraît-il, vu clair immédiatement. Nous seuls pouvions avoir déclenché la catastrophe, compte tenu de notre mentalité et de notre spécialité.

— Du beau travail ! constatai-je sous forme de compliment. Impossible de rendre les choses plus plausibles. Une fois de plus, les Forces Spatiales ont agi de leur propre autorité, ont oublié le tout-puissant C.E.S.S. lors de questions de sécurité personnelles, et voilà que déjà quelques généraux et ministres se cassent la figure ! Fantastique ! Pourquoi aussi ne commence-t-on pas par interroger d'abord le Contre-Espionnage omniscient ! Ces deux savants douteux ne seraient alors jamais parvenus sur la Lune, sans même parler des zones secrètes de Zonta. Bon, d'accord. Maintenant il ne reste plus qu'à mettre les véritables experts en détention préventive et à nous préparer de façon que nous puissions sans danger entrer en scène sous ces identités. Mon petit, tu vas devoir apprendre en un éclair toutes sortes de choses dans le domaine assez nouveau de l'archéologie martienne. Si quelqu'un te demande, hum...

Je hochai la tête. Annibal lança de sinistres malédictions. Je mis ce temps à profit pour appeler le quartier général du C.E.S.S. à Washington avec l'émetteur secret à supondes ultracourtes.

Reling apparut immédiatement sur le minuscule écran.

Je lui coupai la parole.

— Avant que vous n'explosiez, monsieur, la navette est en parfait état. Les coups de feu d'Utan étaient bien dirigés. Nous pouvons passer sur le deuxième visiophone.

— S'il ne rend pas l'âme lui aussi, dit le Vieux d'un ton de blâme.

— Ce n'est guère possible. Votre meilleur agent est assis juste devant et il est aimé de la déesse Technologie. Elle non plus n'a ni âme, ni chaleur humaine et elle est rarement belle. Donc...

— Contrôlez-vous, Utan, dit Reling en avertissement.

Cela tint presque du miracle mais le nabot ne se laissa pas aller à d'autres provocations. Il garda le silence avec persévérance.

Cela valait bien cent ducats européens. Je me promis d'en faire don à la prochaine fête de bienfaisance.

Reling se calma.

— Nous vous avons dans le faisceau dirigé radio de la station spatiale Terra I. Le commandant est au courant, quelques cybernéticiens également. Ces hommes resteront dans l'espace jusqu'à ce que votre mission soit terminée, donc aucun risque de fuite involontaire. Terra I va vous sortir de votre lointaine trajectoire, vous faire revenir et passera ensuite le relais à la centrale de téléguidage du Cap. Là-bas, ce sont des hommes à nous. Nous vous ramènerons sur Terre sains et saufs. À cinquante kilomètres d'altitude nous couperons le contact. Je vous montre un plan de l'Afrique orientale. Le lieu d'atterrissage se trouve dans un massif montagneux inhabité. Si vous cassez du bois, je ne pourrai plus vous aider. Vous trouverez une piste assez longue, sans obstacles importants.

— Quelle est donc la taille des plus petits obstacles, monsieur ? demandai-je, soupçonneux.

Après tout, je connaissais l'humour grotesque de Reling.

— Votre tête géniale peut à peine soutenir la concurrence, question volume, se moqua-t-il de cette façon crispante qui avait le don de faire monter ma tension.

« Konnat, vous piloterez la fusée. Utan sondera la situation par télépathie. Savez-vous déjà le rôle que vous devez jouer ? »

— C'est bien connu. Question : Où sont nos originaux ?

Il hésita. Son tousotement embarrassé ne me plut absolument pas.

— Donc il n'y en a pas, poursuivis-je. C'est bien mieux ainsi, chef ! Ce commando de la mort porte quel numéro d'ordre, à vrai dire ? Vous savez, eh bien si j'avais assez de matière fissile dans mes réservoirs, je filerais sur Mars pour demander au maître-robot Newton de nous donner un vaisseau long-courrier.

— Il vous ignorerait, voire il vous tuerait, m'apprit-il. Konnat, sur Mars c'est encore pire que sur la Lune ! Newton attaque tout ce qui est humain ou ce qui a été construit par des hommes. Nos survivants sont en fuite.

Sans un mot, je regardai l'écran fixement. Ainsi donc, telle était la situation !

— Mes garçons, faites-moi confiance, insista Reling avec une note de désespoir dans la voix. Quelqu'un fait interférence sur l'influence de votre codateur. Quelqu'un possède les moyens efficaces de diriger les robots martiens. À cet égard, vous et Utan ne pouvez plus suivre, bien que vous soyez les seuls hommes avec un quotient d'intelligence de plus de cinquante Orbtons. Vos droits ne sont plus reconnus. Vous vous en êtes rendu compte vous-mêmes.

J'acquiesçai.

— La révolte des robots nous a pris complètement au dépourvu. Nous n'avions plus le temps de vous chercher des doublures appropriées. C'est pourquoi nous les avons inventées. Mais vous pouvez vous reposer sur le fait qu'en ce moment même, en plus de cent endroits importants du monde, on invente et on laisse des traces de votre passage : justificatifs d'études, actes de naissance, témoins de toutes sortes, parents, frères et sœurs, amis, anciens collaborateurs, supérieurs, et mille autres choses, tous faux évidemment ! Vous pouvez vous réclamer de cela. Selon notre plan, vous n'avez jamais eu de publicité. Vous avez toujours collaboré anonymement avec des clients équivoques. Eux aussi nous les avons construits de toutes pièces. Il ne vous reste plus qu'à recevoir des masques. Ce sera fait là où vous allez atterrir. Vous êtes attendus là-bas par une équipe de C.E.S.S.

J'échangeai un regard avec Annibal. Ce que Reling venait d'expliquer, c'était un travail de précision sans pareil, typique du C.E.S.S. Nous pouvions être certains que le plus petit détail n'avait pas été oublié.

— O.K., d'accord ! Les deux pilotes ?

— Ils seront repérés et sauvés peu après votre atterrissage. Laissez tomber encore quelques allusions utiles relatives à votre future maîtrise du monde. Avouez que vous êtes maîtres de Zonta. Cela me sera utile, car, en tenant compte d'une telle possibilité, nous pourrons nous opposer officiellement à ce qu'on vous pourchasse d'un peu trop près. Je pourrai alors rappeler la chasse spatiale. Transmettez crûment, par l'intermédiaire de votre émetteur normal, qu'à la moindre gêne causée par un chasseur d'interception, vous ferez sauter une partie de la Lune. On vous croira, compte tenu des combats de plus en plus violents. Ensuite, atterrissez. Tout est clair ?

— Les éléments sont clairs. Mais que s'est-il réellement passé ?

— Vous l'apprendrez quand vous serez en Afrique orientale. Vous devez maintenant établir la communication. Exigez, sous la menace, d'avoir un nouveau programme d'approche. Démoralisez le centre de calcul du Gila Center. Là-bas ils ignorent que de toute façon nous vous ramènerons sains et saufs grâce à Terra I. Comparez les données fournies par Gila avec les nôtres. En cas de différence, appelez le centre. Vociférez ! Dans ce cas, affirmez que vous avez découvert par calcul les erreurs pouvant vous faire griller en rentrant dans l'atmosphère. Prétendez que vous possédez en outre un appareil martien fantastique. Non !... oubliez cela ! Il y a une meilleure solution ! Affirmez que vous avez fait vérifier les données d'approche de Gila par Zonta. Cela donnera l'impression que vous avez un pouvoir illimité. À la suite de cela, on vous obéira. J'aimerais voir les

commandants trembler de peur. Votre base de départ n'en sera que plus favorable. D'autres questions ?

Je fis signe que non. Le général Reling raccrocha.

Annibal émit un sifflement aigu. Cela lui arrivait souvent quand il faisait un effort de compréhension.

— Il y va dur, notre super-chef, n'est-ce pas ?

Je fis un signe négatif de la main et saisis la check-list.

— Prêt, programme de contrôle, commutateur de courant principal, calculateur d'enregistrement des données ?

— Toune, plein gaz.

— Indicateur de contrôle un à mémoire centrale ?

— Un, feu vert, essai de fonctionnement O.K.

De cette façon nous avons vérifié pendant une heure le bon fonctionnement des commandes de la navette. Cela n'aurait pas été nécessaire si Annibal n'avait pas tiré dans l'écran. Mais maintenant, nul ne pouvait dire avec certitude si quelques petits fils n'avaient pas été détruits ou un point de contact sectionné.

Quelques liaisons par câbles arrachées suffisaient amplement pour paralyser l'électronique infiniment compliquée d'un vaisseau spatial ou pour la transformer en monstruosité technologique.

En aucun cas je ne voulais laisser les choses en arriver là.

CHAPITRE IV

Nos chances d'arriver au sol sans encombre étaient de une pour quatre-vingt-dix.

Qu'un seul des pilotes de la chasse spatiale perde la tête, n'obéisse pas aux ordres des Forces Spatiales et passe à l'attaque avec son chasseur Tesco en forme de disque, et nous serions transformés en nuage atomique.

Les chasseurs Tesco étaient non seulement équipés des nouveaux propulseurs ultra-plasmiques mais en plus des canons martiens à haute énergie. Nous les avons découverts sur Mars et sur la Lune et nous les avons montés sur notre meilleure arme de défense spatiale.

Quelques minutes plus tôt, Annibal faisait encore fonction de copilote. Sa tâche consistait alors à enregistrer les données de correction d'approche fournies par Terra I, à les surveiller et à veiller à garder ses doigts nerveux éloignés, si possible, des commandes qui réagissaient automatiquement au téléguidage.

Notre manœuvre de plongée avait été parfaite. Seuls les engins spatiaux de défense qui surgissaient constamment sous forme d'échos radar avaient donné lieu à inquiétude.

Puis nous avons atteint une altitude de vol de cinquante mille mètres. Les bords d'attaque incandescents des surfaces portantes et du gouvernail de direction s'étaient peu à peu refroidies et avaient perdu leur éclat.

Annibal avait coupé le guidage automatique. Maintenant, c'était à moi de jouer. D'un point de vue général, la navette était devenue un avion rapide et pouvait donc être pilotée comme tel.

Une altitude de croisière de cinquante mille mètres était insignifiante, quotidienne. Nos clippers rapides long-courriers volaient à une telle altitude. Par conséquent, la direction du C.E.S.S. pouvait bien attendre de l'un de ses agents entraînés qu'il soit maître dans l'art de piloter logiquement un objet aérodynamiquement capable de voler.

Mais il y avait un « hic ».

Un navire lunaire était et restait avant tout un objet volant construit pour vaincre l'espace. Le faire voler dans les couches atmosphériques, comme c'était le cas pour un transport de passagers, soulevait des problèmes dont même des stratopilotes expérimentés parlaient avec respect.

Le détecteur de relief dessina sur l'écran les contours, à l'échelle, des paysages et des mers que nous survolions. En fait, il ne pouvait pratiquement pas y avoir d'erreur. Notre angle de plongée était calculé avec une telle précision que nous devons simplement arriver au but.

Dans un jet de flammes, quelque chose nous frôla, produisant par là une violente onde de choc. Notre fusée fut arrachée à sa trajectoire d'approche et se mit en vrille.

Je la compensai grâce à une correction ultrarapide du système automatique, je tapai sur le clavier de l'enregistreur de route le changement de l'angle d'approche et me gardai de tirer, ne fût-ce que d'un millimètre, sur le manche à balai. Nous étions encore bien trop haut et notre vitesse était bien trop grande.

Annibal indiqua de façon explicite l'écran enregistreur du relief. Nous volions d'ouest en est, en direction du soleil non encore levé.

Loin en dessous de nous se dessinaient les contours de la côte d'Amérique centrale. Nous devons survoler l'isthme entre les deux grands continents américains, puis traverser l'Atlantique et en perdant constamment de l'altitude, commencer l'approche finale près de la côte occidentale de l'Afrique.

Le sud du Mexique était déjà derrière nous. La mer des Caraïbes défilait sous nos ailes comme un film accéléré.

À cet instant, le sifflement assourdissant que j'attendais retentit. Sur l'écran circulaire de l'un des nombreux radars surgit une ligne bleue en zigzag.

— Zone défensive des Antilles, me cria Annibal par liaison radio normale. Le règlement stipule soit de contourner la zone, soit de la traverser au minimum à Mach 17 et en tout cas à soixante-dix mille mètres d'altitude. Annonce-toi, sinon quelqu'un pressera sur les boutons. Nous sommes depuis longtemps dans le rayon d'action des fusées défensives à moyenne portée.

Je ne le contredis pas. Il avait raison. D'un geste inconscient, j'essuyai la sueur de mon front et tentai de me mettre de nouveau dans la peau d'un pirate de l'air et de l'espace.

C'était maintenant l'instant crucial. Si Reling avait fait une seule erreur ou si le commandant responsable de la défense des « Grandes Antilles » – il appartenait au bloc de l'Est – lui refusait obéissance, alors ce serait terminé !

J'appuyai sur le bouton du visiophone branché sur appel circumterrestre. L'émission serait ainsi retransmise par les satellites-relais à toutes les stations situées de l'autre côté de la courbure de la Terre.

— Docteur Nang-Tai à tous les commandants de la coalition de défense internationale. Je vous rappelle notre accord ! Vous savez tout aussi bien que moi que j'ai actuellement fort à faire pour poser ce

navire en toute sécurité. Par contre le professeur Robbins est disponible. Je vous assure que nous repérerons l'éclair de tout missile que vous lancerez avant qu'il ne puisse nous atteindre. Dans ce cas, je donnerai à Zonta l'ordre d'anéantissement. Je désire poursuivre mon vol sans être importuné. Confirmez ! Excusez-moi mais je deviens nerveux ; et les gens nerveux doivent être apaisés rapidement ; avec des arguments contrôlables !

Il ne fallut pas une seconde de plus pour qu'apparaisse sur l'écran le visage de barbon de Reling.

— Général Reling, premier secrétaire de la C.D.I. Vous vous souvenez de moi ?

— Malheureusement. Qu'avez-vous à déclarer ?

— Nous ne prendrons aucune mesure défensive. Tous les commandants sont au courant. Nous répondrons à vos désirs mais nous exigeons toutefois qu'après l'atterrissage vous fassiez cesser par un ordre approprié les désordres en cours sur la Lune et sur Mars.

Je regardai de l'air le plus calme possible les objectifs des caméras du visiophone de bord.

— Nous allons y réfléchir, monsieur. Nous vous appellerons dès que nous serons en sûreté. Du reste, le croiseur **1418** dont le C.E.S.S. s'est emparé est désormais une bombe pour vous. Je ne vous conseille pas de faire décoller ce navire. Le cerveau positronique installé à bord de cet astronef est également placé sous mon autorité. Ou auriez-vous déjà oublié que Robbins et moi disposons de plus de cinquante N.O. par suite d'une augmentation de quotient réussie ?

Reling eut son célèbre sourire, bien connu sur la planète Terre.

— À quoi pensez-vous, professeur ? Puis-je me permettre de déduire de votre allusion que par la suite vous aimeriez vous emparer du croiseur ?

— Vous n'avez rien à vous permettre, dis-je pour le contrer. Occupez-vous seulement de dégager notre trajectoire. Rappelez vos audacieux astropilotes de chasse. Avant que mon navire n'éclate sous l'onde de choc d'un chasseur Tesco passant trop près, j'aurai le temps de donner des directives dont vous et l'espèce humaine auraient à souffrir amèrement. Alors... ?

Tendu, Annibal regardait vers la gauche où, surgissant de l'obscurité de l'espace on voyait approcher un Phantom crachant feu et flammes.

Soudain, le chasseur monta en chandelle et disparut en une fraction de seconde. Reling avait réagi comme nous le voulions.

— Espérons que la rapidité de sa réaction ne paraîtra pas suspecte, dit Annibal d'un ton qui donnait à réfléchir. (Il paraissait quant à lui donner libre cours à de telles réflexions.) O.K., l'Atlantique est libre. Aucun écho d'énergie suspecte. Tout ce qui pouvait envoyer un jet

propulsif a été rappelé, d'une manière ou d'une autre. Sais-tu une chose, mon grand ? Je commence peu à peu à comprendre pourquoi les pirates du ciel d'autrefois avaient la tâche relativement facile. On ne pouvait rien leur faire, n'est-ce pas ? Et dans notre cas ils ne peuvent absolument pas prendre le moindre risque car cette fois-ci ce n'est pas la vie de cent ou de deux cents personnes qui est en jeu, mais celle de l'humanité entière.

— Ne tente pas le diable. Si le grand ordinateur de Zonta veut se montrer encore plus déplaisant, il fera décoller quelques gros astronefs de combat martiens.

La navette, toujours maintenue à la même altitude, perdit de plus en plus de vitesse par suite de la résistance de l'air.

Je n'avais plus d'autre solution que de relancer la plongée qui tendait à s'arrêter.

Lorsque je voulus déconnecter les commandes de l'ordinateur, l'appareil à supondes ultra-courtes se mit à siffler. Un officier que je ne connaissais pas était à l'appareil. Il portait l'uniforme des scientifiques du C.E.S.S.

— Pas encore, monsieur ! conseilla-t-il vivement. Nous sommes à quarante kilomètres au-dessus de vous dans un bombardier orbital. N'appuyez pas ! Nous allons encore vous accélérer. Le plan prévoit que vous arriviez à grande vitesse et à grande altitude au-dessus de la zone visée. Là-bas il vous faudra faire un virage serré et vous diriger, si possible, en pilotage manuel, vers le lieu d'atterrissage. Les instructions vous seront données de là-bas.

Peu à peu, la coupe commençait à déborder.

— Et où donc doit se trouver cet endroit ? m'écriai-je en perdant toute maîtrise de moi-même. Peut-on enfin le savoir ?

— À proximité immédiate du point où, d'après nos calculs, le ravisseur d'héritage a atterri.

— Quoi... ?

— Le ravisseur d'héritage, monsieur ! Un astronef étranger s'est posé sur Terre. Peu après ont éclaté les révoltes sur la Lune et sur Mars. On devrait pouvoir en conclure que les inconnus ne sont pas tout à fait étrangers à ces événements. Non, monsieur, je ne peux pas vous donner d'autres renseignements. Je dois seulement vous diriger. Par conséquent, veuillez ôter vos mains du système automatique.

Le micro-écran de l'appareil à supondes ultra-courtes s'obscurcit. Je basculai en arrière dans mon fauteuil et tournai la tête. Annibal lui aussi cherchait mon regard.

— Si j'y comprenais quelque chose, je chanterais *Paillasse*. En version intégrale, expliqua-t-il d'un ton sarcastique. N'y dit-on pas qu'il faut toujours rire ? Mon grand, dans cette affaire, je ne vais plus marcher longtemps. Ne viens-tu pas de t'apercevoir également que

l'on voulait nous lancer sur la piste des inconnus du cosmos ? En outre il devrait s'avérer qu'ils peuvent compter sur l'appui de complices humains. Ou crois-tu peut-être qu'ils auraient réussi, ne fût-ce que cinq minutes, à dissimuler leur astronef à notre système de surveillance sophistiqué ? Quelqu'un doit leur avoir apporté son soutien.

— Et comment ! confirmai-je en éclatant d'un rire amer. Si nous avions à faire exclusivement à ces inconnus, la mascarade engagée serait superflue. Les étrangers nous connaissent certainement moins que le premier gamin venu. Les masques sont donc à l'intention d'hommes et de femmes qui savent ce qu'ils peuvent attendre des agents du C.E.S.S... Attention, tenons bon. Il crépète comme un fou !

La station volante de téléguidage du C.E.S.S. donnait au grand ordinateur de bord de la navette de nouvelles instructions.

Cette fois-ci, le réacteur atomique chimique se mit à chauffer car à l'intérieur des couches atmosphériques relativement denses, nous pouvions utiliser les gaz présents comme moyen d'éjection.

L'appareil s'élança, remonta d'environ dix mille mètres et se rallia à une trajectoire qui, d'après nos calculs approximatifs, devait nous faire traverser le continent africain.

Pour des observateurs extérieurs, nos manœuvres devaient faire penser au comportement de fous ou de gens désespérés. Par contre, nous ne savions que trop bien qu'elles étaient en réalité une diversion destinée sans doute à différents groupes de personnes.

Il fallait laisser dans l'incertitude les inconnus venus de l'espace.

D'un autre côté, face aux autorités mondiales, nous avions un rôle à jouer dont pour l'instant, seule la tête du C.E.S.S. était informée.

Je fis un signe à Annibal. Aux altitudes que dans l'intervalle nous avions regagnées, il était prudent de fermer notre casque pressurisé.

Le grondement du réacteur auxiliaire se tut. Loin en dessous de nous s'étendait l'Atlantique. Quelques secondes plus tard surgit la côte occidentale de l'Afrique. Si la trajectoire était maintenue en ligne droite, nous devons quitter le continent à la latitude du golfe d'Aden et de là, filer au-dessus de l'océan Indien qui commençait à cet endroit.

Combien de temps ce jeu allait-il encore durer ? Je n'étais pas spécialement à l'aise dans mon rôle de pirate et de maître chanteur.

CHAPITRE V

Nos stratèges qui, comme c'était souvent le cas, en savaient beaucoup plus que nous alors que nous étions les premiers intéressés, semblaient être certains de la zone d'intervention.

Sans doute avaient-ils depuis longtemps découvert, ou du moins calculé, où le vaisseau spatial inconnu pouvait avoir atterri.

Je me demandais avec inquiétude pourquoi on avait d'ailleurs laissé arriver ce vaisseau. Pourquoi donc possédions-nous une force de défense spatiale récemment équipée d'un matériel de premier choix ? Nos chasseurs Tesco et nos grands croiseurs plasmiques pouvaient repérer le moindre véhicule étranger dès qu'il arrivait à l'altitude de l'orbite lunaire, et ils pouvaient l'arrêter ou le détruire si toutefois, sur le plan technologique, ils ne lui étaient pas inférieurs et de beaucoup. Pour cela nous disposions du superarmement martien que nous avions découvert et adjoint à nos armes et que nos experts savaient également manier.

Comment avait-on pu en arriver à un tel fiasco ?

Notre navette fonçait à la rencontre de la surface terrestre dans un piqué vertigineux, presque dément. L'angle de chute paraissait être étudié avec des risques calculés car nous approchions précisément des masses rocheuses fracturées de l'Abyssinie, au nord-est de l'Afrique.

Ce secteur appartenait aux régions les plus sauvages et les moins connues de la Terre. C'est à peine s'il y avait un aéroport construit pour répondre aux exigences modernes pour le transport international des marchandises et des passagers, sans même parler d'un spatioport dont les exigences en matière de qualité devaient être bien plus élevées.

Le hurlement à l'extérieur de la cellule fatiguée ne voulait pas cesser. Le nez de la fusée était incandescent. Les bords d'attaque des ailes en flèche n'avaient pas meilleur aspect, et je ne voulais même pas penser au gouvernail de direction vertical. Cela n'aurait pas été la première fois que par suite d'un tel piqué dans les couches denses de l'atmosphère, qui provoquaient un échauffement par friction, il y ait eu une fatigue du matériel entraînant la catastrophe.

Enfin, l'altitude n'atteignant plus que huit mille mètres, l'appareil fut redressé. De nouveau les poings de titan des forces d'inertie nous plaquèrent dans les sièges épousant nos contours. Peu après cela cessa.

Reling ne semblait plus oser poursuivre le téléguidage près des stations de contrôle d'Afrique du Nord et d'Arabie du Sud. Quelqu'un aurait pu capter les signaux constants, les interpréter et s'en étonner.

Officiellement, nous devions déterminer nous-mêmes notre route. Il nous fallait renoncer à l'assistance des grands ordinateurs volants ou stationnaires.

— Contact terminé ! fut l'information laconique transmise par l'émetteur à supondes ultra-courtes. En gros, mettez le cap sur le lac Tana, dans les montagnes d'Abyssinie. La piste d'atterrissage s'étend sur sa rive orientale. On vous attend là-bas. Terminé !

Mes questions hâtives reçurent pour toute réponse une série de chiffres que je m'empressai d'introduire dans l'ordinateur chargé de l'approche finale. Annibal écoutait lui aussi et observait chaque mouvement de mes mains.

Finalement, notre informateur coupa la liaison.

La ligne rouge de l'indicateur de position changea de direction. Peu après, nous vîmes un grand lac encastré au milieu de puissantes masses rocheuses.

Ici il n'existait toujours ni grande ville ni industrie. Ce pays semblait, comme autrefois, compter parmi les parents pauvres de la planète Terre.

Je ralentis le réacteur auxiliaire si bien que la poussée menaça de s'arrêter. Les appareils de ce type ne possédaient ni rotor rétractable ni turbine de sustentation. Toutes les constructions de ce type eussent été beaucoup trop lourdes et encombrantes.

Sur la Lune, dépourvue d'atmosphère, la navette atterrissait sur son propre jet de gaz ; sur la Terre, à l'aide des surfaces portantes et du train d'atterrissage, ceci du reste avec une vitesse d'atterrissage de quatre cent vingt kilomètres à l'heure. Si cette vitesse était prématurément réduite, la catastrophe était inévitable.

— Plus vite ! Il y a quelque chose là devant. Thor... Vite !

Je poussai de nouveau la manette des gaz de la turbine auxiliaire à réaction atomique. Au même moment, je glissai au-dessus d'une arête montagneuse de deux mille mètres de haut, pour ensuite pousser immédiatement le manche à balai vers l'avant.

Oui, le lac était là-bas ! Et sur la rive opposée je remarquai une longue bande caillouteuse. En ce qui me concernait, le diable en personne pouvait bien faire toucher le sol au train d'atterrissage, mais moi certainement pas !

Je fis monter l'appareil en chandelle. Nous filâmes vers le ciel, à quelques mètres seulement d'une paroi abrupte.

Annibal cria. Deux autres personnes, dont les voix nous parvinrent par radio, hurlèrent également.

Cela ne me touchait plus. La manœuvre que je venais d'accomplir,

je l'avais répétée des centaines de fois pour les cas catastrophiques. Je devais poser la navette sur son propre jet plasmique. Il n'y avait pas d'autre moyen.

— ...éboulement rocheux, entendis-je quelqu'un crier. Redresser correctement. Plein gaz ! Attendre d'autres instructions. Ne pas atterrir normalement, danger de mort.

J'étais déjà parvenu à cette constatation quelques instants plus tôt. Alors, pendant une fraction de seconde, l'appareil s'arrêta. Il avait perdu toute vitesse, il allongeait le nez à la verticale dans le ciel.

À cet instant précis, l'ordinateur d'atterrissage direct qui avait été programmé en un éclair se mit au travail.

Devant nous jaillirent des langues de gaz enflammé sortant des fusées-verniers de la proue. Par leur contre-poussée dirigée avec précision, elles empêchaient le renversement latéral de l'objet dressé verticalement dans l'air.

Au même instant, le lourd réacteur de poupe se mit à gronder et il nous fit descendre avec une vitesse de chute de dix mètres seconde.

Cela parut durer une éternité avant que le bruit modéré ne s'amplifiât en un grondement de tonnerre de création du monde.

Le réacteur bloqua la chute juste au-dessus du sol jusqu'au point zéro, c'est-à-dire qu'il devait la bloquer !

Mais apparemment, quelque chose ne fonctionna pas. Et je savais bien quoi !

Les indicateurs de contrôle des réserves de carburant étaient à zéro. Et comme notre réacteur plasmique ne pouvait pas brûler l'air, pourtant abondant, il s'arrêta à l'instant décisif.

Nous perçûmes un bruit d'éclatement, un fracas. Le navire s'écrasait au sol. Les béquilles d'atterrissage sorties se brisèrent comme du petit bois. Puis les tuyères de poupe grondèrent contre le roc inflexible. C'était la fin.

Nous basculâmes latéralement, la partie supérieure de la cellule heurta une paroi rocheuse et nous glissâmes le long de celle-ci.

Le choc fut si violent que j'en perdais presque connaissance. Nous fûmes roulés, cahotés, et cela ne semblait pas avoir de fin, mais, soudain, ce fut le calme.

J'appelai Annibal par télépathie.

— Je vais bien. Et toi ? répondit-il.

— Rien de cassé non plus. Les sièges moulants ont fait merveille. Mon petit, il nous faut sortir d'ici au plus vite !

Le poste de pilotage était resté relativement intact. Lorsque je frappai, à titre d'essai, sur le bouton de mise à feu des boulons explosifs, une détonation sourde se produisit. Elle arracha la partie supérieure du cockpit. Sans transition nous pûmes plonger nos regards dans le bleu du ciel matinal.

Avant de pousser un soupir de soulagement, par un réflexe inconscient, je saisis mon arme. Dehors, des gens nous attendaient ; beaucoup plus nombreux que nous ne l'avions supposé.

— Nos hommes ! affirma Annibal d'un ton monotone. (Le regard fixe et en état de transe, il regardait au-delà de moi.) Ils s'occupent des deux pilotes qui n'ont souffert que de blessures légères. Ne tire pas ! Cela a somme toute bien marché.

J'entendis un piétinement de semelles et des respirations haletantes. Quelques instants plus tard, au-dessus de mon siège, un visage émergea que je ne connaissais que trop bien !

— Hé ! vous en bas, tout va bien ? cria notre visiteur.

Lorsque je soupirai avec abnégation et fermai les yeux de façon explicite, le docteur Framus G.Allison fit une large grimace comme lui seul en était capable. Son visage parsemé de taches de rousseur était sale ; ses cheveux blonds coupés court, collés par la sueur, pendaient sur son front.

— Vous pouvez descendre maintenant, cria-t-il en gesticulant activement. Bon Dieu, combien de temps croyez-vous que les forces aériennes africaines vont encore se faire attendre ? Vous avez organisé un raffut comparable à celui de mille batteurs d'orchestre avec des amplis de cent mille watts ! Allez, sortez de là ! Hé ! Konnat, vous êtes sûr que vous allez bien ?

Une inquiétude réelle perçait dans sa voix.

Décontenancé, je le regardais fixement.

Bon, d'accord, je n'ai rien à redire si un officier de marine australien, par ailleurs océanographe, porte une combinaison d'homme-grenouille, mais pas dans les hautes montagnes désertiques d'Abyssinie ! Ce géant beaucoup trop débordant de vie et toujours trop téméraire se permettait les surprises les plus insensées.

— Allison, est-ce que vous cherchiez dans cette mare les trésors de la reine de Saba ? Ou bien avez-vous seulement perdu votre dentier ? demandai-je prudemment.

Notre spécialiste en programmes de codification radio, qui en outre était aussi physicien des hautes énergies, laissa ma question provocante sans réponse.

Il se contenta de me lancer une corde et me força – plus vite que je ne le voulais – à quitter mon siège.

Parvenu à l'air libre, je jetai un regard d'inspection autour de moi.

Nous nous étions écrasés tout près d'une paroi rocheuse contre laquelle nous nous étions finalement effondrés.

— Un coup de veine, dit Allison. Je vous voyais déjà réduits en nuage atomique, sans plus. Les cosmonautes doivent attendre dans la cabine-passagers que vous ayez disparu. Tenez, enfiler cela tout de suite. Où donc est resté votre collègue ?

Au même instant, Annibal passa la tête par la sortie de secours ouverte par les charges explosives. Lorsqu'il vit les objets posés dans l'éboulis, il prit d'abord une inspiration. Puis il dit d'un ton décidé :

— Je démissionne à l'instant même ! Faites vos idioties tout seul. Vous croyez peut-être que je vais enfiler ça ?

Mais ce fut inutile. Allison n'en démordit pas. Et puis nul mieux que nous ne savait que le temps pressait.

J'entendis des appels. Ils éveillèrent un écho multiplié dans le cirque rocheux sans végétation qui n'offrait aucun attrait en dehors du lac à forte teneur en sel.

À cinquante mètres plus à droite, je vis quelques hommes sauter dans un avion-hélico prêt à décoller. Quand ses turbines à rotor se mirent en marche, je compris pourquoi notre vaisseau lunaire avait provoqué un tel bruit lors de l'atterrissage.

Nous avions depuis longtemps arraché nos combinaisons spatiales car il était inutile de vouloir contredire Allison. S'il trouvait ces équipements de plongée indispensables pour nous dans ce désert, alors c'est qu'ils l'étaient.

— Bon, maintenant vite ! Quand nous serons au bord de l'eau, mettez d'abord les palmes. L'avion-hélico sert de diversion. D'ailleurs, grâce à une fente dans la paroi de votre navette, nous avons donné aux astronautes l'occasion de vous voir y monter. Non, ne posez pas de questions inutiles. Il s'agissait de deux hommes qui vous ressemblaient extérieurement et portaient les mêmes vêtements que vous. Nous abandonnons ici les combinaisons spatiales. Ce sont les vôtres, celles des gangsters qui se sont envolés. Tout est clair ? Bon, alors maintenant il ne nous reste plus qu'à veiller à ne pas être vus. Utan, vous d'abord, ensuite le général. J'efface les traces. Restez exclusivement sur les cailloux. Il y en a assez ici.

Nous avions compris une chose : Framus G.Allison voulait absolument que nous nous mettions à l'eau avec lui. Bien, si le plan le voulait ainsi, il pouvait faire comme il l'entendait.

Alors que nous nous dirigeons en toute hâte vers la plage proche, l'avion-hélico avait depuis longtemps disparu dans l'une des innombrables vallées.

Annibal était déjà dans l'eau jusqu'au cou alors que j'en étais encore à mettre mes palmes et à vérifier mon appareil respiratoire.

Soudain, l'émetteur d'Allison se mit en route. Je remarquai qu'on lui avait donné un modèle à supondes ultra-courtes du C.E.S.S.

— Étape numéro un, entendis-je une voix douce. Hâtez-vous. Nous ne pouvons pas retenir plus longtemps les commandants de cet endroit. L'atterrissage en catastrophe a été observé par une station spatiale asiatique. Les coordonnées relevées sont exactes, au mètre près. Terminé.

Allison ne répondit pas mais nous donna les dernières instructions.

— Écoutez attentivement. Nous nagerons à trente mètres de profondeur. Ne branchez en aucun cas la propulsion par hélice avant que je ne vous y autorise. Évitez de faire des bulles d'air. Dans une anfractuosité en forme de cirque de la côte, un sous-marin nous attend. C'est là-bas que nous devons aller. Nous ne pouvions pas approcher trop près avec ce canot sinon les stations spatiales nous auraient repérés. Suivez-moi !

Il se mit l'embout entre les lèvres et d'un rocher, il se laissa tomber en arrière dans l'eau. Annibal et moi le suivîmes dans les profondeurs.

En plongeant dans l'élément liquide nous quittions la surface devenue dangereuse pour nous.

CHAPITRE VI

Depuis que le C.E.S.S. existait, il ne s'était jamais produit une telle abondance de ratés.

Le sous-marin annoncé par Allison était un petit modèle démodé de tout juste deux mille tonnes. La question que je m'étais moi-même posée se trouvait ainsi résolue. Comment aurait-on pu d'ailleurs amener un gros croiseur sous-marin dans ce lac de haute montagne sans attirer l'attention ?

Il n'y avait pas d'affluents navigables. Il n'était donc resté que la voie des airs mais elle était nettement inadaptée au transport d'un objet lourd et véritablement de grande taille.

En fait, ce navire avait été amené en Abyssinie en pièces détachées, vingt ans plus tôt, et il y avait été monté en grand secret. En ce temps-là, les nombreux petits États africains avaient été les premiers blocs à se refermer sur eux-mêmes. Ce qui avait entraîné de nombreux conflits, guérillas et autres événements fâcheux. C'est pourquoi le C.E.S.S. avait autrefois jugé bon d'installer une base stratégique bien équipée au centre géographique des événements. C'est-à-dire qu'à l'époque, dans les années quatre-vingt-dix du siècle passé, on pouvait peut-être qualifier de base stratégique ce navire spécialement équipé. Mais aujourd'hui il était complètement dépassé.

Il avait fait surface dans une profonde faille rocheuse qui le mettait parfaitement à l'abri de tout repérage aérien, et avant tout le dissimulait aux regards infaillibles des stations spatiales. Mais sinon, il avait depuis longtemps rempli sa tâche.

Reling et nos experts scientifiques avaient complètement oublié cette base depuis longtemps dépassée, jusqu'au moment où, quelques jours plus tôt, un astronef étranger avait justement atterri dans cette région du globe et y avait brusquement disparu.

C'était là le deuxième raté !

Je voulais bien à la rigueur accepter ce navire dont les installations avaient été modernisées en toute hâte, mais pas la déclaration qu'un objet volant non identifié et non construit par l'homme pouvait pénétrer sans formalité dans l'atmosphère terrestre.

On avait tenté d'expliquer ce fait en parlant de fantastiques dispositifs d'anti-repérage de la nef étrangère.

Annibal et moi avions dû accepter l'explication, qui était d'ailleurs

plausible. Et puis, comment justifier autrement cette affaire ? Seuls des astronefs dont les équipages disposaient d'une technique bien supérieure à la nôtre pouvaient échapper au réseau de surveillance très serré mis en place par les peuples unis de la Terre.

Mais où donc était-il maintenant ? Il avait toutefois pu être repéré peu avant son atterrissage par les détecteurs d'énergie de deux stations spatiales et de quelques stations terrestres. Si on n'y était pas parvenu à la dernière seconde, aujourd'hui, le 5 septembre 2010, on ignorerait toujours l'arrivée des étrangers.

Allison avait échafaudé une théorie apparemment audacieuse. Selon lui, à l'instant où ils allaient toucher le sol, les étrangers devaient soulever leur excellent écran d'antilocalisation, tout simplement pour pouvoir atterrir.

Nous avons accueilli cette explication avec ce même scepticisme dont nous faisons toujours preuve devant les suppositions d'Allison. En réalité, nous étions injustes avec lui car il avait plus d'une fois prouvé que ses idées reposaient sur des bases solides.

La question de savoir pourquoi brusquement on ne pouvait trouver la nef spatiale, dont nous avions la preuve de l'atterrissage, restait sans réponse en dépit des théories d'Allison.

Et pour comble de malheur, nous avons appris environ deux heures plus tôt que ce vaisseau spatial étranger n'était sans doute, dans le meilleur des cas, que la chaloupe d'un navire beaucoup plus grand.

Au-dessus de la Lune, où de violents combats se disputaient toujours sur la face cachée contre les robots du cerveau dirigeant Zonta, une nef géante venait brusquement de faire son apparition.

Les pilotes de nos escadrilles de chasse spatiale s'étaient bien gardés d'approcher ou d'attaquer le colosse conique. L'équipage de ce vaisseau s'était montré lui aussi réservé et apparemment il avait seulement voulu voir de plus près ce qui se passait sur la Lune.

À ce moment-là, le cerveau Zonta aux réactions désormais hostiles, avait pour la deuxième fois ouvert son sac à malices.

Des innombrables fortins souterrains dont nous n'avions jamais découvert, ni même soupçonné l'existence, avait jailli un ouragan atomique aux proportions monstrueuses.

Le vaisseau étranger avait été anéanti en moins de quelques secondes. L'onde de choc nucléaire avait saisi et détruit plus de cinquante de nos chasseurs Tesco.

Et nous n'avions toujours pas de nouvelles de l'équipage du petit navire spatial descendu sur la Terre !

La supposition de Reling selon laquelle seuls les étrangers qui avaient atterri sur notre planète pouvaient être rendus responsables de la résistance soudaine des cerveaux dirigeants de la Lune et de Mars

s'en trouvait ébranlée. À mon avis, du moins. Je ne pouvais tout simplement pas croire que les créatures étrangères pouvaient, en un tour de main et sans plus de façon, inverser le fonctionnement d'installations aussi compliquées et programmées d'une façon aussi sûre que les ouvrages défensifs martiens.

Cela, je pouvais l'attendre de la part de Martiens véritables et avant tout vivants, car en fin de compte c'étaient eux qui avaient créé ces merveilles. Par conséquent ils auraient certainement possédé aussi les moyens de les employer contre nous, les hommes, ou de les soustraire à notre influence encore acceptée peu de temps avant.

Une chose était certaine : une pluie d'énigmes s'abattait sur le C.E.S.S. en dépit de ses fantastiques calculateurs positroniques géants.

Et voilà qu'autre chose était encore venu s'ajouter à toutes ces défaillances et à ces énigmes jaillies inopinément. L'avion à rotors de sustentation, avec lequel Annibal et moi étions censés avoir décollé, avait été abattu, en dépit des ordres, par un pilote de la chasse spatiale africaine.

Comme les spécialistes du C.E.S.S. étaient arrivés trop tard sur les lieux du « crash » pour pouvoir discrètement préparer les morts ou les éloigner, les scientifiques militaires de la Fédération des États Africains avaient pratiqué l'autopsie des cadavres.

Et qu'en était-il ressorti ? On n'avait pu identifier, preuves à l'appui, les corps des docteurs Robbens et Nang Tai !

Et pour parachever le désastre, quelques correspondants non informés de l'armée Afro avaient affirmé en public que Robbens et Nang Tai ne s'étaient vraisemblablement jamais trouvés à bord.

Sur la base de ces spéculations, une opération de recherches de première importance avait été lancée. Nous devions à cette activité le fait d'être encore dans la base sous-marine à attendre des ordres de mission qu'apparemment personne ne pouvait nous donner.

Reling avait pu régler la situation en faisant intervenir les plus hautes autorités. Les Africains, que l'on n'avait pas suffisamment informés, s'étaient fâchés avec raison, mais maintenant ils paraissaient jouer le jeu. Reling leur avait clairement fait comprendre qu'il en allait de leurs têtes à eux aussi. Le cerveau dirigeant Zonta se moquait bien que la peau d'un Terrien fût noire ou blanche. Il s'attaquait à tout ce qui possédait une tête, deux bras et deux jambes.

La garnison habituelle de la base se composait de quarante hommes du C.E.S.S. sous le commandement d'un major expérimenté de la division militaire du C.E.S.S. Il s'appelait Ferrin Terment.

Il avait tout fait pour nous conduire en sécurité après notre atterrissage en catastrophe et pour nous mettre au courant des toutes dernières nouvelles. Les liaisons radio ne pouvaient se faire qu'avec les appareils à supondes ultra-courtes du C.E.S.S., en espérant que les

fréquences supra-dimensionnelles ne puissent toujours pas être espionnées.

La meilleure liaison s'obtenait par voie télépathique. On pouvait alors exclure complètement le risque d'oreilles indiscrètes. Dans l'intervalle, Kiny Edwards était arrivée sur Terre.

Il existait un accès par voie de terre à la caverne emplie d'eau où notre sous-marin était amarré, l'accès au lac se faisait par un canal étroit descendant en pente raide vers les profondeurs.

La galerie montante qui aboutissait finalement dans une caverne avait été percée de bas en haut par des techniciens du C.E.S.S., vingt ans plus tôt. On n'avait pas voulu s'en remettre uniquement à l'accès sous-marin. Et puis il avait fallu assurer l'alimentation en air frais.

Ce matin, l'équipe scientifique du C.E.S.S., sous la direction du professeur Mirnam, était arrivée.

Il nous avait préparés avec l'assistance des autres spécialistes en masques. Depuis, grâce à une feuille biologiquement vivante recouvrant ma tête, je ressemblais à l'Eurasien, le docteur Holger Bertram Nang-Tai, et Annibal au docteur Vincent D.Robbens, cet homme un peu fou.

La mascarade n'était pas de nature à nous impressionner car nous y étions habitués. D'ailleurs les nouveaux masques de fabrication biologique et reliés à notre circulation sanguine faisaient tellement vrai qu'il n'y avait guère de risque d'être découverts. Ils ne faisaient pas que ressembler à une deuxième peau, c'est ce qu'ils étaient vraiment !

Notre équipement spécial, sorti des ateliers de miniaturisation du C.E.S.S était également disponible. Ici la fantastique organisation du C.E.S.S. faisait de nouveau ses preuves, seulement, cette fois-ci, il ne semblait y avoir aucun indice solide. Où devions-nous intervenir ?

Annibal et moi étions allés dans les salles du haut. La base « Soleil Levant » comme elle avait été appelée autrefois, ne disposait que d'un seul ascenseur mécanique.

Toutefois, on était mieux dans les salles rocheuses du haut qu'au niveau de l'eau. Les murs ruisselants d'humidité auraient fait l'effet d'un miracle et auraient déclenché des explosions de joie en d'autres endroits de ce pays aride, soumis aux sécheresses catastrophiques.

Les câbles, reliés au sous-marin, du système de communication propre à la base étaient à l'abri des oreilles indiscrètes. Nous préférons toutefois risquer un coup d'œil à l'air libre plutôt que de contempler constamment les écrans de surveillance.

Les quelques éminents scientifiques du C.E.S.S. que l'on avait détachés dans ce commando séjournaient également dans les salles bien au-dessus de la surface.

Vingt ans plus tôt, les installations de radiogoniométrie installées

ici avaient été d'une valeur inestimable. Les montagnes d'Abyssinie avaient toujours constitué le dernier bastion, difficilement prenable, des armées révolutionnaires les plus diverses. Je savais qu'autrefois le C.E.S.S. avait eu son mot à dire lors de la création de la Fédération Africaine. C'était alors une époque chaotique.

Je fis un signe aux deux savants, le professeur Gargunsa et le docteur Beschter. C'étaient nos mentors en parapsychologie.

Le docteur Samy Kulot faisait également partie des spécialistes envoyés depuis l'île Henderwon.

Les hommes et les femmes des Services Secrets mondiaux qui avaient vraiment quelque chose à dire n'étaient toutefois pas là. Et d'ailleurs, qu'auraient-ils bien pu faire dans cette base mal équipée ! Leur tâche consistait, à l'aide de leurs moyens presque inépuisables, à rechercher et à nous indiquer les pistes qu'il nous faudrait suivre. Mais, à cet égard, rien ne s'était produit jusqu'à présent !

Avec un mouvement rappelant celui d'un tournevis, Samy s'arc-bouta pour s'extirper d'un fauteuil en rotin trop étroit pour lui, et il vint vers nous. Ses cheveux blonds pendaient sur son front couvert de gouttes de sueur.

Allison était assis derrière une batterie d'instruments de localisation du tout dernier cri et disposés en désordre. Ils n'avaient été livrés que quelques jours plus tôt.

Je jetai un regard sur ses écrans qui grouillaient d'échos.

— Cinq mille appareils au minimum, constata Allison. Cela ne me plaît pas. Pourquoi vous laisser atterrir officiellement sans préjudice et vous laisser fuir si c'est maintenant pour vous rechercher dans un grand déploiement de forces ? De vrais gangsters réellement capables d'imposer leur volonté à Zonta réagiraient négativement à ceci. On devrait expliquer cela de façon plausible au public du monde entier !

Plongé dans mes réflexions, j'acquiesçai. Allison était capable de réfléchir. Rien ne lui échappait aussi rapidement.

— C'est justement ce qui me fait penser que le Vieux va suivre une autre tactique. Sinon les appareils de l'armée et de la police ne bourdonneraient pas au-dessus de nous.

— Une explication plutôt insuffisante, n'est-ce pas ? objecta le paramédecin Kulot d'un ton ronchon. On laisse en paix les bandits qui détiennent des otages. On négocie avec eux ! N'est-ce pas ?

— S'ils ont des moyens de pression nécessaires, oui !

Inquiet, je regardai autour de moi dans la grotte rocheuse. Quelque chose n'était plus conforme à l'ancien plan. Reling paraissait avoir réellement pris d'autres dispositions.

— Je me demande si après tout notre mascarade a encore un sens, nous fit remarquer Annibal.

Il bâilla et se laissa tomber dans un fauteuil, ce qui eut pour effet

de soulever un nuage de poussière.

Kulot toussa et jeta au nabot un regard de reproche. Annibal fronça les sourcils et donna quelques coups démonstratifs sur les accoudoirs. Cela souleva encore davantage de poussière.

— Il ne faut pas perdre le sens de l'humour, Samy, dit le nabot. Je vous parie qu'il va bientôt se passer quelque chose. Après tout, on a bien constaté que la nef spatiale étrangère avait atterri à proximité ?

— C'est ce qu'affirment les spécialistes en détection, pas moi. Comment vous sentez-vous ? Avez-vous travaillé ?

Annibal fit un signe de tête. Oui, nous avons travaillé. Mais nos tentatives obstinées pour détecter des influx cérébraux étrangers avaient échoué.

Kiny Edwards, notre télépathe naturelle, se trouvait en permanence en l'air. À bord d'un appareil spécial, elle survolait la région, secteur après secteur, pour déterminer, de son côté, si des inconnus étaient arrivés. Jusqu'à présent, elle n'avait rien pu découvrir, à part des hommes du pays, inoffensifs.

Je me dirigeai tranquillement vers les parois rocheuses soigneusement camouflées et regardai attentivement dehors. Le soleil, disque d'un rouge incandescent, descendait derrière les montagnes.

Au moment où je voulus faire une remarque, dire n'importe quoi, au passage, sur la beauté sauvage du pays, le docteur Allison me coupa la parole.

— Appel général. Mondovision, programme par satellite, niveau I ! cria-t-il. (Son visage avait une expression tendue.) Mes amis, si cela ne nous concerne pas, je veux bien avaler ma cravate !

— Ce dont je vous crois fort capable, se moqua Kulot.

Les grands écrans en couleurs s'allumèrent. Le symbole du C.E.S.S. apparut.

— Eh bien, qu'est-ce que je disais ? insista Allison. À Washington, Genève, Moscou et Pékin on semble s'être mis d'accord. Espérons que cette fois-ci les Africains aussi sont dans le coup !

Le présentateur annonça en mondovision une nouvelle importante concernant l'humanité. Je commençai à avoir des picotements dans la nuque. Mon instinct bizarre se signalait de nouveau à mon attention.

Reling apparut, entouré des chefs du C.E. des grandes confédérations de nations et de peuples. Les déclarations du Vieux furent brèves.

— Les derniers rapports de nos experts lunaires prouvent que les savants Nang-Tai et Robbens ont commis une erreur capitale, commença-t-il. Dès à présent, il n'y a plus aucune raison de s'inquiéter sérieusement. Il n'est pas dans nos intentions de nier le fait que Nang-Tai peut exercer une certaine influence, beaucoup trop nuisible pour nous, sur le cerveau martien Zonta. Cependant pour pouvoir, comme

Nang-Tai nous en a menacés, l'amener à faire décoller ses vaisseaux de combat invincibles, il manque au docteur Nang-Tai un codateur qu'il ne peut trouver que dans les profondeurs de la forteresse lunaire Zonta. Nous avons pu établir cela sur la base de nombreux faits et d'indications fournies par le grand robot lui-même. Ainsi, Nang-Tai ne peut plus rien faire d'autre que ce qu'il a déjà accompli, à savoir diriger selon sa volonté les forces armées mobiles et tenues de rester au sol, du commandant-robot. Mais ainsi il ne peut pas menacer directement la planète Terre. Ses déclarations, selon lesquelles il amènerait Zonta à faire sauter des parties de la Lune, n'étaient qu'un bluff qu'il nous a fallu accepter par mesure de sécurité. Nous allons veiller à ce que les savants Nang-Tai et Robbens ne puissent plus quitter leur repère d'Afrique orientale. En aucun cas ils n'atteindront la Lune pour aller y chercher le dernier élément pouvant donner le pouvoir absolu. En ma qualité de premier secrétaire mandaté de la Coalition de Défense Internationale, je décrète l'état d'urgence sur toute la planète Terre. En même temps, je déclare les ravisseurs d'héritage Nang-Tai et Robbens hors-la-loi. Les spécialistes ici présents vont maintenant vous expliquer pourquoi Nang-Tai doit posséder cet appareil supplémentaire. En jugeant trop tardivement de la situation, il a commis l'erreur de déclencher trop tôt la révolte du cerveau lunaire qu'il commande en partie, et je répète : en partie ! Et maintenant nous savons pourquoi il s'est senti contraint d'agir ainsi. Un commando de la division scientifique du C.E.S.S. l'a surpris alors qu'il forçait les secteurs interdits de Zonta. S'il n'avait pas fait intervenir le cerveau dirigeant comme auxiliaire contre les soldats lourdement armés, il aurait été appréhendé ou abattu sur la Lune même. Maintenant, écoutez les rapports des experts !

Je me laissai tomber moi aussi dans l'un des fauteuils au cannage fragile qui traînaient partout.

Comme je pesais quelques kilogrammes de plus qu'Annibal, les pieds du fauteuil cédèrent. Entouré d'un gros nuage de poussière, j'atterris sur le sol rocheux dénudé.

Incapable de me contrôler davantage, je pleurai de rire.

Une heure plus tôt, je doutais de Reling et de ses collaborateurs tout aussi géniaux, ainsi que de la mécanique de précision du C.E.S.S., mais maintenant je comprenais que je m'étais trompé. Une telle erreur d'appréciation m'était déjà arrivée plusieurs fois.

Ces hommes et ces femmes-là trouvaient toujours un moyen d'en sortir ! L'histoire de cet appareil supplémentaire qu'il nous fallait aller chercher était vraiment une trouvaille géniale !

De cette façon, on pouvait contraindre l'adversaire, ou du moins l'inciter efficacement, à sortir de sa réserve et à se mettre en rapport avec nous.

Si les inconnus attachaient seulement la moindre valeur à se rendre maîtres des installations martiennes avec notre aide, ils devaient alors nous mettre en sécurité, tout d'abord nous cacher, nous traiter au mieux et ensuite essayer de nous transporter sur la Lune en dépit du blocus spatial.

Nous ne voulions pas obtenir davantage. Somme toute, c'était là le plan initial.

Les adversaires que l'on ne connaît pas doivent être amenés à prendre eux-mêmes les devants. Il n'y a pas d'autre moyen d'aborder des gens complètement inconnus ; surtout quand on ne dispose pas du moindre indice.

De façon remarquable, le Vieux avait suivi une nouvelle tactique. Elle était téméraire, d'accord ! Si les inconnus ne mordaient pas maintenant, il nous serait extrêmement difficile d'entamer un nouveau bluff d'une logique et d'une force de persuasion identiques.

Allison, cet homme bâti comme un ours, se leva brusquement et fit un signe à Kulot. Ensemble, les deux hommes vinrent vers moi.

En commun, ils me prirent par les épaules et me traînèrent, au sens propre, devant l'écran du grand appareil à supondes ultra-courtes que nous avions récemment installé.

Lorsque je reconnus le visage de marbre du Vieux, mon rire cessa mais je ne pus dissimuler un ricanement.

— L'un des hommes voués à la mort vous salue, Patron, dis-je d'un ton solennel. Je me réjouis beaucoup que vous ayez abandonné votre théorie indéfendable.

— Ah bon ! Et comment pouvez-vous le savoir ?

— Les nouvelles mesures le prouvent. Monsieur, si vous teniez toujours ces inconnus subrepticement débarqués pour les instigateurs des troubles sur la Lune, vous n'auriez pas eu besoin de me mettre sur leur piste car alors les inconnus sauraient bien mieux que nous comment il faut s'y prendre avec le robot lunaire. Pourquoi donc leur faudrait-il se soucier de nous ?

Il m'examina un long moment avant de répondre d'un ton insistant :

— Je ne suis que partiellement de votre avis. Apparemment vous n'avez pas complètement saisi le sens de nos nouvelles mesures. Si les étrangers, que contrairement à vous je tiens toujours pour les instigateurs des désordres, avaient toutes les connaissances et tous les pouvoirs, ils auraient déjà lancé les vaisseaux de combat martiens contre la Terre. Vous êtes responsables de la révolte mais il vous manque encore quelque chose pour avoir la maîtrise totale de toutes les installations. C'est pourquoi nous avons cru, à tort, que vous étiez au courant. Est-ce que maintenant vous y voyez un peu plus clair ?

Cette fois-ci, Allison éclata de rire. Je gardai le silence, interdit.

Reling poursuivit :

— Qu'importe la nature des raisons secrètes. Vous devez entrer en communication avec les étrangers du cosmos et leurs complices dont l'existence est très probable. La chance s'offre maintenant à vous. Nous allons faire le black-out sur l'Afrique orientale avec avions, hélicoptères et blindés volants. Dans environ une demi-heure, un courrier arrivera. Il possède le chasseur bombardier le plus rapide et le plus moderne de la Tesco. Officiellement vous allez prendre la fuite à bord de cet appareil car vous trouvez votre cachette peu sûre. Naturellement, le décollage du bombardier sera téléguidé. L'ordinateur de bord est programmé. Nous abattons l'appareil avec lequel vous fuyez, mais de façon à ce qu'un atterrissage en catastrophe soit possible. Nous identifierons les morts comme vos complices.

— Les morts... ? répétai-je en bégayant.

— Il s'agit de soldats qui ont été tués il y a quelques heures au cours des combats sur la Lune. Les familles sont d'accord. Nous n'avons pas d'autre choix. Vous et Utan restez dans la base. La garnison habituelle disparaît à bord d'un cargo qui, lui, ne sera pas abattu. C'est tout. Vous recevrez d'autres instructions plus tard. Kiny est bien reposée et prête à intervenir. Terminé !

CHAPITRE VII

Le soleil s'était couché depuis longtemps. Nous avions ouvert la porte blindée des salles supérieures et nous scrutions la nuit étoilée qui sans cesse était traversée par les feux de position des avions de patrouille.

Plus loin, devant nous, s'étendait un cône d'éboulis en pente raide qui environ cinquante mètres plus bas se transformait en un grand plateau rocheux relativement plat. C'était là-bas que devaient atterrir les deux appareils.

Tout d'abord le chasseur bombardier rapide avec son pilote, et immédiatement après, l'avion-cargo.

Seuls Annibal et moi étions restés dans la base « Soleil Levant ». Nous attendions. Par le canal, nous avions conduit le vieux sous-marin dans le lac où nous l'avions coulé. Il ne fallait pas qu'il soit découvert.

Les appareils secrets du C.E.S.S. avaient été soit pulvérisés par des charges thermonitales de fusion incorporées ou avaient été envoyés au fond par la garnison de la base.

Dans les cavernes il n'y avait plus que des objets que n'importe qui pouvait voir et vérifier.

Une demi-heure plus tôt, nous avions eu d'autres nouvelles. Au cours d'une nouvelle inspection de la zone présumée, Kiny avait constaté la présence d'étranges impulsions oscillantes sur une base quintidimensionnelle. Ensuite elles avaient disparu.

C'était intéressant, mais la deuxième information était plus importante pour nous.

Les Services Secrets de la coalition savaient depuis quelques heures qu'il existait encore près de la frontière éthiopienne un très ancien bastion constitué de cavernes où se cachaient très vraisemblablement des extrémistes recherchés depuis longtemps.

Il s'agissait principalement des membres de l'organisation africaine Tombaal à laquelle devaient appartenir de très nombreux intellectuels.

Les résultats de l'ordinateur du C.E.S.S. prouvaient que la nef spatiale étrangère avait sans doute atterri à proximité de cette forteresse des temps passés.

Ceci était un indice extrêmement précieux.

Si personne ne venait nous chercher, nous serions obligés, en

dernier recours, de tenter d'établir le contact d'une autre façon. L'ordinateur digérait déjà des informations. Reling voulait nous transmettre des données encore plus précises.

Nous pourrions par exemple affirmer tout simplement que plusieurs années plus tôt, un membre du Tombaal que nous connaissions nous avait mis au courant de l'existence de la forteresse rocheuse. Il serait alors plausible qu'après tous les remous provoqués par le C.E.S.S. nous nous avisions, dans notre détresse, de nous tourner vers cet endroit pour y chercher de l'aide.

Mais nous n'en étions pas encore là ! Il était préférable que non seulement les créatures du cosmos mais aussi leurs complices humains en viennent d'eux-mêmes à l'idée de conclure un accord avec nous. Nous présentions sans aucun doute un intérêt assez grand.

— Le voilà, dit Annibal en indiquant le ciel nocturne.

En effet, un chasseur bombardier moderne portant les couleurs de l'Union Européenne approchait. Je vis les jets de flammes jaillissant de ses réacteurs en sustentation. Peu après il était posé au sol, réacteurs non coupés.

Notre faculté de vision nocturne nous était bien utile.

Le pilote sortit du cockpit, le ferma et courut vers les hommes de la base qui l'attendaient.

Une minute plus tard arrivait un avion cargo rapide, à grande capacité, appartenant à l'armée de l'air de la Fédération africaine.

Il ne fallut que quelques minutes pour que nos hommes disparaissent avec leur précieux matériel.

L'appareil s'éleva grâce à ses puissantes couronnes de rotors tournant en sens contraire, prit son cap et s'éloigna par-dessus les sommets arrondis.

Nous attendîmes encore quelque temps.

À la seconde près, les réacteurs de sustentation du chasseur bombardier se mirent en marche. C'était un travail de précision.

Lorsque je levai les yeux, je vis que des appareils de l'escadrille de chasse spatiale africaine sortant du ciel nocturne approchaient déjà à vive allure.

Au même instant le bombardier rapide décolla, pointa le nez vers le haut et s'éloigna dans l'embrasement de sa tuyère de poupe.

Immédiatement après je vis les gerbes de traces lumineuses des canons des chasseurs.

— Par exemple ! Pas de missiles ? dit Annibal, allongé.

— Espérons que cela ne viendra à l'esprit de personne, dis-je en écartant de moi cette pensée avec horreur. L'atterrissage de l'appareil doit être téléguidé et se produire précisément là où se trouvent par hasard des reporters avec leurs caméras. Oh ! il tombe déjà en vrille !

Les pilotes étaient des as. Par ailleurs, ils n'avaient certainement

aucun explosif dans leurs petits obus.

L'appareil tombant presque à la verticale disparut de notre champ visuel. Excepté le hurlement toujours répété des divers réacteurs d'avions, le calme revint.

Nous avons fermé la porte d'acier camouflée, avons branché l'éclairage de secours et avons repris notre attente.

Plus d'une heure s'écoula puis Reling appela sur la sup-fréquence ultra-courte. Je devais maintenant utiliser mon petit émetteur-récepteur de poche.

— Tout va bien, branchez votre récepteur T.V. Nous constatons justement de manière officielle que cette fois encore vous n'êtes pas parmi les morts. Les recherches se poursuivent. Je concentre les effectifs sur l'Abyssinie, la Somalie et le Kenya. En outre nous déclarons officiellement que nous vous soupçonnons d'être encore près du lac Tana.

— Aussi clairement ? Chef, cela va attirer l'attention, l'avertis-je.

— Plus maintenant. Nous avons examiné tous les anciens membres de la garnison de la base « Soleil Levant ». L'un d'eux appartient manifestement au Tombaal. On peut donc supposer qu'il a indiqué à ses chefs la position exacte de la base. Attendez encore. Ne perdez pas la tête. J'espère bien que l'on vous fera sortir de ce repaire avant que le C.E.S.S. lui-même n'ait l'idée de jeter un coup d'œil dans ce bâtiment jusqu'ici oublié. Je vous rappellerai. Détruisez votre appareil à supondes ultracourtes à temps. Il est trop gros pour pouvoir être dissimulé discrètement dans vos vêtements. Autrement, vous avez les mains libres. Vous avez pleins pouvoirs, sans aucune limite.

L'attente d'événements incertains reprit.

Annibal bâilla ostensiblement, contrôla avec méfiance l'un des fauteuils et s'y installa.

— Je surveille, promit-il.

Son regard devint fixe.

Pour moi, il était certain qu'il ne pensait nullement à dormir. Si quelqu'un approchait de notre cachette, nous le localiserions par télépathie. C'était certain !

Quelques instants plus tôt, Kiny Edwards avait appelé. Comme Annibal ne pouvait être dérangé dans son exploration parapsychique à distance, il me fallut prendre seul la communication télépathique.

— Dès cet instant, communications radio interdites même sur supondes ultra-courtes, monsieur, expliqua la mutante. Washington s'attend à une identification par les étrangers du cosmos. Préparez-vous à détruire votre appareil de poche.

— Il est déjà sur les restes fondus des autres objets secrets, son système de destruction automatique déverrouillé. As-tu des résultats, petite ?

— En partie. Les fréquences cérébrales étrangères ont de nouveau disparu. Je survole de très haut le secteur où je les ai repérées. Votre tâche va être simplifiée. Les services de défense militaire EURO ont arrêté un homme, un ancien Français des colonies, qui appartenait autrefois au Tombaal. Il nie tout.

— Et alors ?

Elle éclata de rire sur le mode télépathique. Cela fit un son singulier dans le compartiment psi activé de mon cerveau.

— Je l'ai discrètement sondé. Bien sûr qu'il en était membre mais il n'a jamais appartenu à la classe dirigeante. Il ne sait pas non plus exactement où se trouve ladite forteresse. Il s'agit d'installations préhistoriques d'une civilisation depuis longtemps oubliée. Gigantesque, quelque part dans les montagnes sauvages d'Abyssinie. Les scientifiques du Tombaal l'ont découverte il y a trente ans et l'ont plus tard aménagée pour servir leurs propres desseins. Il suffit que vous affirmiez avoir connu autrefois cet Européen. Il vit à Marseille, s'appelle Baptiste Cermont et s'occupe officiellement d'un commerce de fruits exotiques. En réalité, c'est un trafiquant de stupéfiants. Ce fut d'ailleurs là le motif de son arrestation. Par conséquent, si vous êtes dans une situation vous contraignant à savoir quelque chose au sujet de la forteresse du Tombaal, réclamez-vous de votre vieil ami et familier Baptiste Cermont. Dans les milieux du mouvement de résistance africaine, il devrait encore être assez bien connu. Comme vous êtes vous-mêmes en position douteuse, vous pouvez avoir entendu de sa bouche quelque chose au sujet de la forteresse-refuge. Elle devrait avoir été modernisée. Pensez-y.

Par ailleurs, Kiny me communiqua une description exacte de la personne, ses traits de caractère, ses anciens lieux de séjour et autres éléments importants que seul un ami très intime de Cermont pouvait connaître.

Je répétais l'information transmise pour pouvoir corriger immédiatement d'éventuelles méprises.

La mutante termina avec une importante information psi.

— Les étrangers venus de l'espace doivent disposer d'une protection anti-détection parapsychique très efficace. Nous supposons que toute la forteresse est recouverte d'un tel écran. Sinon j'aurais depuis longtemps découvert la trace de fréquences cérébrales. Je vous en prie, soyez prudents. Platon, l'ordinateur géant du C.E.S.S. affirme avec une certitude de quatre-vingt-dix-neuf pour cent que les voyageurs cosmiques, pour reprendre l'expression de l'ordinateur, devraient être très intéressés par votre aide et celle d'Annibal. Cette affirmation coïncide avec vos présomptions, monsieur. Si les étrangers n'avaient besoin de personne pour pouvoir s'emparer complètement du legs martien, ils auraient depuis longtemps pris d'autres mesures.

— Reling doit déconnecter Platon ! J'en ai ras le bol des grands ordinateurs électro-positroniques. Platon sait-il que je suis d'avis que lesdits voyageurs cosmiques n'ont sans doute rien à voir avec les événements se déroulant dans et autour de Zonta ?

— L'établissement de ce programme a duré vingt heures, et c'est quelque chose ! Oui, Platon n'exclut pas la possibilité que nous ayons à faire ici à un parallélisme fortuit des événements. Mais le facteur de vraisemblance est seulement assez faible. Bien plus grandes sont les chances que les inconnus en soient bien les auteurs. Monsieur, je dois interrompre l'émission. Avez-vous d'autres questions ?

— Plus aucune. N'établis pas un blocage mental trop fort. Je dois pouvoir te joindre à tout moment. Terminé !

La communication psi s'interrompt.

Annibal me jeta un regard plutôt somnolent. Il avait à peine écouté. Je l'informai par la parole.

— Je ne peux plus supporter les robots. Mon grand, si...

Il s'interrompt brusquement. Et d'un bond rapide et félin, il quitta le fauteuil vermoulu.

Dans la main droite il tenait le pistolet à missiles thermiques camouflé en Taruff de .22.

J'avais réagi tout aussi rapidement. Cela était sans doute dû à notre instinct nouvellement acquis.

Rien ne s'était produit ! Personne n'avait surgi à l'improviste ; nulle part on ne pouvait discerner une menace quelconque. Et pourtant, Annibal et moi avions agi à la même fraction de seconde. Comment était-ce possible ? Pourquoi un secteur récemment activé de notre subconscient primitif fonctionnait-il avec une telle rapidité ?

Instinctivement, je me mis à compter. Exactement trois secondes s'écoulèrent jusqu'au moment où l'écran du visiophone s'alluma et que le visage d'un homme apparut.

Cela eût été tout à fait normal si ce visiophone n'avait pas été relié seulement à l'émetteur du fond du lac, par un câble désuet mais solide.

Seul quelqu'un se servant des caméras d'enregistrement et du microphone correspondants dans la baraque à moitié en ruine située sur la rive pouvait utiliser cette ligne.

J'en demeurai un instant pantois.

L'étranger portait une combinaison d'homme-grenouille moderne. Lorsqu'il s'approcha de la caméra, je sus soudain à qui nous avions à faire.

Ce n'était nul autre que cet ancien agent du C.E.S.S., officier actif des Services Secrets, qui à l'époque suivant la création de notre organisation avait été détaché pour une mission en Afrique orientale.

Nous avions sous les yeux le capitaine Graham G.Maykoft, le

dernier commandant de la base « Soleil Levant ».

Il avait sympathisé avec les peuples africains indigents de l'époque postcolonialiste et avait contribué pour une large part à ce que les nombreuses ethnies et tribus ne s'exterminent pas entre elles au cours des troubles de l'indépendance et de l'ère de la liberté mal comprise.

En outre, on était redevable à Graham G. Maykoff du fait que la grosse livraison d'armes provenant des anciens pays de l'Est ne soit pas parvenue à son destinataire, l'implacable chef révolutionnaire, le général Gnure Wotkmaba.

Et surtout les sept cents missiles de moyenne portée à ogives nucléaires n'avaient jamais été livrés dans la jungle congolaise. Les engins étaient toujours dans le sud de l'Afrique, dans les arsenaux du gouvernement fédéral légalement élu.

En me dépeignant le caractère de cet ancien officier du C.E.S.S., Reling m'avait dit qu'il ne comprenait tout simplement pas qu'un tel homme puisse être maintenant en rapport étroit avec un groupe de résistants anarchiques composé de toutes les peuplades africaines.

Et voilà que je voyais Maykoff sur l'écran. Il paraissait équilibré, nullement nerveux.

Sans doute n'avait-il non plus aucun contrôle à craindre car, officiellement, il était colonel et conseiller technique du Contre-Espionnage Central d'Afrique, des services secrets dont il ne fallait pas mépriser les capacités.

Que venait-il faire ici ? Avait-il eu vent de notre plan ?

— Absolument exclu ! affirma Annibal par télépathie. (Il avait sondé mes pensées.) Cela n'a d'ailleurs pas d'importance, mon grand ! Je me demande pourquoi je n'ai pas pu le localiser par voie télépathique. Il ne se trouve qu'à juste six cents mètres en dessous de nous. Comment peut-il faire écran ?

Je n'eus pas besoin de répondre à cette question dans le détail car à cet instant, Graham ôta sa casquette de plongée.

En dessous apparut un casque moulant à l'éclat métallique, qui englobait pratiquement toute la tête.

Voyant cela, je jurai de façon incontrôlée. C'était la solution de l'énigme ! C'était la raison pour laquelle Kiny n'avait jamais pu capter une impulsion cérébrale claire et nette.

Graham Maykoff portait un casque antitron ! Un appareil spécial secret qui avait été fabriqué à ma demande par l'industrie terrienne quand les Orghs aux pouvoirs hypnotiques avaient atterri sur Mars.

Les trois électrodes des casques et le champ magnétique neutralisant qui était dressé avaient empêché que nos acteurs sur Mars ne puissent subir une quelconque influence hypnotique ou suggestive.

Et à quoi me fallait-il maintenant assister ? Ce tacticien retors

entraîné par le C.E.S.S. avait agi très rapidement et avait vraisemblablement contraint tous les habitants de cette forteresse rocheuse de mauvais augure à porter nuit et jour un casque antitron.

Où les avait-il eus ? C'était une chose qui restait à élucider. En tout cas, il en possédait un !

À cet instant, Annibal et moi avons fait une amère découverte. Il ne nous était pas possible d'espionner les pensées de cet homme par télépathie. Le casque absorbant ne laissait pas passer les fronts d'ondes révélateurs du conscient. Nous aurions pu chercher longtemps !

— Que devient donc notre don fantastique, exceptionnel ? demanda Annibal mentalement. Il serait bénéfique de rappeler les bonnes manières à des gaillards de cette espèce. Lorsque je me présente, moi j'ôte mon chapeau, par politesse.

— Oh oui, précisément toi ! répliquai-je irrité. Si je me souviens bien, c'est toi qui t'es déchaussé, lors d'une réception chez notre président, pour marcher sur le parquet en chaussettes malodorantes.

— Oui, et alors ? Ce grand monsieur a sans doute cru que je sortais tout juste de la piscine. Et d'ailleurs, que signifient ces allusions désobligeantes ? Espèce de...

Ce gnome venimeux n'eut pas l'occasion de me lancer ses tout derniers néologismes : l'homme-grenouille coiffé de son casque spécial s'annonça.

Il parla calmement, avec un flegme marqué. Il ne paraissait pas avoir peur ou alors il le cachait de façon magistrale. À vrai dire, il fallait l'admirer en raison de son comportement.

Mais peut-être pensait-il à son atout secret, à son adresse au tir certainement hors ligne ? Qui en ce monde avait, à cet égard, une chance contre un agent du C.E.S.S. ayant subi un entraînement de dix ans et plus de cent mille examens éliminatoires ? Uniquement d'autres agents possédant peut-être un peu plus de talent et qui avaient pu, par un entraînement spécial, le développer au maximum.

— Pour l'instant, mon nom n'a pas d'importance. Je suis ici, cela suffit. Ceci est une base du C.E.S.S. abandonnée depuis des années et portant le nom code de « Soleil Levant ». Je la connais dans ses moindres recoins. Si quelqu'un se trouve encore là-haut dans les cavernes, il vaut mieux qu'il se manifeste. J'attends.

Il se tut. Nous ne dûmes mot. Il ne fallait pas répondre immédiatement à un spécialiste de ce genre. Cela l'aurait rendu méfiant.

Maykoff retint un sourire béat. Mille tonnerres ! Sa pondération m'énervait ! Comment pouvait-il savoir que l'un de nous n'était pas en bas et ne le tenait pas dans son viseur ?

— Bon, j'accepte votre prudence. La vraisemblance veut que vous, docteur Nang-Tai, et vous, docteur Robbens, soyez toujours dans la

cache que vous avez été assez malins de ne pas quitter pour partir avec le bombardier. Par ailleurs, vous ne pouviez pas vous échapper. Nous avons repéré le sous-marin coulé. Je ne suis pas venu tout seul. Avant que vous ne vous livriez à des combinaisons superflues, messieurs... je n'appartiens ni à la police régulière, ni à un Service Secret voulant absolument vous voir sous les verrous. Mes partenaires et moi sommes intéressés par vos personnes. Ou bien vous nous laissez vous tirer de cette souricière et vous mettre en sécurité, ou bien le commando du C.E.S.S. qui vient juste de prendre le départ va vous enfumer. Nous sommes bien informés. À Washington, on s'est souvenu de ce repaire tombé dans l'oubli. Voudriez-vous répondre maintenant ?

Lentement, je me levai et sortis de ma cache. Annibal se glissa vers la cage d'ascenseur. La cabine était en haut.

J'allai devant le visiophone et branchai l'enregistrement.

— Vous êtes un homme intelligent, docteur, dit mon ancien collègue en souriant. Pourquoi pas tout de suite ? Vous savez bien que seuls vous n'avez plus aucune chance. Des hommes ayant plus de cinquante Nouveaux Orbtos ont coutume de penser logiquement.

— Ce que j'ai fait justement, monsieur, répliquai-je, réservé. Puis-je vous assurer que je crois chacune de vos explications ?

Il montra nettement sa surprise.

— Dans votre cas, Doc, je n'en ferais pas étalage aussi directement.

— Je puis me le permettre. Ce n'aurait pas seulement été surprenant mais également incompréhensible si le Tombaal ne s'était pas intéressé à moi et à mon collaborateur. J'aurais encore attendu un quart d'heure, monsieur. Ensuite j'aurais appelé votre organisation par un message radio public. J'aurais certes tenté de le coder mais de toute façon, cela n'eût pas été bénéfique. Ou est-ce que vous vous étiez peut-être imaginé que nous nous serions laissé – comment avez-vous dit – enfumer, ici en haut... ? Nous arrivons immédiatement dans la galerie du lac. Entre-temps, vérifiez les combinaisons de plongée que vous trouverez dans le vieux hangar aux équipements. À tout de suite, monsieur !

Son visage ressemblait à un masque sculpté dans la pierre. Il ne s'était pas attendu à cette entrée en matière. À ce moment seulement il comprit qu'il ne nous avait nullement surpris. C'était très bien !

— Je vous attends, déclara-t-il seulement. Hâtez-vous !

— Oui, confirma-t-il laconiquement.

— Avez-vous changé votre façon de voir les choses ?

— En partie. Vous ne possédez pas la toute-puissance de commandement.

J'acquiesçai, obligeamment ; Annibal, par contre, l'injuria.

Maykoft examina le nabot en plissant les yeux.

— Abstenez vous de cela, docteur Robbins. Je ne permets pas qu'on me parle sur ce ton.

— Du calme, Vincent, ordonnai-je sèchement.

— Il me tourne en dérision, s'écria le nabot.

— Il n'y pense même pas. Maintenant, tu vas te dominer. Monsieur, vous avez vu la situation. Monsieur, vous avez vu la situation. (Je m'adressai de nouveau à notre interlocuteur.) Avec la fusée-navette, nous aurions pu nous diriger vers une autre base mieux équipée au lieu de nous réfugier dans un système rocheux justement connu du C.E.S.S. depuis longtemps. J'espère que vous me croyez capable d'avoir pris cette décision en connaissance de cause. Ce qui m'intéresse, ce sont les intelligences étrangères qui ont atterri sur Terre et avec lesquelles, manifestement, vous êtes en relation.

— Vous parlez par énigmes, docteur.

— Bon, soupirai-je, ennuyé. Si vous n'avez pas le droit de discuter de ce sujet, je m'en entretiendrai avec d'autres personnes. En tout cas, je m'intéresse aux Extra-terrestres. J'ai besoin d'un moyen de transport pour aller sur la Lune. Il ne doit pas être repéré, de quelque manière que ce soit. Zonta me livrera le codateur manquant. Ensuite, nous verrons. Entretemps, qu'il ne vous vienne pas à l'idée de vouloir m'enlever le codateur ou le projecteur d'écran. Ces appareils sont réglés sur mes fréquences cérébrales et celles du docteur Robbins. Toute personne qui se les approprierait serait immédiatement désintégré. Est-ce que cela vous suffit pour l'instant ?

Il fit signe que oui et indiqua la surface de l'eau.

Nous le suivîmes. Annibal pendant quelques instants eut un pas incertain et un regard « traversant les murs » et je sus qu'il mettait Kiny au courant. Les derniers développements étaient instructifs.

— Attaque dans une bonne heure seulement, m'informa-t-il ensuite. Reling veut laisser décoller l'appareil de Maykoft en toute sécurité. Nos hommes vérifient justement par quelle astuce il a pu pénétrer dans la nouvelle zone interdite. Sans doute possède-t-il les pleins pouvoirs extraordinaires du Contre-Espionnage Africain. Je trouve cela plutôt risqué !

— Peut-être. Mais il aura d'excellents contacts. Attention !

Nous avons atteint la rive. L'un des deux Africains me tendit une combinaison de plongée.

Je débranchai le projecteur et passai la combinaison. Annibal se hâta de faire de même.

Dix minutes plus tard nous avions disparu dans l'eau.

À l'entrée du canal se trouvaient deux soucoupes de remorquage avec de puissants moteurs. Et nous nous sommes laissé tirer à toute allure vers la partie du lac à l'air libre.

Maykoft semblait être très sûr de son affaire. Il mit le cap sur la bande de rivage où j'avais vainement tenté un atterrissage impeccable. Il n'y avait pas trace d'un aéronef quelconque alentour, c'est-à-dire pas au sol. En l'air il régnait une activité intense.

Il nous fit un signe. Nous avons suivi son exemple, avons prudemment fait surface et regardé autour de nous. Les appareils de détection des avions de surveillance étaient très sensibles au point de pouvoir repérer même une tête émergeant de l'eau.

Nous avons replongé et nous nous sommes serrés contre la paroi de la rive. Que comptait faire Maykoft ?

Tout d'abord il laissa filer les deux remorqueurs sous-marins dans le grand lac où vraisemblablement ils allaient couler à l'endroit le plus profond par suite d'une inondation programmée d'avance des caissons de plongée et s'enfoncer à tout jamais dans la vase. C'était du travail sur mesure.

Lorsque ce fut fait, il nous adressa un signe rapide nous signifiant de le suivre.

Environ vingt mètres plus loin, il fila vers la surface avec un battement régulier des palmes et grimpa sur la rive, plate à cet endroit. Il se comportait aussi calmement que s'il n'y avait eu aucun avion de recherches alentour et aucune station spatiale équipée d'appareils efficaces.

Annibal et moi n'avons pas hésité une minute. Ensemble, nous avons quitté le lac, d'autant que les deux Africains avaient également grimpé sur la terre ferme.

J'ôtai le masque respiratoire et m'adressai à Maykoft.

— Je suis vraiment trop bien élevé pour vous demander si vous avez perdu la raison.

— Ne branchez pas votre écran protecteur, cria-t-il vivement. Cela signifierait un relevé d'énergie. Attention, docteur, mon appareil est juste à trois mètres devant vous.

Je regardai fixement devant moi mais je ne vis que du rocher couvert de galets.

— Système anti-repérage optique synchronisé avec un écran anti-détection, constata tranquillement Annibal. Eh bien ! c'est ce que nous voulions apprendre ! Cette science n'a tout de même pas mûri dans votre cerveau ?

— Bien sûr que non, confirma notre « libérateur » sèchement. Du reste, j'oubliais de me présenter. Je m'appelle Graham G. Maykoft.

Cet homme m'offrait surprise après surprise. Pourquoi n'utilisait-il pas un autre nom ? En réalité, cela n'avait aucune importance puisque normalement cela ne nous avançait à rien de connaître son identité.

J'inclinai la tête, saisis sa main tendue en invitation et le suivis prudemment.

Soudain, sans le moindre avertissement, un avion-hélico avec de puissantes turbines et deux groupes de réacteurs nucléaires aux extrémités des ailes en flèche apparut devant nous. L'appareil atteignait sans difficulté trois fois la vitesse du son et... il ne pouvait pas être détecté !

Je compris alors pourquoi les trois hommes pouvaient atterrir sans être dérangés le moins du monde sur une bande de rivage à découvert.

— Intéressant ! exprima Annibal. Je n'ai même pas vu cela sur la Lune. Oui a construit ces absorbeurs ? Vos amis du cosmos ? Logique, nul en dehors d'eux ne pourrait y arriver. Sur Terre, nous n'en sommes pas encore là. Eh ! mon grand, que conclus-tu de ce fait ?

— Que nous arriverons sur la Lune sans être découverts, n'est-ce pas, monsieur Maykoff ?

Je le contemplai en souriant.

— Ce n'est pas à moi d'en décider, docteur.

Je vous en prie, montez. Nous allons vous conduire en lieu sûr. Oh ! mais alors vous avez de la chance !

Il indiqua le ciel. Au jugé, plus de cinq cents avions-hélicos cargos du C.E.S.S. et de la Fédération des États Africains apparaissaient au même instant au-dessus des montagnes.

Quelques appareils atterrirent sur le plateau rocheux, en dessous de l'éboulis, d'autres firent pleuvoir leurs équipages de combat avec des autogyres sur une zone d'intervention délimitée avec précision.

Quelques secondes plus tard, le tonnerre se déchaîna. Des missiles de toutes sortes explosèrent contre les parois rocheuses derrière lesquelles on avait autrefois creusé les cavernes.

Je voulus appeler Kiny mais je n'obtins aucun contact. Annibal m'adressa une grimace explicite. J'en conclus que lui aussi avait déjà essayé, vainement.

Cet écran d'absorption singulier semblait ne pas laisser passer d'informations télépathiques, même pas celles qui avaient un destinataire bien précis. Mais à l'intérieur de la cloche invisible, je pouvais me faire comprendre parfaitement d'Annibal.

— N'essaie pas de quitter le champ protecteur sous un prétexte idiot, l'avertis-je mentalement. Kiny est amplement informée. Le Vieux finira bien par supposer que nous sommes désormais dans le champ d'influence d'un appareil neutralisateur !

Nous sommes montés dans l'appareil, avons pris place et avons observé l'enfer qui se déchaînait loin au-dessus de nous.

Nous ne pouvions pas recevoir les conversations par visiophone entre les pilotes et le commandant de l'opération ; c'était un inconvénient du dispositif.

Je regardai autour de moi d'un œil inquisiteur mais nulle part je

ne pus découvrir un groupe susceptible de produire l'écran d'absorption.

Maykoft parut deviner mes pensées. Il eut un sourire moqueur. En outre, ses compagnons africains n'étaient certainement pas disposés à dire quelque chose.

— Vous cherchez inutilement, docteur. L'appareil est très petit et encastré à un endroit où il peut difficilement être découvert.

— Vos amis du cosmos ont fait du bon travail.

— Je me garderais de faire de telles affirmations, dit-il en riant.

J'eus l'impression qu'il s'amusait.

Je l'examinai de très près.

Se pouvait-il que Reling se soit trompé au sujet de l'atterrissage soi-disant constaté d'un astronef étranger ? Peut-être n'était-ce qu'un cargo de ravitaillement du Tombaal plus gros que d'habitude ?

Si les savants de la coalition révolutionnaire avaient fait une découverte grandiose, un avion gros-porteur normal pouvait facilement être pris pour un astronef inconnu.

Je sentis des gouttes de sueur se former sur mon biomasque. Naturellement, Maykoft le remarqua immédiatement.

Pour la première fois je le vis égayé.

— Vous vous sentez mal, docteur ?

Je me maîtrisai du mieux que je pus.

— Pas encore ! Après tout, ma raison me disait que l'identité de ceux qui me conduiront dans la ville lunaire de Zonta n'avait aucune importance. Cependant, je ne vous crois pas capables, vous et vos experts, de développer jusqu'au stade final, c'est-à-dire prêt à l'emploi, un appareil à double effet de ce type. Nous verrons. Ne voulez-vous pas enfin décoller ?

— Pour entrer en collision avec un chasseur Tesco qui ne pourra m'éviter parce qu'il ne me détecte pas ? Non, docteur Nang-Tai, il va vous falloir patienter encore un peu. Ici, vous êtes en sécurité. Et puis vous avez toujours vos armes. Je ne vous les ai pas réclamées.

— Ce que je n'aurais d'ailleurs pas admis, monsieur Maykoft.

Il rit doucement. Son visage aux rides profondes se détendit.

— Voyez-vous, Doc, c'est justement ce que je me suis dit.

Annibal et moi venions d'apprendre une chose de plus. Cela posait un problème que d'avoir des relations avec un membre du C.E.S.S. formé par les services, même s'il n'était plus en service actif depuis plus de vingt ans.

Cet homme était non seulement un psychologue intelligent, capable de penser rapidement, mais en outre un combattant agissant froidement. Les hommes de son espèce savaient toujours jusqu'où ils pouvaient aller. Il avait su où étaient ses limites, du moins jusqu'à présent !

Avez-vous seulement déjà essayé d'identifier, depuis un avion volant à grande vitesse et haute altitude, un paysage montagneux infiniment vaste que vous n'avez jamais vu auparavant ?

Dans ce cas, les impressions des cartes géographiques s'effacent en une seconde. Sans cesse surgissent de nouvelles chaînes montagneuses, des massifs déchiquetés et des gorges sinueuses comme des serpents. Et quand le pilote s'écarte, ne fût-ce que légèrement, de la ligne droite, la même montagne vue sous un autre angle vous apparaît toute différente de ce que l'on avait mis en mémoire quelques instants plus tôt.

Pour nous, cela signifiait, pour vous donner une idée claire de la situation, que nous ne savions plus où nous étions, quelles contrées nous survolions et à quel pays d'Afrique orientale appartenaient les montagnes s'étendant en dessous de nous.

Cela pouvait encore être l'Abyssinie tout autant que la Somalie ou le Kenya.

Le contact télépathique avec Kiny Edwards était interrompu, et donc un relèvement de notre position impossible. Par ailleurs, le microémetteur radio dans le muscle de ma cuisse droite ne fonctionnait plus et je ne pouvais jeter un coup d'œil à l'enregistreur de relief synchronisé avec les palpeurs de sol. Graham G. Maykoff avait veillé à cela.

Mais une chose était certaine : nous ne nous trouvions pas au-dessus de l'océan Indien. L'étendue d'eau sous nos ailes était beaucoup trop petite.

Je pouvais imaginer de façon vivante ce qui se passait au quartier général du C.E.S.S. : Platon crachant sans cesse de nouveaux résultats, et ces perspicaces messieurs débattant des innombrables possibilités concernant notre soudaine disparition.

Je supposais toutefois que quelqu'un aurait l'idée glorieuse que nous pouvions nous trouver à l'intérieur d'un écran d'absorption. Le vaisseau spatial arrivé sans être repéré rendait en réalité la chose facile à concevoir.

— Le vaillant garçon décrit de larges cercles, annonça soudain Annibal. Cela fait maintenant la troisième fois que je vois la montagne couverte de neige. Tu peux faire confiance à ma mémoire !

J'étais arrivé à la même constatation. Cette tentative pour nous donner le change me rassura ; elle prouvait bien que la forteresse préhistorique ne pouvait pas être aussi éloignée de notre base abandonnée que Maykoff essayait de nous le faire croire.

Je me décidai à mettre un terme à cette bêtise. Peut-être, et cette pensée me brûla, que l'ancien agent du C.E.S.S. attendait seulement une remarque à ce sujet.

N'avions-nous pas un quotient d'intelligence de plus de cinquante

N.O. ? Des hommes avec ces valeurs devaient en réalité s'apercevoir d'une supercherie de ce genre.

— Monsieur Maykoft, l'interpellai-je d'une voix forte, quand allez-vous enfin mettre un terme à vos cabrioles ? Atterrissez ! Notre temps est précieux !

Il tourna lentement la tête, m'examina avec un sourire ironique et dit :

— Vous avez pris votre temps pour arriver à votre constatation, Doc. Pourquoi ?

— Il est rare que je sois impoli, lui appris-je.

Il échangea un regard avec l'un de ses silencieux compagnons. L'Africain se contenta de hocher la tête.

Dès cet instant, Maykoft mit le cap sur sa destination. Il ne se souciait pas des appareils de la surveillance aérienne qui surgissaient partout.

Je me demandais sous quels prétextes il parvenait toujours à décrocher de son bureau de Johannesburg sans attirer l'attention. Il prétextait vraisemblablement avoir constamment à faire au-dehors, une mission secrète quelconque. Certainement livrait-il aussi parfois un petit groupe de gangsters de moindre importance dont il n'avait cure, ou un groupe politique extrémiste. Ce genre d'actions inspirait toujours confiance. En tant qu'ancien agent du C.E.S.S., il devait savoir comment mener à bonne fin de telles affaires de façon élégante et convaincante.

Il était et n'en demeurerait pas moins un homme de métier qu'il fallait manipuler avec la plus grande prudence.

— Ce n'est pas lui le personnage important, m'avertit Annibal sur le mode psi. N'oublie pas que nous devons en premier lieu nous occuper des gens responsables du désastre sur la Lune et sur Mars. Maykoft n'a certainement pas appuyé sur les sinistres boutons de commandes. Il s'agit de quelqu'un d'autre ; des initiés de toute première catégorie.

— Minus, j'essaie justement de trouver la trace de ces inconnus. Et Maykoft est trop intelligent et trop impénétrable pour pouvoir être classé comme quantité négligeable.

— Comme vous l'entendez, général ! Je suis, comme toujours, un serviteur obéissant.

Devant nous surgit un puissant massif rocheux, chauffé à blanc par le soleil, avec d'innombrables gorges et canyons.

Maykoft réduisit la vitesse. Les réacteurs de sustentation se mirent en marche. Nous étions arrivés.

Malheureusement, je n'avais aucune idée de l'endroit où nous étions et – ce qui était encore pire – je ne pouvais envoyer ou recevoir d'information.

— Major Utan, dès à présent c'est le plan secondaire qu'il faut suivre. Nous ne pouvons compter sur un appui extérieur, il faut donc que nous présentions un grand intérêt pour notre adversaire.

— Compris, monsieur.

J'avais donné là un ordre d'importance. Dès à présent nous allions culbuter tout ce que les experts du C.E.S.S. avaient calculé.

Cela pouvait amener soit le succès, soit l'échec de notre entreprise. Je me proposais de détruire aussi vite que possible ces machines qui produisaient cet écran impénétrable à double effet.

La façon d'opérer était encore inscrite dans le ciel astral. Il nous fallait tout d'abord survivre et gagner un certain degré de confiance.

CHAPITRE VIII

Si la forteresse rocheuse avait été aménagée en ouvrage offensif et défensif par un peuple préhistorique qui avait mis à profit les réserves d'eau et les cavités naturelles disponibles, il était certain que les hangars étaient d'une époque plus récente.

Les portes d'acier qui s'ouvrirent étaient assez larges et assez hautes pour laisser entrer un clipper stratosphérique. Le camouflage était excellent. Il ne pouvait avoir été dressé qu'avec les moyens les plus modernes.

Tel était donc le siège du Tombaal, cette organisation terroriste africaine de réputation fâcheuse que la confédération enfin réalisée des peuples africains ne satisfaisait toujours pas.

Que voulaient donc en vérité obtenir ces gens ? Ils possédaient un pays gigantesque et fertile ; non, un continent entier, et ils s'étaient mis d'accord. Il y avait un gouvernement central, des lois cohérentes, une alimentation assurée et une grande industrie qui florissait rapidement.

Le « dernier cri », comme avaient dit les reporters européens, fut une exigence du Tombaal qui réclamait aux Européens une première somme de huit milliards de ducats européens à titre d'indemnisation pour la longue oppression colonialiste qu'ils avaient fait subir à l'Afrique.

Même des hommes très tolérants en avaient eu le souffle coupé et furent consternés d'autant que les Euro-ducats étaient la meilleure monnaie, la plus sûre en l'an 2010.

Puis l'Union Européenne ne satisfaisant pas à la demande, on en était arrivé à des actes de violence d'une brutalité bestiale, non pas contre des Européens ou des étrangers en vacances mais surtout contre les leurs, les Noirs des peuples africains.

Cela dépassait notre entendement ! Jusque-là, le gouvernement de la Fédération Africaine s'était refusé à mettre cette affaire dans les mains du C.E.S.S. et à nous donner les pleins pouvoirs d'intervention. Par conséquent nous avions les mains liées. Nous n'avions pas l'audace d'intervenir dans les affaires internes des confédérations de peuples.

Il est vrai que, depuis le début du mois de septembre 2010, la situation était toute différente.

Nous savions et nous pouvions prouver que les Extra-terrestres

avaient atterri en Afrique.

La sécurité de toute l'humanité s'en trouvait menacée. C'était là une situation relevant du C.E.S.S.

Je pensais à tout cela quand, après un accord préalable avec Annibal, je branchai en un éclair mon projecteur d'écran de protection. Cela se produisit après que l'on eût fait entrer l'avion dans un hangar.

Graham G. Maykoft bondit de son siège de pilote.

— Débranchez cela immédiatement ! cria-t-il hors de lui. Vous devez déconnecter ces écrans. On peut nous repérer. Arrêtez-les !

Je l'examinai avec un sourire ironique. Le lourd radiant martien était posé au creux de mon bras droit.

— Le faible rayonnement énergétique sera largement couvert par plus de cinq mille propulseurs nucléaires d'avions, expliquai-je d'un ton doctoral. Ici c'est moi l'ultra-physicien. Vous ne pensez tout de même pas sérieusement que nous allons nous laisser entraîner sans protection dans votre bastion ? C'est que les explications que je vous ai demandées n'étaient pas assez instructives, monsieur Maykoft !

Ses deux compagnons de vol ouvrirent les portes coulissantes et sautèrent à terre. Annibal et moi les suivîmes.

Dans le hall, je remarquai une dizaine d'hommes. Ils portaient des combinaisons ressemblant à des uniformes et avaient l'arme en bandoulière, et ils portaient des casques antitron !

À cet instant précis, Maykoft renonça à tout compromis.

— Liberté de tir, feu continu. Exécution ! dit-il sans émotion dans un visiophone-bracelet qui paraissait bien fonctionner à l'intérieur de l'enveloppe-écran.

Je vis des lueurs jaillir de plus de dix fusils mitrailleurs modernes.

Les balles explosives furent déviées sans peine par nos écrans individuels. Elles s'en écartaient comme des ricochets et explosaient partout sauf dans nos corps.

Maykoft lui-même avait choisi ma tête pour cible. Il envoya vingt-quatre projectiles de son lourd Henderley, très précisément au même endroit, au point que toute autre enveloppe protectrice eût été transpercée au plus tard après le vingtième impact.

Son chargeur était vide. La culasse resta ouverte. Il la regarda avec des yeux paraissant éteints. Machinalement, il chercha un chargeur de réserve plein. Les autres hommes avaient également cessé le feu.

Jouant son rôle, Annibal éclata d'un rire aigu à faire mal aux tympans. Ensuite, il fit voler les fusils mitrailleurs des mains de cinq hommes en uniforme d'une manière telle qu'ils durent en avoir de vives contusions.

— Renoncez-y, monsieur Maykoft, ordonnai-je quand le

grondement des explosions eut cessé. Nous ne débrancherons pas nos écrans tant que nous n'aurons pas eu d'entretien avec une personnalité compétente. Et je précise qu'à mon avis vous n'en êtes pas une.

On nous dévisageait et l'on se torturait l'esprit pour trouver une solution mais avec des armes terriennes il n'y en avait pas ! Ils auraient pu tirer sur nous avec des canons de chars, le résultat eût été le même.

— Où est la personne compétente ? répétais-je. J'aimerais parler au chef et non à ses subordonnés.

J'avais compté recevoir un regard empli de haine mais Maykoft ne se laissa pas entraîner à cela. Au contraire, il fit un signe de tête presque favorable.

Avant qu'il ait pu s'exprimer, un grand écran s'éclaira au fond du hangar. On aperçut un Africain basané dont les cheveux blancs crépus sortaient de sous le casque antitron.

Je l'identifiai comme étant le professeur Barghe Nohrm, un Nubien, l'un des plus célèbres mathématiciens de la Terre. On ne pouvait méconnaître son visage fin sillonné de rides.

— Je regrette la réaction de mes collaborateurs, docteur Nang-Tai et je prie également le docteur Robbens de m'excuser. Par suite des derniers événements, votre suspicion est compréhensible. J'aimerais toutefois vous prier de déconnecter les champs énergétiques martiens. En fait, ils représentent pour nous une surcharge sérieuse. Comme ils sont incontestablement basés sur la technique quintidimensionnelle martienne, ils augmentent considérablement le risque de repérage. Je vous en prie, ne sous-estimez pas les nouveaux équipements secrets des stations spatiales et des engins de détection volant à haute altitude. Les hommes ont fait de grands progrès, je puis vous l'affirmer en tant qu'expert.

— Professeur Barghe Nohrm ? m'écriai-je sincèrement surpris. Le patron du radiotélescope géant du Kilimandjaro ? Ou est-ce que je me trompe ?

— Non, c'est moi. Je vous en prie, déconnectez vos écrans protecteurs. Plusieurs milliers d'avions de recherches tournent au-dessus des montagnes. Je vous garantis liberté et sécurité. Personne ne vous touchera ou ne vous contraindra à faire des choses que vous jugerez désagréables. Je vous en donne ma parole.

— Pouvez-vous la tenir ? demandai-je d'un ton dubitatif et moqueur. Professeur, nous sommes au courant des dernières exigences insensées du Tombaal et des massacres ultérieurs. Vous avez abattu des avions, fait exploser des centrales nucléaires dans le monde entier, fait sauter des barrages à l'explosif atomique et enlevé plus de cinq cents personnalités. Vous ne croyez tout de même pas sérieusement que je vais avoir confiance en votre promesse ?

Soudain, je n'en crus pas mes yeux ! En réaction inconsciente devant mes reproches, ce grand savant se mordit tellement la lèvre inférieure que des gouttes de sang en jaillirent.

— Monsieur Maykoft, veuillez expliquer la nouvelle situation, dit-il énérvé. Hâtez-vous !

— Nous ne vous ferons aucun mal, confirma Maykoft sérieusement. Les choses que vous avez mentionnées appartiennent au passé. Des forces raisonnables à l'intérieur du Tombaal ont écrasé en un tour de main les anciens meneurs. Plusieurs ont été tués car il ne restait pas d'autre solution, les autres ont été emprisonnés. Vous devriez savoir que depuis trois mois environ plus aucun méfait n'a été commis. Les otages ont été libérés. Ici règne désormais un nouvel esprit.

— Tiens donc ! Mais tout comme avant vous exigez de l'argent des anciennes puissances coloniales.

Il me dévisagea attentivement.

— Avez-vous quelque chose à redire à cela ? Nous négocions mais nous n'assassinons plus. Est-ce répréhensible à vos yeux ? Vous devriez savoir que l'Afrique a beaucoup à rattraper. Cela coûte cher. Nous aimerions avoir des crédits à long terme et à faible intérêt, mais bien sûr nous préférons des indemnisations exceptionnelles sans obligation de remboursement. Et maintenant, épargnez-moi d'autres questions, docteur Nang-Tai. Je trouve d'ailleurs étonnant qu'un criminel de votre envergure médite sur les méfaits des anciens dirigeants du Tombaal. Comment cette attitude peut-elle être compatible avec les mesures que vous avez prises sur la Lune ? Êtes-vous déjà au courant que là-bas, depuis votre départ, plus de vingt mille êtres humains ont péri, abattus par des robots martiens que vous avez techniquement activés et lancés contre les hommes ?

— Vous voulez parler du cerveau dirigeant Zonta, rectifiai-je, intérieurement bouleversé.

En fait, un gangster comme celui dont je devais jouer le rôle n'avait vraiment pas à s'émouvoir des atrocités du Tombaal. Au contraire, je devais me montrer partisan de ces choses-là en haussant les épaules. J'avais commis une grossière erreur.

— Comme je suis content que pour une fois la gaffe vienne de toi, m'annonça Annibal d'un ton sarcastique. Sois plus prudent !

— Décidez-vous, docteur, me pressa Maykoft. Vos écrans défensifs vont vous trahir plus vite que vous ne le supposez peut-être.

— Je connais les possibilités de la surveillance aérospatiale, dis-je en l'envoyant promener. En fait, je devrais me moquer des mesures prises par votre organisation. Il est vrai que ce qui me dérange c'est que vous soyez soudain devenus si pacifiques. Vous connaissez mes désirs ! Je veux aller sur la Lune chercher l'appareil de

commandement qui me manque encore. C'est pourquoi je vous pose pour la dernière fois la question qui m'intéresse. Des créatures extraterrestres ont-elles débarqué et les avez-vous mises en sécurité, ou non ?

Cette fois encore Grahma G. Maykoft garda le silence. Je remarquai qu'il réfléchissait intensément.

Le professeur Barghe Nohrm lui évita de prendre une décision.

— Vos suppositions sont exactes. Oui, nous avons localisé le vaisseau et avons préparé son atterrissage et avons veillé à lui fournir un garage à l'abri de tout repérage dans les hangars de cette base.

Je respirai, intérieurement. Enfin, le premier succès se dessinait. Je ne devais cependant pas oublier mon rôle. Maintenant, tout en dépendait.

— Je vous remercie de ce renseignement, professeur. Grâce à de splendides relations avec différents équipages de satellites j'avais d'ailleurs compris qu'un objet volant inconnu était descendu dans ces montagnes inaccessibles par voie de terre. L'écran anti-détection de ces intelligences est important pour mon projet. Comme bien certainement ce n'est pas par pure charité que vous nous avez, mon partenaire et moi, sortis de la base du C.E.S.S. menacée et conduits en sécurité, vous allez nous poser certaines conditions.

— Je ne m'attendais pas à une autre hypothèse de votre part, intervint Maykoft. C'est exact, nous avons des exigences en compensation.

— De quel ordre ? demandai-je d'une manière volontairement brève.

— Mais enfin, déconnectez vos écrans ! interrompit Nohrm. Vous mettez toute l'entreprise en danger !

— J'aimerais d'abord entendre vos conditions. La vitesse de notre réaction dépend de vous. Alors, qu'exigez-vous de nous ? J'espère toutefois que ce n'est pas la cession de notre pouvoir de commandement si péniblement acquis sur Zonta et sur le cerveau martien Newton ! Ce serait aller un peu trop loin, professeur.

— Nous souhaitons une participation à votre pouvoir, interrompit de nouveau Maykoft. Nous ne voulons pas tout, seulement une certaine partie. Autrement vous ne mettrez jamais plus les pieds dans la ville martienne de Zonta. Nous et nos amis sommes les seuls à pouvoir arranger cela.

— D'accord. Qui sont ces gens ? Veulent-ils asservir l'humanité ? Peut-être l'annexer dans un empire colonial galactique, comme voulaient autrefois le faire les envahisseurs dénébiens et plus tard les Hypnos ? Dans ce cas, je ne joue pas, monsieur Maykoft. C'est nous, le docteur Robbens et moi-même, qui donnerons les ordres. Je dois vous avertir immédiatement, messieurs ! Si vos alliés extra-terrestres

s'imaginent qu'ils pourront annexer la Terre et le système solaire sans notre collaboration, ils se trompent. Si seulement un vaisseau spatial de construction tout à fait étrangère émerge dans le système planétaire, les dispositifs de sécurité séculaires de défense de la partie martienne réagiront. Dans ce cas il n'y a pas que vos amis qui seraient perdus. Moi, par contre, je pourrais immédiatement faire fonction de commandant reconnu. Par suite de leur programmation spéciale, Zonta et Newton doivent obéir aux instructions des détenteurs de codateurs ayant un quotient d'intelligence de plus de cinquante Nouveaux Orbtons. Alors je n'aurai pas besoin de l'appareil supplémentaire qu'il me faut encore dans la situation actuelle. Accommodez-vous de la logique non-humaine de ces grands robots !

— Nous sommes prêts à des concessions de toutes sortes, déclara Barghe Nohrm avec une nervosité croissante. Mais je vous en prie, déconnectez enfin vos appareils ! Nous repérons l'arrivée d'avions de recherche que nous soupçonnons nombreux. Soyez tranquilles, nous serons corrects.

— O.K., cela suffit, me communiqua Annibal. Si l'on n'a toujours pas repéré nos écrans, on ne les localisera jamais. En tout cas j'arrête le mien.

Je saisis le levier de commande de l'appareil, gros comme une balle, qui pendait sur ma poitrine, et l'arrêtai. Le rideau énergétique scintillant s'effondra mais mon radiant martien faisait toujours peser sa menace.

— Ah, enfin ! dit Graham en respirant, soulagé. Je n'ai encore jamais rencontré un homme aussi méfiant que vous. Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que nous ne pouvons absolument rien vous faire ? Nous avons besoin de vous ! Ici il n'y a personne disposant d'un Q.I. de plus de cinquante N.O. Vous auriez pourtant bien dû le penser immédiatement.

— L'expression de votre visage ne me plaisait pas, dis-je en le embarrassant. Il nous faut être prudent. Ou bien vous imaginez-vous peut-être qu'il était simple d'obtenir l'autorisation d'étendre les recherches dans la ville lunaire ? En plus des efforts infiniment nombreux, cela a aussi coûté des sommes folles. Aussi ne vais-je pas remettre en jeu à la légère des résultats si chèrement acquis. Quand pourrais-je voir les Extra-terrestres et leur parler ? J'aimerais être personnellement informé des buts qu'ils poursuivent.

— Dès à présent, le professeur Barghe Nohrm se charge de cette tâche. Ici, je ne suis responsable que des dispositifs de sécurité et de l'organisation de la défense.

— C'était à prévoir.

— Pourquoi ne s'adresse-t-il jamais à moi ? se plaignit violemment Annibal. Mon petit ami, moi aussi j'ai un Q.I. de plus de

cinquante N.O. Vous me méprisez, n'est-ce pas ? Peut-être ma silhouette ne vous plaît-elle pas ? Avez-vous quelque chose à redire si mon cerveau est plus gros que mon corps ? Au diable ! Dites quelque chose ou je fais parler mon arme et... (sa voix mua sous l'effet de l'hystérie)... je vous envoie en enfer avec toute votre bande.

Je tournoyai sur moi-même et du tranchant de la main, frappai le nabot à la carotide. Il s'effondra et perdit connaissance.

— Oubliez cela, messieurs, expliquai-je très calmement. Mon collaborateur est un savant de talent. Malheureusement il n'a pas les nerfs particulièrement solides. Je vous demande pardon.

Naturellement on était depuis longtemps au courant de l'état d'esprit supposé d'Annibal. Nos émissions TV s'étaient suffisamment chargées de cela.

— Vous devriez lui retirer son arme destructrice, insista Maykoft. Je ne trouve pas très agréable de me promener constamment devant le canon irradiant d'un malade mental.

— Traitez-le avec respect et tout s'arrangera tout seul. Je dois refuser votre demande. Les connaissances du docteur Robbens sont irremplaçables. Veuillez en tenir compte. Par ailleurs, êtes-vous capable d'imaginer à quel point j'ai faim ? Les réserves alimentaires de la base « Soleil Levant » étaient plutôt maigres.

Maykoft m'examina avec une minutie telle que de nouveau je maudis son casque antitron. J'aurais donné cher pour pouvoir lire les pensées de cet homme singulier.

— Suivez-moi, monsieur. Nous pouvons vous offrir tout le confort.

Nous attendîmes qu'Annibal se fût remis de son évanouissement, simulé ! Il jura de façon effroyable et se dirigea en titubant vers la voiture électrique que l'on utilisait ici afin de ne pas vicier l'air.

L'aménagement de cette forteresse refuge avait sans doute coûté plusieurs millions, voire des milliards. Le labyrinthe était si vaste qu'une armée aurait pu s'y barricader confortablement. Divers généraux révolutionnaires en avaient eu l'intention, mais à cet égard le C.E.S.S. était intervenu et avait visé juste.

Un seul de ces rebelles aux agissements inhumains n'avait pu être attrapé : le général Gnure Wotkmaba à la réputation sinistre, qui après l'échec de sa grande offensive avait disparu sans laisser de trace des forêts pluvieuses du Congo, en compagnie d'un grand nombre de ses guérilleros.

CHAPITRE IX

Je m'étais attendu à trouver des anarchistes, voire des gangsters pour qui la vie de quelques milliers d'êtres humains n'importait pas s'ils pouvaient seulement y trouver leur avantage.

Après que nous eûmes un peu mieux fait connaissance avec le professeur Barghe Nohrm et ses proches collaborateurs, même Annibal, cet éternel méfiant, avait dû changer d'opinion.

Les hommes et les femmes qui étaient là ne cadraient tout simplement pas avec l'idée générale qu'on a l'habitude de se faire des groupes d'anarchistes. Ils n'étaient pas violents, se comportaient comme des hommes civilisés et possédaient tous presque sans exception une éducation supérieure à la moyenne. Un grand nombre parmi eux étaient diplômés de l'enseignement supérieur.

Comment tout cela pouvait-il s'harmoniser avec l'organisation meurtrière et mal famée du Tombaal ?

La solution à notre question n'aurait absolument pas posé de problème si nous avions pu nous livrer, ne fût-ce qu'une seule fois, à un espionnage des esprits.

Mais dans le labyrinthe de la forteresse, il semblait n'y avoir aucun être humain ne portant pas jour et nuit un casque antitron qui faisait échouer toute tentative.

Nous ne pouvions approcher de l'avoir mental de ce millier d'hommes. Et par conséquent, notre arme la meilleure et la plus affûtée s'en trouvait émoussée.

Le Nubien, le professeur Barghe Nohrm, était un gentleman de la tête aux pieds. Les autres Africains qui lui étaient proches ne se comportaient pas moins correctement. De nombreux Européens, Américains et Asiatiques présents montraient une gaieté confiante qui me faisait douter de ma tâche encore plus qu'avant.

Si ces hommes étaient responsables de la terreur régnant sur la Lune et sur Mars, alors je voulais bien jeter par-dessus bord toutes les expériences faites en tant que vieil agent du C.E.S.S.

Et voilà qu'à tout cela venait encore s'ajouter un facteur qui peu à peu me fut pénible !

Annibal et moi étions, selon le plan de Reling, des experts du legs martien qui avaient mal tourné et nous étions traités avec une réserve où l'on devinait sans équivoque un certain mépris. Quelques membres

de l'organisation Tombaal allaient même jusqu'à garder leurs distances à notre égard, poliment mais clairement. On ne voulait rien avoir à faire avec les massacreurs qu'il nous fallait être par suite des ordres supposés donnés à Zonta.

On nous tolérait, mais c'était tout !

J'avais supposé qu'il nous faudrait négocier avec des criminels sans caractère. Ce n'était nullement le cas. On ne nous proposait aucune sale besogne, et l'on ne ricanait pas non plus, avec un clin d'œil significatif, à propos de choses de nature à effrayer les honnêtes gens.

Qu'en était-il donc de cette organisation secrète ? À quoi jouait-on ici ? Ces gens n'étaient certainement pas des criminels ni des anarchistes à marcher sur des cadavres.

Maintenant, je voyais notre ancien collègue du C.E.S.S. avec d'autres yeux. Ici il semblait se sentir à son aise. Il veillait au maintien de l'ordre, il distribuait de justes punitions en cas de délit quelconque, généralement futile et dû à l'alcool, mais ses pensées ne tournaient pas du tout autour d'une « fusillade de sang-froid ».

S'il avait fait ouvrir le feu sur nous, c'était uniquement parce qu'il considérait que cette base irremplaçable était extrêmement menacée. Il est vrai que dans cette situation sa réaction avait été sévère.

Mais – et perplexe, je me posais la question – est-ce qu'à sa place je n'aurais pas agi de la même façon ? N'aurais-je pas, moi aussi, fait abattre deux ennemis de l'humanité — criminels marqués au fer, convaincus d'espionnage du legs martien – avant qu'ils ne puissent, par leur entêtement, mettre tout en danger ? J'aurais vraisemblablement pris la même décision.

Telle était la situation juste deux jours après notre arrivée. Nous étions alors le 8 septembre 2010.

La surveillance aérospatiale tournait toujours à plein régime. Sans doute Reling devait-il poursuivre cette onéreuse folie afin de trouver l'occasion discrète de surveiller en permanence les territoires concernés.

Annibal et moi n'avions pas progressé d'un seul pas. On ne nous avait même pas enlevé nos dangereux radiants ni nos projecteurs d'écran. Je possédais encore mon codateur martien avec lequel je pouvais à tout moment appeler Mars et la Lune à vitesse superluminique.

J'en avais même fait l'essai en présence de scientifiques du Tombaal et, vous pouvez me croire, ces messieurs avaient l'œil fixé sur moi, et de très près !

J'avais sué sang et eau, comme on dit si justement en langage populaire, mais Zonta avait effectivement répondu. En vérité, je n'y comptais plus !

Puis le robot géant m'avait rendu un service inestimable. Il faut dire que sa déclaration coïncidait parfaitement avec l'histoire inventée par le C.E.S.S., à savoir qu'il me manquait encore, à moi l'ultra-physicien Nang-Tai, un appareil important.

Zonta avait dit textuellement :

— Votre droit à la succession et votre pouvoir de commandement doivent être dès à présent interprétés négativement. Mes dispositifs de sécurité m'interdisent d'obéir.

Ces paroles avaient été parfaitement entendues, notées et exactement comprises.

Bien entendu, même des as comme Borghe Nohrm étaient passés à côté de la signification réelle, certes à un cheveu près, mais tout de même !

Cela s'était produit environ une heure plus tôt. On s'était retiré. Ensuite, un médecin originaire de Tunisie, spécialiste en neurologie, avait encore une fois tenté de nous convaincre de porter nous aussi des casques antitron.

Nous avons de nouveau refusé sous le prétexte invérifiable que des hommes ayant eu une augmentation de quotient n'étaient plus sensibles aux influences parapsychiques de toute sorte.

Il l'avait cru, se disant que sinon nous eussions depuis longtemps été découverts par les télépathes du C.E.S.S.

Oui, vous avez bien lu ! Par les télépathes du C.E.S.S. ! Annibal et moi étions tombés des nues quand le neurologue tunisien, il s'appelait le docteur Ali Ben Hafid, avait affirmé que le C.E.S.S. comptait dans ses rangs trois télépathes d'un haut niveau de développement psi.

Comment pouvait-il le savoir ? Qui donc avait livré l'information ? Je maudis notre Vieux qui à mon avis s'était ouvert de notre secret à de trop nombreuses personnes.

Cela s'était bien sûr produit à l'occasion d'événements importants mais cela me dérangeait.

Nous avons de bonnes raisons de refuser de porter les casques comme couvre-chefs.

Si par suite d'un raté quelconque, fort convenable, l'écran absorbant devait être supprimé, ne fût-ce qu'un bref laps de temps, nous ne pourrions alors pas entrer en contact avec Kiny. Elle attendait que nous l'appelions, cela ne faisait aucun doute. Il était vraisemblable que les experts du C.E.S.S. avaient depuis longtemps découvert la raison de notre brusque surdité psi.

C'était peu après vingt heures. Annibal était venu chez moi. Chacun de nous disposait d'un appartement confortablement installé. Je me demandais pourquoi les hommes chargés de la surveillance aérienne n'avaient jusqu'alors pas réussi à repérer la radiation énergétique de la centrale électrique. Le courant devait bien être

fabriqué quelque part !

Ce n'est que plus tard que j'appris l'existence d'une centrale hydroélectrique, certes antique, mais fonctionnant impeccablement, dont les turbines étaient alimentées par une rivière souterraine.

Naturellement, les génératrices normales ne pouvaient pas non plus être prises pour des appareils martiens. Elles étaient étalonnées pour des réacteurs nucléaires et pour des bancs-convertisseurs directs.

Tandis qu'Annibal cherchait vainement des impulsions cérébrales, je vérifiai notre équipement micronisé. Il était en parfait état. D'ailleurs on ne nous avait pas fouillés pour découvrir des armes cachées ou autres choses.

— Je n'attends pas plus longtemps, transmis-je au nabot par télépathie. La situation est tellement anodine que de minute en minute le danger me paraît augmenter dans l'ombre. Ou bien Nohrm se prête immédiatement à mes exigences et me présente aux voyageurs du cosmos, ou bien j'agis de ma propre initiative.

— Est-ce que cela signifie la mise à feu d'armes nucléaires micronisées ?

— Exact. Nous n'avons plus le choix. Je veux et je dois savoir qui sont les instigateurs des événements sur la Lune, sans même parler de Mars ! Prépare-toi, petit !

Sans un mot, il se leva de la couchette moelleuse et vérifia soigneusement son arme de service dissimulée par des spécialistes du C.E.S.S. dans ses vêtements.

À commencer par les boutons sur les fermetures magnétiques jusqu'aux chaussures, tout paraissait normal ou banal. Les microbombes à fusion avaient les formes les plus diverses car elles devaient s'adapter à toutes les cachettes.

À cet égard, Graham avait été l'adversaire que je redoutais. Il connaissait de longue date les méthodes de travail du C.E.S.S. Il est vrai – et c'était rassurant – qu'il ne pouvait plus être très au fait de nos microtechniques les plus récentes. L'évolution ne s'était pas arrêtée au cours des vingt dernières années.

Notre ceinturon, apparemment normal, était le même que celui porté sur la Lune par les chercheurs de toutes les disciplines. Les boucles suspendues pour les outils réservaient des surprises et les boucles de fermeture étaient encore plus dangereuses.

Nos munitions, des missiles thermiques, se trouvaient avec les semelles amovibles, à l'intérieur des profils en plastique de nos chaussures. Somme toute, nous aurions pu, sans plus de façon, transformer ce vaste labyrinthe souterrain en enfer atomique.

Mais je ne le voulais pas ! Les personnes ici présentes ne me paraissaient pas assez dangereuses, et surtout elles ne semblaient pas vouloir nuire au genre humain, pour que j'en arrive à des mesures

aussi radicales.

— Nous n'allons donc pas mettre mon plan à exécution ? demanda Annibal, déprimé. Si nous maîtrisons Maykoft, le neurologue ou un autre dirigeant, sans nous faire remarquer, et si nous lui enlevons son casque antitron, nous apprendrons la vérité en quelques secondes.

— Non, c'est exclu ! Mon petit, on découvrirait rapidement le but de cette agression. Je...

Je m'arrêtai au milieu de ma phrase. Au loin on entendait des bruits étranges. Ils s'amplifièrent.

— Des coups de feu, constata Annibal, le souffle coupé. Non, ce sont de longues rafales d'armes automatiques. Mais je ne puis détecter personne. Si, des ondes me parviennent. Quelqu'un a perdu son casque antitron. Et maintenant ils sont déjà plusieurs !

Nous étions figés, semblables à des statues de pierre. Quand des bruits se firent aussi entendre tout près de nous, je dus abandonner l'état de rigidité due à la concentration, dans lequel je venais juste d'entrer. Cela attirerait déjà assez l'attention si Annibal paraissait être sous narcose.

— Continue. Ne te laisse pas déranger. Je retiens les visiteurs. Attention, petit ! Je suppose qu'ils établissent une relation entre nous et les troubles. En tout cas, ils vont vérifier si nous sommes encore ici à boire paisiblement notre whisky. Ne te laisse pas déranger. Allongez-toi de nouveau. Fais semblant d'être malade, d'avoir des maux de tête ou n'importe quoi. L'effet du coup que je t'ai donné n'est pas complètement effacé.

Il se laissa tomber sur la couchette et ferma les yeux. À partir de cet instant, on ne pouvait plus lui parler. Il s'était retiré dans l'univers parapsychique.

Je dirigeai mon regard vers la porte et attendis. Elle était verrouillée bien que j'aie exigé qu'on s'en abstienne. Mais bien sûr on ne voulait pas se montrer trop étourdi.

Quelqu'un enfonça la porte en bois dur. Dehors se trouvaient cinq hommes armés sous le commandement de Graham Maykoft. Le bruit de la fusillade s'entendait nettement.

Je le regardai avec une expression ironique sur le visage.

— Entrez donc ! Si les troupes aéroportées du C.E.S.S. ont été larguées, veuillez m'en avertir à temps ! Dans ce cas, vous aurez l'intelligence de mettre votre appareil à ma disposition. Je puis également vous mettre en sûreté, bien entendu pas en Afrique.

Il entra vraiment et regarda attentivement autour de lui. Il fit à peine attention à Annibal ; il ferma les yeux sur mon arme prête à tirer.

— Je suppose que vous n'avez quitté vos appartements qu'en ma

compagnie, n'est-ce pas ? commença-t-il.

— Vous devriez le savoir. Au fond, qui donc se révolte contre vous ? À en juger par les rafales que l'on entend, vous avez donné l'occasion au minimum à deux ou trois cents hommes de s'équiper en armes modernes. S'agirait-il de ces gens qu'avec une pointe de générosité incompréhensible vous n'avez fait qu'emprisonner au lieu de les faire fusiller sur place ? Monsieur Maykoft, il faudrait éviter de telles erreurs !

Il s'enferma dans un mutisme total et fit fouiller nos appartements.

Finalement, son attitude combative se relâcha. Dehors, la fusillade ne s'était pas encore tue, au contraire elle approchait et s'intensifiait.

— Nous... nous vous supplions de nous aider, dit-il enfin en hésitant et manifestement poussé par la nécessité.

— Qu'est-ce que j'entends ? Vous avez besoin de mon aide ? m'étonnai-je.

— C'est-à-dire de l'entrée en action de vos armes énergétiques, expliqua-t-il en s'emportant. Eh oui, quelques gardiens imprudents ont commis l'erreur de l'année. Le général Gnure Wotkmaba s'est évadé avec cinq cents hommes environ. Il s'est emparé d'un dépôt d'armes que nous ne connaissions pas. Là-bas se trouvent aussi de petits projectiles nucléaires.

Je me levai. Annibal s'anima presque au même instant. Il semblait avoir achevé sa reconnaissance dans les consciences.

J'attendis ses informations qu'il me donna très rapidement.

— Exact. Le tueur du Congo s'est évadé. Ce ne serait pas tragique s'il n'avait pénétré jusqu'aux abords du hangar où se trouve l'astronef des étrangers. C'est là-bas qu'il veut aller. Il est très bien informé et il est également au courant de notre arrivée. Il compte sur notre aide.

En une seconde il s'était produit un revirement de situation. Les nouveaux maîtres, apparemment pacifiques, du Tombaal avaient grandement sous-estimé le général révolutionnaire. Si ce gaillard sans scrupule attaquait avec cinq cents hommes, des combattants aguerris possédant un équipement de premier ordre, il avait toutes les chances de reconquérir la forteresse.

— Docteur Nang-Tai, me cria Maykoft, perdant le contrôle de soi, j'attends votre réponse ! L'astronef est menacé. Wotkmaba a verrouillé les accès. Il menace d'intervenir avec les armes atomiques. Vous pouvez rapidement liquider la situation avec vos radiants et surtout avec vos écrans protecteurs.

— Pourquoi le ferais-je ? fut ma réponse. Vous vous êtes comporté à mon égard de façon correcte sur le plan social mais toutefois insuffisante. Mes souhaits n'ont même pas été étudiés à fond.

Annibal brancha son écran protecteur. Le mien s'était allumé une

fraction de seconde plus tôt. Ainsi étions-nous devenus inattaquables pour Maykoft.

À cet instant, une voiture électrique s'arrêta dehors. Le professeur Nohrm en personne fit son apparition. Parmi les hommes qui l'accompagnaient je ne connaissais que le neurologue, le docteur Ali Ben Hafid et l'ancien ministre des Affaires étrangères de la F.E.A., le docteur Bury Neteme.

— Vous ne devez pas vous commettre avec ces criminels, docteur ! me cria l'astrophysicien, ému. Monsieur, s'il arrivait que vous pactisiez avec ces hommes que nous n'avons pu vaincre que par la ruse, l'humanité serait perdue. Wotkmaba veut vous utiliser à ses fins, non seulement vous, mais aussi les étrangers qui ont atterri ici, nos amis avec lesquels je suis en contact depuis plus de six mois. Pour ce faire, j'ai utilisé le radiotélescope du Kilimandjaro. Docteur Nang-Tai, je vous donne ma parole d'honneur que ces êtres intelligents sont tout à fait innocents des catastrophes sur Mars et sur la Lune. Ce n'est que par hasard qu'ils ont atterri au même moment. Ils sont venus pour nous demander assistance, à nous les hommes, contre des ennemis puissants sortis des profondeurs de l'Univers. Je vous en prie, croyez-moi ! Aidez-nous à recapturer Wotkmaba !

J'avais le vertige. Cela n'avait-il pas été, depuis le début, mon interprétation que Reling ne voulait pas reconnaître ?

— Parlez, professeur, ordonnai-je vivement. Parlez vite, et avant tout dites toute la vérité ! Comment se fait-il que les inconnus aient eu l'idée de demander assistance justement aux Terriens techniquement et scientifiquement sous-développés, contre des conquérants de l'espace d'un niveau apparemment très élevé ? Vos amis devraient pourtant s'apercevoir, en voyant nos astronefs primitifs, nos industries et des milliers d'autres choses, que nous n'en sommes absolument pas capables ! Actuellement, il nous faut encore des semaines simplement pour atteindre Mars, cette planète proche de la Terre. Ces gens nous sont de beaucoup supérieurs. Comment en sont-ils venus à l'idée qu'ils allaient trouver de l'aide sur Terre précisément ? C'est absurde, professeur !

Maykoft prit la parole en m'examinant d'une manière singulière. Soudain, une lueur étrange brilla dans ses yeux gris. Ce fut du moins l'impression que j'eus.

— Je vais vous le dire, docteur. Il n'y a pas si longtemps, un officier incroyablement habile du C.E.S.S. engagea une comédie dans laquelle il fit entrer le legs technologique de Mars. Ce fut l'entreprise la plus gigantesque et la plus géniale de l'humanité... En fait, cet agent actif du C.E.S.S. aux dons parapsychiques extraordinaires parvint à bluffer les Orghs, techniquement et militairement supérieurs aux Terriens, d'une façon telle qu'ils se retirèrent, tremblant de peur,

devant la puissance supposée du maître fictif de l'Univers. L'officier, un général de brigade du C.E.S.S., se fit passer pour Tumadschin Khan, le maître de plusieurs milliers de systèmes solaires. Ses films d'animation et ses acteurs masqués faisaient si réels que même les Hypnos furent glacés de peur. Cet homme a également fait mettre au point les casques antitron. Lui-même n'en a jamais eu besoin car il était insensible aux influences hypnotiques. Il en est de même de son collègue, un homme de petite taille. Je me demande, docteur, pourquoi vous non plus n'avez pas besoin de casque. Je me demande en outre pourquoi le C.E.S.S., qui n'a jamais fait d'erreur, a attendu si longtemps pour investir la vieille base, jusqu'à ce que vous soyez en sécurité ! Docteur, ne découvrez-vous pas là quelques singularités ?

Son sourire s'agrandit. Il me révéla qu'il avait depuis longtemps vu clair dans mon jeu.

D'une voix sourde, il poursuivit :

— J'ai veillé à la désorganisation du Tombaal criminel. Les hommes et les femmes que vous voyez ici le voulaient également. Leurs demandes d'une aide de développement, correctement présentées, ne peuvent guère être qualifiées de méfaits, au contraire. Je me ferai l'apôtre de cela à condition que...

— ... Que posez-vous en principe ? l'interrompis-je calmement.

— À condition, monsieur, que le C.E.S.S. soit d'accord avec cela. Pour terminer, je puis confirmer la déclaration du professeur Nohrm. Les étrangers qui ont atterri ici en secret sont inoffensifs, ils ne sont même pas armés. Ils ignorent ce qu'est une arme et pourtant ce sont d'éminents savants. Nous ne portons les casques antitron que pour ne pas être découverts par certains télépathes du C.E.S.S. L'écran neutralisateur de la petite nef spatiale – ce n'est qu'une navette – ne peut pas en réalité protéger la forteresse entière. Et encore une chose, docteur : cette pièce est à l'abri de toute oreille indiscrete ! Wotkmaba ne peut en aucun cas entendre ce qui se dit ici.

Annibal me jeta un regard où s'exprimait toute sa détresse morale. Moi, par contre, je changeai de voie en un éclair. J'étais prêt à tout jouer sur une seule carte. Je croyais leurs déclarations.

— Capitaine Graham G. Maykoft, ex-agent du C.E.S.S., numéro de code NN-17, dernier commandant de la base du C.E.S.S. « Soleil Levant », enlevez votre casque antitron et détendez-vous !

Cet homme trapu, musclé, se mit à trembler. Je n'avais nul besoin de regarder ses yeux brusquement humides pour perdre ce qui me restait de contenance. Il avait compris que je venais de lui manifester toute ma confiance.

Il s'arracha le casque de la tête, se mit au garde-à-vous et se détendit ; mais il souriait toujours.

De toutes mes forces je m'emparai de sa conscience. Il gémit

atrocement et son visage changea de couleur, mais il ne pensa pas à se départir de son attitude respectueuse.

Je pénétrai jusqu'au tout dernier recoin de son subconscient.

Oui, il avait dit la vérité ! Il n'était d'ailleurs pas membre véritable du Tombaal mais s'y était infiltré comme espion, selon la tactique éprouvée du C.E.S.S. Tout d'abord il avait passé au crible les membres humainement honnêtes de l'organisation, il les avait fait basculer dans le camp de la moralité et ensuite il avait anéanti les monstres congolais.

Je le libérai. En gémissant, il tituba en arrière.

— Vos ordres, monsieur ? bégaya-t-il.

Le visage du professeur Barghe Nohrm était devenu livide.

— Qui... qui êtes-vous ? demanda-t-il en hésitant.

— Général de brigade HC-9, agent du C.E.S.S. pour « missions spéciales ». Je vous recrute dès à présent, vous et vos collaborateurs, comme troupes auxiliaires de mon organisation. Vous êtes sous mon commandement. Voici le major MA-23. Nous portons des masques. Bien entendu nous n'avons jamais influencé Zonta mais nous voulons savoir qui en est responsable. Et ce n'est pas vous non plus. Puis-je m'en remettre à vos dires que vos amis du cosmos sont dignes de confiance et pacifiques ?

Le vieil homme se mit à pleurer. J'en fus profondément ému. Je ne peux pas voir pleurer des hommes âgés aux idéaux aussi remarquables.

Il se contenta d'acquiescer de la tête. Il ne pouvait pas parler. Une brève vérification de conscience me convainquit que lui et ses adhérents disaient toute la vérité.

Une question m'agitait encore. Elle me tourmentait depuis déjà longtemps.

— Au début, vous ne vous êtes pas méfié de moi mais vous m'avez pris pour un savant criminel. Pourquoi avez-vous pris la décision de me libérer de la base ?

— Nos amis du cosmos nous en ont priés. Ils espéraient pouvoir s'entendre avec vous et étaient prêts à aller vous chercher l'appareil supposé manquant. J'ai empêché une prise de contact immédiate car j'étais devenu soupçonneux. Les morts du chasseur bombardier cadraient trop bien avec un plan du C.E.S.S. En outre, on vous laissait trop longtemps en paix. Certaines choses ne collaient pas, monsieur.

— Nous ne voulions pas le croire, intervint le neurologue. Si cela avait dépendu de moi, vous seriez déjà sur la Lune. Nos partenaires du cosmos sont désespérés de la perte de leur navire mère. Par ailleurs nous avons dû leur avouer que ce Tumadschin Khan qui apparemment est devenu célèbre dans la Galaxie, n'était qu'un personnage d'illusion. Nous avons nous-mêmes besoin d'aide. Cela a moralement abattu nos

amis. Peut-être pouvez-vous nous aider.

— Peut-être. Je possède effectivement plus de cinquante N.O. et mon codateur est authentique.

— Nous l'avons constaté par des télémesures, monsieur, me fit-il comprendre avec un léger sourire. Voyez-vous, monsieur, nous ne sommes pas des combattants armés mais nous savons utiliser notre cerveau.

— Vos ordres, monsieur ? intervint Maykoff, cet homme aux dons essentiellement pratiques. L'affaire devient sérieuse. Le général doit disposer d'un arsenal puissant. J'estime qu'il va bientôt vous appeler.

— Je le crois aussi. Pour lui, nous sommes toujours les gangsters de la Lune possédant un matériel qui doit le faire rêver d'hégémonie mondiale. O.K., capitaine, écoutez bien. C'est un plan du C.E.S.S. Si un petit rouage tombe en panne, nous sommes perdus. Je dois avant tout envoyer des nouvelles à l'extérieur. Où se termine la zone de brouillage du champ protecteur des inconnus ?

Il éclata d'un rire furieux.

— Nous y voilà, monsieur. C'est justement là où les troupes évadées de Wotkmaba ont pris position.

— Donc MA-23 et moi devons y aller. O.K., nous allons arranger cela avec votre aide. Notez le moindre détail. Je dois pouvoir, à l'instant décisif, compter sur des collaborateurs régissant avec précision. Si vous tombez en panne, nous pouvons abandonner. Certes Wotkmaba fait penser à un gorille mais il est intelligent... et méfiant. Alors, écoutez...

CHAPITRE X

Nous avons chargé les fusils mitrailleurs et avons ôté le cran de sécurité. Annibal et moi portions des bracelets visiophones modernes. Ils provenaient des stocks du Tombaal.

Maykoft qui avait tout organisé ici était maintenant franchement ouvert à notre égard. Je lui avais demandé d'inciter les voyageurs du cosmos à déconnecter immédiatement leur écran anti-détection. Ils s'y étaient refusés, apparemment par peur panique des événements.

Nos tentatives pour les sonder par télépathie avaient échoué, et pourtant ils ne portaient pas de casques antitron.

Ils semblaient ne pas être réceptifs sur le plan parapsychique tout comme de nombreux peuples galactiques. Cela compliquait considérablement l'exécution de nos plans d'action improvisés.

Le champ anti-détection s'étendait sur de vastes parties de la forteresse, mais il est vrai que son effet cessait dans ces secteurs profonds où le professeur Barghe Nohrm avait enfermé les guérilleros du général congolais qui étaient, chose étonnante, désarmés.

Nohrm, ce savant naïf aux grands idéaux, s'était refusé à accepter les justes propositions de Maykoft.

Sur ces entrefaites, nous avons appris que notre ancien collègue n'aurait pas hésité une seconde soit à livrer le groupe de bandits sous le commandement de Wotkmaba aux autorités du gouvernement central d'Afrique, avec les mesures de sécurité qui s'imposaient, soit à les condamner à mort.

Le professeur Nohrm avait été épouvanté devant de telles idées. Il s'était imaginé que ces hommes sans scrupules qui n'avaient jamais rien fait d'autre que voler, tuer et torturer pouvaient être, par une initiation psychologique, retransformés en membres utiles, conscients de leurs responsabilités, de la société humaine.

Telle était la situation !

Maykoft n'avait pu risquer de faire signe au C.E.S.S. Cette mesure aurait sans aucun doute signifié la perte de la forteresse. Nos divisions aéroportées y auraient naturellement pénétré, ce qui aurait instantanément livré les objectifs de Nohrm à l'échec.

Dans cette situation, ils s'étaient complètement fourvoyés à cause d'une éthique mal interprétée. Comme Wotkmaba connaissait la forteresse bien mieux que n'importe lequel des hommes du nouveau

Tombaal, rien d'étonnant à ce qu'en définitive il soit parvenu à atteindre quelques-uns de ses dépôts d'armes installés jadis. Pour réaliser son projet, il avait simplement fallu profiter du relâchement de l'attention des gardiens, bluffer adroitement et ensuite frapper. Des hommes que Maykoft avait détachés à la surveillance des grandes salles pour prisonniers, plus un seul ne vivait.

Gnure Wotkmaba n'avait eu aucune pitié. Il agissait toujours le dos au mur et il lui était complètement égal que des hommes en souffrent ou non.

Puis nous avons fait notre apparition. Nous, les soi-disant criminels échappés de la Lune, possédant les connaissances et les appareils dont Wotkmaba attendait le pouvoir absolu.

Malgré l'opposition de Maykoft, le professeur Barghe Nohrm avait laissé brancher le système de communication dans les salles de prisonniers. De cette façon, les chefs de l'armée révolutionnaire avaient appris exactement qui nous étions et ce qu'on nous reprochait.

Les réflexions de Wotkmaba étaient un chef-d'œuvre de logique. Il voulait nous avoir, nous et nos connaissances. Comme par suite des nombreuses indiscretions des membres du Tombaal, il avait entre-temps appris qu'il nous fallait encore un autre appareil entreposé sur la Lune, il avait tout naturellement pensé aux voyageurs de l'espace. Ils possédaient le moyen de transport avec lequel nous pouvions arriver sans danger à Zonta.

Quand il eut compris cela, il passa à l'action. Cela ne pouvait avoir été préparé du jour au lendemain ! Pour nous, il était certain qu'il s'était depuis longtemps employé à mettre au point son plan d'évasion, avec tous les moyens de son intelligence et de son manque de scrupules.

Après avoir mûrement réfléchi aux raisons sous-jacentes aux événements, avec un quotient de probabilité très élevé, nous avons mis Maykoft dans la confiance et commencé à prendre des mesures dont le C.E.S.S. ne pouvait rien savoir.

Une liaison radio était toujours impossible. Une prise de contact télépathique ne pourrait s'établir que lorsque nous aurions atteint ces secteurs reculés qui étaient pour le moment contrôlés par les troupes de Wotkmaba.

Mais auparavant, je voulais encore tenter quelque chose.

Nous étions dans le hangar des avions-hélicos. Les deux pilotes africains – des officiers de l'Armée de l'Air de la Fédération, comme nous l'avions enfin appris – devaient décoller avec l'appareil et parvenus à l'extérieur, déconnecter le dispositif absorbant installé par les voyageurs du cosmos. Au cas où cela se révélerait impraticable, ils avaient reçu l'ordre de le détruire pour ainsi devenir visibles et repérables.

En toute hâte, j'avais enregistré une microbande magnétique pour Reling. Les informations devaient être envoyées par l'émetteur automatique avant qu'il ne vienne à l'idée des pilotes effectuant les recherches d'abattre l'avion-hélico rapide.

Les portes s'ouvraient déjà ; les turbines de sustentation se mirent en marche.

Soudain, le grand écran que j'avais déjà remarqué à notre arrivée s'alluma.

Le visage d'un homme à la peau noire apparut. Il paraissait plutôt bestial et ne trahissait en aucune façon des sentiments humains. Une large cicatrice s'étirait sur ce visage, en travers du nez.

— Général Gnure Wotkmaba à l'appareil, gronda une voix grave. Si vous décollez pour tenter d'alerter les troupes régulières, je ferai sauter toutes les installations. Vous avez compris ? Je dispose d'armes atomiques, petites mais de premier ordre. Personne ne quittera la forteresse tant que je ne l'aurai pas permis. Ou bien croyez-vous qu'au dernier moment je me laisserai fusiller parce que vous vous serez généreusement sacrifiés ou aurez fait des aveux vous brisant le cœur ? Maykoft, persuadez le vieux fou du sérieux de mes propos. Je ne plaisante pas ! Par ailleurs, Maykoft, si vous interrompez les liaisons radio, trente de vos gardes mourront. Ils sont encore en vie. Tenez, regardez...

Sur l'écran, l'éclairage changea. Une trentaine d'hommes en uniforme de la garde de Maykoft apparurent. On les avait brutalement ligotés avec des cordes. Nul doute que leurs liens devaient les faire souffrir énormément.

Il y avait aussi quatre femmes parmi eux. Elles faisaient partie du personnel de transmissions.

Le visage large et aplati du tueur du Congo se tordit en une grimace démoniaque.

— Vous avez bien vu ? Alors maintenant, fermez les portes du hangar. Que les pilotes descendent. Vite ! Je n'attendrai pas longtemps !

Maykoft fut la maîtrise de soi en personne. Il donna les ordres nécessaires. De l'arrière-plan, je lui fis un signe de tête. Nous étions en dehors du champ des caméras d'enregistrement.

Ali Ben Hafid, récemment désigné comme notre agent de liaison avec Maykoft, était plus à gauche. Je n'hésitai pas plus longtemps et lui fis le signe convenu. Le général était certainement un homme intelligent mais il n'était pas le moins du monde habitué aux méthodes du C.E.S.S. Auprès de nous, c'était un apprenti.

Le docteur Ben Hafid répondit d'un signe.

Soudain, il bondit en avant, en plein milieu du champ des caméras du hangar.

— Attention ! cria-t-il d'une voix stridente. Nang-Tai et Robbens se sont échappés ! Ils se dirigent vers les hangars !

Nous sommes alors passés à l'action. Nous espérions que Wotkmaba regardait attentivement.

Nous nous sommes avancés presque nonchalamment vers l'avion hélico. Une vingtaine d'hommes de la troupe de Maykoft se mirent à couvert, en un éclair, épaulèrent leurs fusils mitrailleurs et tirèrent.

Des grêlons d'acier se mirent à pleuvoir sur nos écrans protecteurs activés mais les projectiles étaient déviés et explosaient n'importe où, dans l'air ou sur les murs.

Nous avons continué d'avancer. Nous ne nous soucions pas de la fusillade jusqu'au moment où Annibal, conformément à son rôle, donna l'impression de perdre la tête.

Il fit glisser le fusil mitrailleur normal dans le creux de son bras et ouvrit le feu.

Une quinzaine de gardes s'écroulèrent avec tant de style que des craintes m'assaillirent. Les « cadavres » écrasèrent les sachets de peinture rouge accrochés sous leurs vêtements et s'arrosèrent de « sang ».

Cela ne pouvait pas faire plus vrai !

Je louchai vers l'écran. Le général Wotkmaba n'était pas seulement surpris, il débordait d'enthousiasme. Je ne saisis plus les termes élogieux qu'il cria. Je ne saisis bien que les dernières phrases :

— ... je dois les avoir, docteur ! Vous êtes mon homme. Je vous aiderai à sortir d'ici. Vous aurez tout ce qu'il vous faudra. J'ai déjà les nains de l'espace en mon pouvoir, et leur astronef également. Avec lui je vous conduirai à Zonta. Doc, êtes-vous des nôtres ?

Je me retournai. La fusillade avait cessé.

— C'est pour cela que je suis là, général. Envoyez-moi une voiture. Je ne m'y retrouve pas dans cette forteresse. Je vais détruire cet avion-hélico sinon il pourrait arriver que quelqu'un, se prenant pour un martyr, trouve le moyen de décoller, sans se soucier de votre menace de faire sauter le bastion. Croyez-en un psychologue expérimenté, général. On trouve ce genre de types partout et à toutes les époques. Nous partirons avec le vaisseau spatial. J'espère toutefois que vous ne l'avez pas abîmé ?

— Pas le moins du monde, répondit-il vivement. Tout est en état. Les cinq gaillards tremblent de peur.

— Seulement cinq ?

— Il n'en est pas venu davantage. Ils formaient une avant-garde. Docteur, vous, faites attention aux tours de Maykoft. Il m'a roulé, moi aussi.

— Pas nous, ne vous inquiétez pas, affirmai-je. Non, écoutez, pas besoin de nous envoyer de voiture. Le chemin doit être long. Ces

messieurs, Maykoft et Nohrm, vont personnellement me conduire à vous. Laissez-leur la vie sauve. J'ai encore besoin d'eux pour certaines choses.

— Sans doute pour vous entendre avec les nains, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez avoir l'esprit logique, général. Mes compliments ! D'ailleurs je n'ai jamais accordé le moindre crédit aux rumeurs selon lesquelles vous étiez stupide.

Il ricana de nouveau mais ses yeux brillaient d'un éclat vif. Il semblait aimer la flatterie mais il ne se laissait pas aller à en perdre la tête. C'était là un renseignement supplémentaire.

— Monsieur Maykoft, professeur Nohrm ! appelai-je les deux hommes.

Ils approchèrent lentement. Fantastique ! Même le vieux monsieur jouait son rôle d'une manière digne de la scène. Il m'examina d'un air tellement méprisant que j'en rougis involontairement.

— Vous allez nous conduire, mon collègue et moi, jusqu'aux avant-postes de l'armée de Wotkmaba. Vous connaissez sûrement le chemin.

— Je vous méprise et vous me dégoûtez, docteur Nang-Tai, déclara l'astrophysicien en respirant difficilement. Comment un homme ayant votre éducation et vos connaissances peut-il s'acoquiner avec un bandit de...

— Peut-être que je vais quand même vous faire griller, Nubien, menaça le général (Et malgré son sourire je devinais qu'il le pensait sérieusement.) Le docteur Nang-Tai a depuis longtemps compris où était son intérêt. Vous, imbéciles, vous ne l'auriez jamais conduit sur la Lune. Maintenant en route, Maykoft. Je vous promets de vous laisser repartir sains et saufs.

Nous nous dirigeâmes vers la voiture électrique basse. Quand nous eûmes quitté le champ des caméras, Maykoft eut un sourire élogieux et claqua des doigts.

— Si ce n'était pas là un travail digne du C.E.S.S., je veux bien être pendu ! Monsieur, ça marche ! Faites attention, j'ai raison.

CHAPITRE XI

Le trajet fut long et pénible. Tous les carrefours importants avaient été occupés, dans l'intervalle, par les troupes de Wotkmaba. Elles nous laissèrent passer sans encombre mais enlevèrent néanmoins son arme à Maykoft. Il se laissa faire sans sourciller.

Les grands monte-charge étaient de fabrication relativement primitive, mais ils fonctionnaient bien. Plus nous nous enfoncions dans les profondeurs de cet antique labyrinthe et plus tunnels et couloirs devenaient impraticables. Ici on ne s'était pas donné beaucoup de peine pour aménager la place de façon moderne.

Les gardes de Maykoft s'étaient fait rouler de façon presque catastrophique. Ils ne possédaient certainement pas l'expérience du combat qu'avaient les guérilleros.

Nous atteignîmes finalement un plateau rocheux souterrain coupé par une rivière étroite mais impétueuse.

Ici-bas se trouvait la centrale hydroélectrique, l'artère vitale d'une base dont on n'avait pas voulu trahir la position par l'émission perfide des radiations de réacteurs atomiques modernes.

Ce travail de pionnier n'était pas, bien entendu, à porter à l'actif du général congolais, mais à imputer aux chefs révolutionnaires avant lui. Tous étaient morts depuis longtemps et n'avaient plus qu'un intérêt historique.

— Le hangar de l'astronef se trouve plus à gauche, tout près de la centrale hydroélectrique, me chuchota Maykoft à l'oreille.

Il avait remis son casque antitron pour ne pas attirer l'attention et soulever des questions.

Les hommes de Wotkmaba aussi s'en tenaient avec une étonnante discipline aux consignes de ne jamais se défaire de la protection anti-détection. Par conséquent Kiny devait toujours tâtonner dans l'obscurité, et nous également. Nous ne pouvions sonder personne parapsychiquement.

— Où se termine la zone d'influence de l'écran anti-détection ? me renseignai-je.

Plus loin, devant nous, surgirent de nouveau des hommes lourdement armés. Ils étaient conduits par un Africain de grande taille du grade de commandant.

— Attention, c'est « Tigre Bonoré ». Massacreur, sadique, depuis

longtemps condamné à mort. Une bête féroce humaine. Faites bien attention ! Ce type est déconcertant. L'écran anti-détection n'atteint plus que trente mètres de profondeur à peine. L'installation est conçue en priorité pour agir en hauteur et en largeur. C'est ce que m'ont expliqué les Barstruliens.

— Barstruliens ?

— C'est ainsi que se nomment nos amis du cosmos. Ils viennent de la planète Barstrul. Nous ignorons où peut se trouver ce monde. Ils sont discrets, presque humbles, et ils implorent une aide que je ne puis leur fournir. Mais vous, général, vous y parviendrez. Monsieur, avant que je sois peut-être abattu par Tigre Bonoré, est-ce vous l'agent du C.E.S.S. qui avez organisé le gigantesque tour de magie sur Mars ?

Lorsque je fis un signe affirmatif de la tête, il eut un sourire calme et paisible comme s'il oubliait que la mort, en la personne d'un monstre, se tenait devant lui.

Notre voiture s'arrêta. Nos regards rencontrèrent la gueule de quelques fusils mitrailleurs.

— Oh ! mais c'est tête d'œuf en personne ! persifla le commandant guérillero qui mesurait près de deux mètres. N'est-ce pas toi qui m'as tiré une balle de biais dans la mâchoire inférieure ? Ou bien faut-il que je l'oublie ?

J'avais convenu avec Annibal de ne pas brancher nos écrans de protection pendant le trajet. Ils auraient été gênants, et dangereux pour nos compagnons.

Je descendis. Le radiant martien à haute énergie était dans le creux de mon bras droit.

Mon fusil mitrailleur classique pendait sur mon épaule gauche, en bandoulière.

— Docteur Nang Tai, dis-je en me présentant. Voici le docteur Robbins. Vous laisserez repartir M. Maykoft sain et sauf. Ceci a été convenu avec votre général. J'ai encore besoin de cet homme.

Il m'examina sournoisement et vint vers moi à grands pas souples.

Il était encore un peu plus grand que moi mais pas aussi large d'épaules. Son regard parut se coller sur l'appareil activant mon écran de protection.

— Est-ce l'appareil avec lequel on peut courir sous les salves de F.M. ? demanda-t-il intéressé.

— Oui, c'est cela.

Tigre Bonoré agit exactement comme je m'y étais attendu en me basant sur son profil psychologique.

D'un geste de la main d'une rapidité incroyable il saisit mon appareil et voulut me l'arracher du cou.

Une fraction de seconde plus tard, une colonne de flammes bleutées l'enveloppa, il s'effondra en hurlant et disparut dans

l'embrassement sans laisser de trace reconnaissable.

Au même instant, j'aperçus un homme extrêmement costaud. Il était presque aussi grand que large. Son visage d'ébène ruisselait de sueur. Épouvanté, il contemplait l'endroit où à peine quelques minutes plus tôt s'était trouvé son meilleur homme de main.

Je me montrai d'une brutalité marquée.

— À l'avenir, vous vous abstenrez de cela, Wotkmaba ! Vous m'avez compris ? Dès à présent, c'est moi le chef ici ! Avez-vous quelque chose à redire ?

Annibal agit de son propre chef. Il aurait à se justifier devant lui-même.

Un rayon d'énergie, d'une clarté éblouissante, jaillit en grondant du canon en entonnoir de son arme martienne. À cinquante mètres de là, il frappa six hommes qui, une seconde plus tôt, avaient abattu un homme de la garde de Maykoft qui implorait sa grâce, et ils l'avaient poussé à coups de pieds dans la rivière souterraine.

Un courant d'air brûlant souffla autour de nous. Soudain, ces messieurs surent très exactement à quoi s'en tenir à notre sujet.

Au même instant, nos écrans de protection s'allumèrent. Je ne voulais en aucun cas recevoir une balle dans le dos.

— Général, nous sommes disposés à vous prendre comme associé. C'est nous qui décidons des plans ; vous serez l'organe exécutif. Nous ne vous duperons pas mais vous devrez vous comporter loyalement. Si vous donniez encore une fois l'ordre à l'un de vos hommes de nous enlever, à mon collègue et à moi, un appareil martien, c'est vous-même qui partiriez en flammes. J'ai déjà capté vos coordonnées personnelles par des méthodes de mesure positroniques et je les ai fournies aux systèmes automatiques de défense de nos appareils. Un mauvais geste, et vous connaîtrez le royaume des morts ; peu importe que vous soyez à proximité ou à mille kilomètres. J'espère que vous comprenez mon langage, clair et net.

— J'accepte, docteur, répondit-il d'une voix rauque. (Son visage sombre avait une étrange couleur grise.) Maykoft, repartez ! Je tiens parole. Personne de votre groupe ne quittera la forteresse. J'insiste : personne ! Le ciel au-dessus de nous grouille d'avions de recherches. L'astronef reste sous ma protection, de même que les cinq Barstruliens. Le docteur Nang Tai pourra s'entendre bien mieux que vous avec les étrangers. Pour cela il faut être un scientifique. Prêt, Doc ? Nous pouvons partir. Lutru, dès à présent tu prends le commandement ici.

Un officier de Wotkmaba hocha la tête. Impassible, il s'avança à l'endroit où son ancien chef s'était consumé.

Personne ne perdit de temps à parler des six guérilleros qu'Annibal avait réduits en fumée avec son radiant. Ici, les coutumes barbares semblaient toutes naturelles.

Soudain, le général congolais s'arrêta. En hésitant, il dit :

— Docteur, peut-être devriez-vous quand même éteindre ces écrans. J'ai entendu parler d'une possibilité de détection. Ou était-ce du bluff de la part de Maykoft ?

Je réfléchis rapidement.

— Non, le danger existe. Je pense que vous ne serez pas imprudent au point de vouloir saisir ces appareils. Peut-être vous en laisserai-je un par la suite. Il y en a suffisamment sur la Lune. Bien entendu, je suis le seul à connaître les entrepôts. Il serait donc déraisonnable de vouloir me tirer dans le dos. Vous ne joueriez jamais plus un rôle dans ce monde ou dans l'univers. Est-ce que vous vous en rendez compte ?

— Je ne suis pas un imbécile, monsieur. Bien entendu je vois mes chances. Vous êtes ici en toute sécurité. Il règne une discipline sévère parmi mes hommes. Je parie ma tête que plus aucun d'eux ne cherchera à saisir vos appareils. La fin de Bonoré s'est depuis longtemps répandue. Je... eh, vous, là-bas, de l'autre côté avec cet aéroglisseur blindé ! À l'écluse ! Espèce de crétins, je vous ferai jeter dans des termitières ! hurla-t-il à quelques hommes, en s'interrompant ainsi indirectement.

Le blindé obliqua immédiatement à gauche.

Je compris pourquoi les quelques hommes de Maykoft ne pouvaient avoir de chances contre de telles troupes d'élite.

— Dans vingt-quatre heures, je serai maître de toute la forteresse, poursuivit Wotkmaba. Nous connaissons le moindre chemin et nous arriverons en haut plus vite que ne le croient ces fous. S'ils veulent s'enfuir, j'espère que vous interviendrez avec vos armes spéciales. Je peux compter sur vous, n'est-ce pas ?

Je me contentai de lui sourire. Là-dessus, il ricana et de sa grosse patte il m'assena un tel coup sur l'épaule que je crus que ma clavicule allait se briser.

Il nous conduisit en bas par un escalier raide. Ici, il n'y avait plus d'ascenseur.

— Je vous montrerai l'astronef plus tard, cria-t-il par-dessus son épaule. Il est petit, conique, mais en forme de boule à la pointe du fuselage, comme un clocher russe. À peine trente mètres de long, avec une base circulaire d'un diamètre de tout juste dix mètres. Ce n'est qu'une misérable navette. Les nains veulent à tout prix laisser fonctionner le dispositif antidétection car ils ont soi-disant peur de leurs ennemis du cosmos. Est-ce que vous comprenez cela ?

— Peur d'adversaires venus du cosmos ? répétai-je.

Mes plus sombres pressentiments se confirmaient.

— C'est ce qu'ils affirment, dit-il en riant. Ils ne sont nullement concernés par la surveillance aérienne. Ils ont de tous autres soucis.

Et, vous allez rire, mais je veux bien les croire. Ayez un entretien avec les cinq nains. Je leur ai permis d'emporter un appareil de traduction instantanée.

— Comment, vous avez éloigné les étrangers de leur milieu habituel ?

Il se retourna. Cette fois, il ne souriait plus.

— Docteur, c'était mon affaire et ça l'est toujours ! Vous ne croyez tout de même pas sérieusement que j'allais laisser ces types dans un astronef dont nous ignorons tout ! Avec quelle facilité ils auraient pu empêcher mon évasion et apporter leur appui à Maykoft ! Non, ma tolérance ne va pas aussi loin. Ils ont plutôt froid, c'est certain, mais je ne peux rien y changer.

— Je vais contenter ces intelligences, promis-je de façon ambiguë. Elles ont visiblement besoin de chaleur et de conseils. Si elles ont peur d'un deuxième groupe de créatures extraterrestres, l'aide des commandants martiens que je puis leur apporter doit faire leur affaire.

— C'est ainsi que je m'étais imaginé la chose, déclara-t-il calmement, une légère note de menace dans la voix. J'espère que vous serez assez intelligent pour ne pas m'oublier dans l'affaire, n'est-ce pas ? Regardez à droite, là-bas, l'étroite galerie qui descend. Elle se termine dans un arsenal secret où se trouvent vingt-huit petites bombes atomiques modernes et très efficaces. Chacun devrait y penser. Voici, nous sommes arrivés.

J'étais devant cinq créatures naines ayant à peu près apparence humaine.

Elles marchaient debout et elles avaient manifestement besoin d'oxygène pour respirer mais leur peau verdâtre commençait déjà à se figer dans le froid inhabituel pour elles.

Pour notre goût également, ces caves voûtées étaient trop froides et humides. Les Barstruliens étaient arrivés au bout de leur force de résistance.

Ils avaient des jambes extrêmement longues et des bras proportionnellement courts. Les corps aux membres frêles étaient enveloppés dans de légères combinaisons d'un rose chatoyant.

Contrairement à la conformation du corps, leur tête était grosse. Un front proéminent s'avancait au-dessus de deux yeux sombres qui certainement ne brillaient pas toujours d'une façon aussi hébétée et apathique que dans ce milieu inhabituel.

Mon écran de protection branché, je me tenais devant eux. Annibal avait renoncé à se protéger car une seconde après notre entrée dans cette salle voûtée il avait enfin eu un contact avec Kiny.

Je gardai le silence aussi longtemps qu'il était possible sans éveiller de soupçons. Puis je reçus les impulsions d'Annibal. Kiny était amplement informée. Reling attaquait déjà avec les troupes

aéroportées du C.E.S.S. et les unités spéciales africaines. Nous n'avions plus que quelques minutes car Kiny avait repéré la position d'Annibal avec la plus grande précision.

Par ailleurs, comme le nabot avait décrit des caractéristiques flagrantes du paysage, et comme le capitaine Maykoft attendait impatiemment le premier hurlement d'un réacteur, la mission était pratiquement terminée.

Le général Gnure Wotkmaba se tenait à l'arrière-plan avec une dizaine de guérilleros. Il était assez raisonnable pour ne pas me déranger maintenant.

— Prêt, me transmit Annibal. Il est temps. Ordre de Reling : arrêter les inconnus, neutraliser les gangsters.

Je ne pensai pas à exécuter les instructions d'une personne pour une fois ignorante des faits, mais j'agis selon le plan secondaire spécial qui me donnait les pleins pouvoirs.

Je me plaçai devant l'appareil de traduction, gros comme une valise, des étrangers, posai de façon ostentatoire mon radiant sur le côté et éteignis l'écran de protection.

Ils devinrent attentifs. L'expression hébétée disparut de leurs yeux. L'un d'eux émit un gazouillis ressemblant au pépiement d'un oiseau.

— Devons-nous saluer Tumadschin Khan ou son ambassadeur ? demanda l'étranger.

J'avalai ma salive. Ma comédie martienne portait des fruits insoupçonnés.

— L'un des officiers scientifiques compétents de sa Radieuse Éminence Tumadschin Khan, dis-je gravement dans le système énergétique d'enregistrement. Il s'est passé longtemps avant que nous soyons informés de votre visite sur la planète Terra. Venez-vous en amis ?

— En solliciteurs, en serviteurs soumis demandant si sa Radieuse Éminence serait disposée à protéger notre peuple de l'anéantissement par des conquérants impitoyables ! fut la réponse modulée en anglais impeccable sortant de l'appareil de traduction.

Je dus lutter pour garder le contrôle de moi-même. Des intelligences, qui sans doute étaient infiniment plus développées que nous, sollicitaient de l'aide !

— Je comprends. Sa Radieuse Éminence souhaite apprendre qui est responsable de la soudaine révolte des robots dans notre base de la Lune. Avez-vous jugé bon d'inverser les pôles des cerveaux positroniques ? Peut-être pour attirer notre attention sur votre requête ?

— Nous n'en possédons pas les moyens, votre Radieuse Éminence. Non, nous avons également été surpris. Ne s'agit-il pas de l'œuvre de

rebelles de votre empire stellaire ?

À partir de cet instant, je sus que la direction du C.E.S.S. s'était trompée du tout au tout comme cela n'était encore jamais arrivé. Non, ces intelligences étrangères n'avaient au grand jamais transformé Zonta en un automate furieux, sans âme, qui attaquait tout.

— Comment comptez-vous rentrer chez vous ? Notre forteresse de défense a, dans une action incontrôlée, anéanti votre vaisseau mère. Puis-je vous offrir une escorte ? Je vais discuter de vos problèmes avec sa Radieuse Éminence, Tumadschin Khan. Pour cela, il nous faut des bases précises.

— Elles se trouvent dans notre deuxième spationef. Il est en orbite autour de votre soleil pour éviter une télédétection par nos ennemis.

Je perçus l'appel d'Annibal. Mais avant d'avoir pu le traiter mentalement, j'avais branché mon projecteur d'écran et bondi vers mon radiant posé à côté de moi.

— Attention ! cria Wotkmaba. Qu'est-ce que c'est... ?

Ce fut sa dernière question. J'aperçus trois apparitions lumineuses.

Elles étaient à peu près de taille humaine mais à l'intérieur de leurs écrans énergétiques on ne pouvait distinguer que des silhouettes.

Je fis feu, sans réfléchir. Elles aussi. Leurs traits incandescents se brisèrent sur mon écran énergétique qui cette fois-ci subit une charge extrêmement dure, presque plus dure encore que lors du combat avec le robot, sur la Lune.

Mes radiations énergétiques explosèrent avec aussi peu d'effet que les tirs d'Annibal.

L'apparition dura trois secondes environ puis elle disparut. Là où l'instant d'avant les apparitions lumineuses étaient encore visibles, je découvris alors de la roche liquéfiée, bouillonnante.

Gnure Wotkmaba avait été transformé en torche vivante. Son corps s'était carbonisé avant de s'effondrer au sol. Les munitions de ses guérilleros avaient explosé.

Annibal et moi ne sentions rien de l'horrible chaleur qui soufflait dans la salle gigantesque.

Je courus vers les étrangers mais il était trop tard.

Les meurtriers surgis tout à fait à l'improviste avaient tiré rapidement et surtout avec des armes thermiques beaucoup trop efficaces.

Désespéré, je m'agenouillai et tentai de soulever l'un des corps presque transformé en cendres. Il se pulvérisa dans mes mains.

C'était terminé ! Nous étions arrivés quelques heures trop tard.

Dehors, la bataille d'anéantissement entre les unités de combat de l'armée aéroportée africaine, la force militaire du C.E.S.S. et les guérilleros faisait rage. Les guérilleros furent exterminés jusqu'au

dernier homme. De toute façon, ils n'avaient plus aucune chance de survie. Tous les tribunaux africains les avaient condamnés à mort.

Avec son radiant martien, Annibal pulvérisa la lourde porte d'acier derrière laquelle devaient se trouver les bombes atomiques.

Nous avons prévenu du danger les scientifiques du C.E.S.S. qui accouraient mais ils n'ont pas trouvé le moindre explosif nucléaire.

Le gorille congolais avait bluffé ! Jamais il n'avait eu de bombe atomique.

Trois heures plus tard, nous étions assis dans les salles climatisées des locaux du haut.

Reling examinait son ancien agent NN-17 avec des sentiments mêlés.

— Nous en reparlerons plus tard, Maykoft. Vous rentrez avec nous au Q.G. de Washington. Là-bas nous établirons dans quelle mesure votre attitude était correcte ou répréhensible. Bon ! Qu'avez-vous à me dire maintenant, monsieur le général de brigade ?

Il me regarda avec cet air hargneux de bouledogue qu'il était en général capable de prendre.

Je posai mon verre de côté.

— Ne prenez pas cet air hypocrite, chef. Vos sentiments ressemblent aux miens. Mon Dieu, ces pauvres petites créatures étrangères sont mortes à deux mètres de moi. Je me demande qui les a abattues. Qui ? D'où sont venus, somme toute, ces criminels aussi brusquement surgis ?

— Transmetteur martien, fabrication spéciale, expliqua le professeur Scheuning. Eh oui, allez donc chercher des gens pouvant utiliser de tels appareils. Excusez-moi, messieurs. Je dois absolument vérifier quelques idées.

Il fit un signe de la main, distraitement, et se retira.

Le général Reling se leva également. Il nous tournait le dos lorsqu'il parla.

— HC-9 et MA-23, je vous attends dans quelques heures au Q.G. Je regrette énormément de vous avoir mis sur la mauvaise piste. Cela ne m'arrivera plus, vous pouvez y compter !

J'échangeai un regard avec Graham. Il hocha la tête, rêveur.

— Je vois venir de durs moments pour vous, monsieur. Si jamais vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition !

À la suite de quoi il partit. Il ne restait plus qu'un vieux savant africain qui, à vrai dire, aurait dû nous révéler beaucoup plus tôt qu'il avait établi un contact radio avec une race intelligente extra-terrestre.

Cela avait été sa seule erreur.